aract languedoc roussillon

SauvampsOdyssée
le loisir de se cultiver

Recueil de nouvelles

Nouvelles du travail

Décembre 2014 - Tome 9

SOMMAIRE

PREFACE ***5***

Vu d'en haut

1er prix du concours ***8***

Pas de préjugé mais encore un peu d'orgueil

2ème prix du concours ***12***

Au fond, ce serait vraiment la meilleure des solutions

3ème prix du concours ***16***

Fin de chaîne

Prix spécial SQVT ***20***

A petits pas ***24***

Boule de feu ***28***

Cœur partagé ***33***

Dans la Forêt des Rêves Bleus ***38***

Départs ***42***

Dépendances ***47***

Difficile de choisir ***51***

Droit dans le mur ***55***

Entre l'arbre et l'écorce ***59***

Eternel recommencement ***63***

L'agenda rouge ***67***

L'emploi ideal ***72***

L'heure du choix ***76***

La descente *81*
La quille ! *85*
Le pétrin de Florimond *88*
Le portrait-robot *93*
Le repère des profiteurs *98*
Le travail et la vie privée *102*
Les boîtes roses *106*
Ma petite entreprise *111*
Méfiez-vous de l'eau qui dort *115*
Nom de Dieu *119*
Pas mieux qu'elle *124*
Pigeon vole *128*
Pignons sur plage *133*
Racines *136*
Recrutement *140*
Repose En Paix *145*
Sacrée poussière *148*
Salade de nuit *152*
Secrets d'histoire *156*
Tapati bonjour ! *161*
Toi, toi mon rat *164*
Tradition familiale pour tous *168*
Un espoir est né *173*
Un gouffre de silence *177*
Un-jambon-beurre@cinq-minutes-chrono.com *181*
Une journée avec Hélène *184*

Une question d'équilibre..... 189
Y croire ou ne pas y croire..... 194

A.V.S. *1er prix du concours 2006..... 199*
Laisser battre doucement *1er prix du concours 2007..... 203*
Sous surveillance ? *1er prix du concours 2008..... 207*
Le pain de tous les jours *1er prix du concours 2009 ..... 213*
Camarade Nollin *1er prix du concours 2010..... 219*
L'entretien *1er prix du concours 2011..... 223*
Un refus poli *1er prix du concours 2012..... 227*
Burn-out *1er prix du concours 2013 ..... 234*

PREFACE

Du matin au soir, du lundi au vendredi, parfois les nuits et les week-ends, et du jeune âge adulte jusqu'à l'orée de la vieillesse : nous passons la plus grande partie de notre vie à travailler.
Nous travaillons, la tête dans le guidon, nous nous y appliquons, nous cherchons des solutions, nous en rêvons, nous regrettons, parfois, le manque de temps pour soi, la famille, la vie au dehors.
Nous y cherchons épanouissement, reconnaissance, rencontres, échanges.
Et pourtant, nous en parlons si peu. Pas le temps, à l'usine, au bureau, pas l'envie, le soir à la maison.
Dire le travail. Dire le réel du travail, les gestes, les procédures, les conflits et les triomphes, dire les savoirs acquis, les fiertés, les avancées. Dire tout ce qu'on met de soi, pour que le travail soit bien fait.

Le concours de nouvelles de l'Aract offre un espace qui n'existe pas ailleurs, pour partager son expérience, formaliser les actes et ressentis, comprendre et se comprendre.
Cet espace est d'autant plus original qu'on y accède par la fiction. Ce n'est pas un recueil de témoignages bruts : on demande aux participants de raconter une histoire. Raconter, c'est se décoller de l'immédiat, passer par le détour de l'inventé pour dire plus vrai encore, c'est penser au-delà de soi, créer des personnages, trouver un style : une langue.

Aussi, le jury (bienveillant et démocratique jury que je remercie chaleureusement de son accueil), à la lecture des nouvelles, a naturellement pris en compte la valeur de ce qui était dit du travail d'aujourd'hui, ainsi que l'émotion à la lecture de chaque nouvelle, mais également la qualité stylistique et narrative des textes.
Les primés en témoignent fortement.

Le premier prix, *Vu d'en haut*, c'est Joao avant tout, Joao, sa cabine de grutier, sa pudeur, son humilité, et la douceur de son départ en retraite, la possibilité de la fraternité au travail.
Le deuxième prix, *Pas de préjugé mais encore un peu d'orgueil*, c'est cette narratrice sans nom passant un entretien d'embauche pour un poste de caissière, narratrice à l'humour noir et acide, c'est la possibilité de dire non, « fuck you », quand ce qui nous arrive n'est pas acceptable.
Le troisième prix, *Au fond, ce serait vraiment la meilleure des solutions*…, c'est Luc, pêcheur sétois, acculé à la ruine, dont le cœur balance longtemps entre continuer, ou couler, et ce sont aussi les mots de la pêche, le vocabulaire précis d'un vrai métier, si éloigné des jargons anglo-saxons des grandes sociétés qui, souvent, habillent du vide.
Enfin, le prix spécial de conciliation vie privée et vie professionnelle est attribué à Valérie, la narratrice de *Fin de chaine*, Valérie l'ouvrière de l'aube et son écriture hypnotique, Valérie qui, elle aussi, dira « non », et retrouvera son enfant.

Dire non est cette année une constante que l'on retrouve dans beaucoup de nouvelles. Non, quand le corps ne tient plus, non, quand ce qu'on me demande heurte mes valeurs, non, quand ma famille est en danger, non, quand je me suis perdu.
Dire non, un non de résistance, même s'il n'est qu'intérieur, pour se tenir debout. Un non constructif, qui permettra de dire oui, ensuite, ailleurs, et de retrouver dans le travail, celui-là ou un autre, la force vitale de réalisation de soi qu'on avait oubliée.
Naturellement, tant d'autres forces parcourent ce recueil. De l'humour, de la parodie, de la mise à distance, de l'amour du métier, de la fatigue, de l'espoir, des formes narratives différentes, des chutes inattendues, et même du fantastique.

112 nouvelles ont cette année été reçues. L'on ne saurait trop encourager chacun et chacune à participer au prochain concours. Par notre silence ou notre refus d'y penser, nous sommes tous responsables de ce qu'on appelle souffrance au travail. C'est notamment en s'emparant des mots du travail, et en faisant le

chemin de retrouver notre langue (ni langage d'entreprise, ni politique, ni publicitaire : notre langue, unique, sensuelle, et émotive) et donc notre pensée, que nous pourrons questionner l'organisation du travail, la perte de collectif et l'isolement des individus, et nous en sortir : ensemble.

Tatiana ARFEL
Présidente du jury

Tatiana Arfel est née en 1979 à Paris et vit aujourd'hui à Montpellier. Psychologue de formation et diplômée de lettres modernes, elle anime aujourd'hui des ateliers d'écriture, principalement auprès de publics en difficulté. Elle est également cofondatrice du collectif Penser le Travail.
Ses trois romans, parus chez José Corti, explorent, par un travail sur la langue, l'(in)adaptation de chacun, à notre monde, que ce soit au travers de marginaux, d'employés non conformes d'une grande entreprise, ou d'un mystérieux normopathe.
Tatiana Arfel termine actuellement, avec le dessinateur et photographe Julien Cordier, un ouvrage (texte et photos) relatant leur résidence dans un grand hôpital psychiatrique, à paraître au Bec en L'air.

Vu d'en haut

Jacques BAUGÉ

Il était arrivé en France à la fin des années soixante, à l'âge de dix-huit ans. Joao venait d'un village isolé dans la montagne, non loin de Porto. Ne sachant que quelques mots de français, il en avait très vite acquis une excellente maîtrise tant à l'écrit qu'à l'oral. A l'époque, trouver un emploi était facile, même pour un étranger. Joao Da Costa avait été embauché comme manœuvre dans une entreprise de travaux publics. Vif et habile, il avait rapidement été repéré par le chef de chantier, Michel Lajoie, et répertorié comme un élément sérieux. Aussi, quand le grutier était tombé gravement malade, Lajoie avait tout de suite pensé à lui pour le remplacer momentanément. Au bout d'une longue absence, le grutier était décédé et Joao avait conservé définitivement ce poste. Depuis, il donnait pleine satisfaction dans son activité.

Joao avait maintenant soixante-trois ans. C'était son dernier jour d'activité. Demain, il serait en retraite. Le mois de novembre se terminait. L'horloge lumineuse d'un bâtiment commercial voisin indiquait 06h58. Joao monta comme chaque jour l'échelle de sa grue, peut-être plus lentement que d'habitude car il était un peu intimidé par cette ultime journée de travail. Même si la mise en protection de la charpente de la tour rend l'ascension sans risque de chute important, la montée jusqu'à la cabine est toujours un effort physique. Conscient de son âge, Joao s'imposait des paliers de pause en gravissant les échelons.

Arrivé dans la cabine, Joao visualisa tous les éléments du chantier où il travaillait depuis deux mois. Plusieurs bâtiments de huit étages étaient simultanément en construction. De la cabine qui culminait à vingt-cinq mètres de hauteur, Joao avait une connaissance topographique nette du chantier. Son champ de vision était ponctué de repères précis : certains toits, des antennes, les allées de passage des engins. Une longue expérience des chantiers lui permettait de reconnaître chacun de ses collègues

dans les petites silhouettes qui se déplaçaient au sol. Le casque blanc du chef était différent de celui, orange, des ouvriers. Joao reconnaissait aussi la silhouette des deux manœuvres qui s'activaient au coffrage : Emilio et Jeannot. Il connaissait parfaitement les phases des travaux pour chaque activité. Il devinait les temps de pause de chacun et tenait compte des brèves interruptions d'activité quand éclataient des averses brutales. Tout cela lui était familier depuis de longues années.

La cabine dans laquelle Joao officiait, la même depuis dix ans, lui était devenue une seconde habitation. Par rapport à celles qu'il avait connues auparavant, celle-ci était bien mieux conçue, bénéficiant des nouvelles normes ergonomiques. On aurait presque pu la dire confortable. L'habitacle était muni d'un siège adapté réglable. La vitre de la cabine, très large, permettait une vue panoramique dégagée qui s'étendait sous les pieds de l'opérateur, autorisant une visibilité jusqu'à la base même de la tour. Les boîtes de commandes, les leviers et les divers boutons étaient disposés de manière fonctionnelle de part et d'autre du siège du conducteur de la grue. Joao aurait presque pu les manœuvrer dans l'obscurité sans aucun éclairage, tant son environnement lui était devenu familier.

Le métier de grutier est, encore maintenant, difficile et exigeant. Cependant il avait constitué, pour Joao, la meilleure partie de sa vie et la plus riche de souvenirs. Pour son dernier jour de travail, il se sentait empreint de vague à l'âme. Mais ce qui chagrinait surtout Joao ce jour-là, c'était le mutisme de ses collègues de travail. Ils savaient pourtant tous que l'heure de sa retraite était venue. Aucun ne lui avait manifesté le moindre signe de sympathie. Lorsqu'ils avaient enfilé ensemble leurs tenues de travail dans la cabane au sol, Manuel avait paru aussi bougon que d'habitude et Michel ne lui avait pas dit trois mots. Pourtant, ils se connaissaient depuis longtemps. Manuel, natif de Breira, un village proche du sien, avait été embauché dans l'entreprise le même jour que lui. Et puis tous les autres, Ernesto, Gérard, Victor, que, du haut de sa cabine, il apercevait depuis des années. Chaque jour, ils échangeaient des signes convenus pour déplacer un chargement de parpaings ou des

sacs de sable. Mais ce jour-là, aucun ne se manifestait. Pour ses quarante ans de travail, le mettaient-ils en quarantaine ?

Certes, le silence et la solitude, le grutier les avait vécus des années durant dans sa cabine sans aucune tristesse. Mais maintenant, ils lui faisaient un peu peur. Etait-ce la simple nostalgie d'un passé professionnel disparu ? Ou bien ce que les Français nomment vague à l'âme ? Ou bien encore cette saudade propre aux Portugais, mélange de tristesse et de mélancolie ? Il était, bien sûr, encore trop tôt pour le dire.

Le soleil commençait à se coucher sur la ville. Dans quelques minutes le chantier allait être plongé dans la pénombre de cette soirée de fin d'automne. La grue, telle l'oiseau dont elle porte le nom, se dresserait comme un grand échassier sur le site silencieux. L'activité du chantier venait de s'arrêter. La pelleteuse était déjà rangée près des chariots élévateurs. Joao effectua les réglages des commandes pour immobiliser la flèche et mettre la grue en sécurité pour la nuit. Il commença à descendre lentement l'échelle d'accès à la cabine, s'étonnant du profond silence qui régnait sur le chantier. Tout le monde semblait déjà parti…

Soudain, le site s'anima. Des projecteurs éclairèrent le sol. Presque arrivé en bas de l'échelle, Joao aperçut plusieurs dizaines de silhouettes qui convergeaient vers lui. Manifestement, tous les ouvriers et contremaîtres du chantier étaient présents. Ils avaient quitté leurs vêtements de travail et étaient déjà vêtus de leurs habits « civils ». Certains portaient encore leurs casques orange ou blanc. L'arrivée de Joao au sol fut saluée par une salve d'applaudissements. Cette animation soudaine le sidéra puis sa stupéfaction fit place à une phase d'émotion intense. Sous le faisceau du projecteur de la grue, il paraissait en sueur, le visage tendu et les traits tirés. Les uns et les autres se rassemblèrent en cercle autour de lui.

Le directeur de la société, venu de Paris lut, texte en main, un bref discours, un peu convenu, où il était question d'assiduité et de

conscience professionnelle. Puis Michel, le chef de chantier, se rapprocha de lui. Sans note, il fit une longue et chaleureuse intervention, ponctuée d'anecdotes vécues, racontant la vie de Joao depuis son arrivée en France. Ce fut ensuite au tour du délégué syndical d'évoquer divers épisodes de solidarité discrète mais réelle de la vie laborieuse du futur retraité. Deux ouvriers, amis proches de Joao, lurent un texte rédigé avec leurs collègues. C'était une courte allocution illustrée d'épisodes qu'ils avaient vécus avec lui.

Un buffet avait été préparé, éclairé par tous les projecteurs du chantier car la nuit était maintenant presque complète. Entorse à la sécurité, deux manœuvres du chantier allumèrent un feu de bois avec les débris d'une vielle palette. Manuel, le collègue bougon de Joao, natif du même village, entama alors en portugais une vieille mélodie du pays. Si la musique était celle d'un fado, habituellement mélancolique, ce chant-là n'était pas triste. Manuel en avait probablement modifié les paroles. En effet, les couplets parlaient de la camaraderie sur les chantiers, des luttes ouvrières et de la solidarité au travail. Un peu de nostalgie quand même : il était question du temps qui passe dans la vie des hommes…

Joao s'était placé dans l'ombre du braseiro. Pour la première fois de sa vie, des larmes coulèrent sur son visage.

Pas de préjugé mais encore un peu d'orgueil

Frédérique BIASETTI

La jeune femme de le réception m'a fait entrer dans la pièce. Elle a ouvert la porte vitrée, s'est déplacée sur le côté, et d'un geste poli du bras m'a invité à entrer. J'ai bien remarqué qu'elle avait laissé s'échapper, en même temps qu'elle ouvrait son bras comme une mauvaise danseuse de ballet classique, j'ai bien vu qu'elle avait laissé s'enfuir de son corset éduqué, serré, serré, un mouvement plus sec du menton. Un de ces mouvements d'où suinte l'autorité, une autorité acquise, déjà. Ce mouvement contrastait terriblement avec son sourire de pacotille collé sur ses lèvres trop fardées. Comme un pet qui s'échapperait de la robe lamée d'une starlette trop fardée aussi. Mais le pet n'humilierait que la starlette. Le mouvement du menton m'a humilié, moi. En baissant les yeux, je suis entrée. Les yeux baissés, j'ai d'abord vu les chaussures. Noires la plupart, certaines marrons. Toutes un peu avachies, le cuir strié d'égratignures, le bout mou qui se soulève pour mieux nous rigoler au nez, les lacets effilochés avec lesquels on ne pourrait pas même se pendre. On ne fait jamais assez attention aux chaussures. Pourtant, elles sont souvent révélatrices. Parfois, on croise un homme ou une femme dans la rue, en train de vaquer, et alors si on baisse les yeux et qu'on examine ses chaussures, si elles sont trouées, sales, dépareillées ou en désaccord total avec la saison, on devine que la rue est la maison de cet homme ou de cette femme. C'est plus compliqué de trouver une paire de chaussures à sa taille dans les poubelles qu'un pull ou un manteau. Moi, je fais toujours très attention à mes chaussures. Je les cire régulièrement et les porte chez le cordonnier si elles commençent à rechigner. Aujourd'hui, plus encore que d'habitude. Nettoyées, époussetées, cirées, elles sont noires aussi, mais elles brillent. Je ne sais pas si ça va vraiment me servir puisque sans aucun doute je serai assise et que celui en face de moi ne verra pas mes chaussures, mais on ne sait jamais. Il a peut-être les mêmes manies que moi, il fera tomber son stylo sans faire exprès, se baissera et sous la table, à défaut de

regarder sous ma jupe, il regardera mes chaussures. Et j'aurais gagné un point !

Je lève les yeux. Je murmure un bonjour inaudible. Un brouhaha de murmures inaudibles me répond. La salle est triste à en pleurer. Les murs vert d'eau lessivés et craquelés font penser à la lèpre, le lino beige bulle par endroits et fait penser à un étang pollué, la plante grasse rachitique meurt de soif et d'ennui derrière la vitre en verre dépoli qui laisse transpirer une lumière faiblarde et dépressive. Une drôle d'odeur flotte. C'est un mélange d'odeurs, de parfums exagérément vaporisés, de gel douche et de shampoing bon marché, de transpiration aussi, transpiration nerveuse parce qu'il fait un froid de canard dans cette pièce. Chacune des personnes est assise sur une chaise en plastique jaune. Je me demande à quoi pensait la personne qui a marié si mal les couleurs de cette pièce. À foutre le cafard ? À économiser un max pour garder le rab ? Tout le monde est déjà assis et je dois rester debout, le sac sur la poitrine, les bras autour comme si c'était un petit enfant et je me dandine d'un pied sur l'autre. Personne ne parle. Personne ne regarde les autres. Une jeune fille évalue l'ouverture des pointes de ses cheveux, une autre la longueur de ses ongles, une autre encore époussète des particules imaginaires sur son manteau. Les gestes sont recroquevillés comme s'ils n'avaient pas la place nécessaire pour s'amplifier ou seulement avoir la taille normale d'un geste. Ce sont des gestes honteux. Les hommes bougent moins encore. On pourrait penser qu'ils ne respirent pas. Il y a moins d'hommes que de femmes. C'est normal. C'est encore considéré comme un travail de femme, caissière. Les hommes déchargent les camions, assurent la sécurité, tranchent la viande mais ne s'occupent pas de l'argent. Les femmes le manient mieux. Enfin, c'est à croire. Peut-être que les hommes ont un peu honte d'être là, comme les gestes.
Une autre porte en verre dépoli dans le fond de la salle s'ouvre selon un intervalle régulier et soporifique. Toutes les 10 minutes. 10 minutes de mensonges et on replonge dans notre petite vie misérable. 10 minutes pour croire que notre petite vie misérable va un tant soit peu changer, se convertir en une vie un

peu moins misérable. On en croiserait les doigts, on en chercherait du bois où poser la main, on n'en trouverait pas dans cette salle toute en plastique, alors on s'en frapperait la tête. Un coup qui ne fait pas mal, un coup doux et chargé d'espoir plus qu'il n'en peut porter.
Je ne croise pas les doigts, ne cherche pas de bois et ne vais sûrement pas me frapper la tête. C'est encore la seule chose qui me reste. Ça et mes deux bras et mes deux jambes prêts à n'importe quoi pour émerger de leur misérable condition, de leurs manches élimées, de leurs collants raccommodés, de leurs chaussures estropiées.
J'entends mon nom s'envoler, mon nom survoler les têtes, mon nom rebondir contre les murs. Mes 10 minutes commençent.
Le jeune homme est peut-être un peu trop jeune pour le qualifier d'homme. Il ne se lève pas quand j'entre dans la pièce, il ne lève pas les yeux de son ordinateur, lève seulement la main de quelques centimètres pour me faire signe de m'asseoir. Puis sa main à la peau encore douce reprend son ballet sur les touches du clavier. Presque une minute en moins. Son costume lui va trop grand bien qu'il soit à sa taille, ses joues sont rondes et lisses. Je ne crois pas qu'il ait déjà besoin de se raser. J'ai presque envie de prendre sa tête et de la poser sur ma poitrine en lui caressant les cheveux.
Alors, il tourne ses yeux vers moi encore remplis du bleu électrique de son écran. Des yeux bleus, transparents, qui brillent de suffisance ou d'avoir mal dormi. Peut-être fait-il encore des cauchemars à le garder éveillé toute la nuit. Il me pose des questions idiotes auxquelles je lance des réponses imbéciles. Un match de ping pong où les questions fusent et les réponses volent. À chacune de mes réponses correspond une petite croix dans une case minuscule sur une feuille A4. Il exécute la croix dans un mouvement définitif, sans faillir, sans trembler, sans hésiter. C'est une croix dure, un trait brusque coupé en son milieu par un autre trait aussi brusque. Ce n'est pas une croix arrondie comme on en fait quand on se sent léger. Cet échantillon d'homme ne se sent pas léger. Il ne s'est pas encore baissé pour ramasser son stylo. J'aurais donc perdu 20 minutes de mon temps à épousseter et cirer mes chaussures pour rien.

Puis arrive la dernière question. Je le sais car il a précisé « Et pour finir… ».
J'ai même vu les points de suspension sortir de sa bouche, un par un, comme les bulles de savon que soufflent les enfants. Les points de suspension sont suspendus dans l'air entre lui et moi comme des perles sur un collier invisible. Ils flottent et malgré leur suave rondeur, ils chargent la pièce d'appréhension. Le projet d'homme ne se décide pas. J'essaie d'imaginer cette question finale, soit honteuse, soit violente, pour être si longue à se concrétiser.
Do you speak english ?
L'espace d'un instant, je me demande si je ne me suis pas trompée de pièce. Est-ce que je peux demander à cet homme prépubère si l'emploi qu'il pourrait me proposer est bien celui de caissière de supermarché à temps partiel pour 600 euros brut par mois ? Je ne sais pas quoi choisir entre le fou rire, le désarroi ou la colère. Les trois doivent brouiller mes traits en une grimace hésitante. L'adolescent qui se croit un homme pour porter un tel costume tend son cou lisse comme une tortue. Cherche t-il à sortir de sa carapace qui l'encombre ? Si je choisis le fou rire, je réponds Yes. Si je choisis le désarroi, je baisse les yeux et je réponds No. Je choisis la colère et je réponds Fuck you.

Au fond, ce serait vraiment la meilleure des solutions…

Eric GOHIER

Prononcée d'un ton décidé mais entendue au sens général, la sentence pourrait faire naître divers sentiments suivant que l'on adhère ou non à l'idée. Un seul survit dans le cas présent lorsque Luc prononce cette phrase à mi-voix tout en emperlant les sardines autour des hameçons.
Prise au sens propre s'agissant d'un marin pêcheur, elle ferait même froid dans le dos. D'autant qu'aux yeux de tous, Luc n'est pas homme à penser et dire des phrases à la légère.
D'ailleurs, pour qui serait un peu observateur, il n'est qu'à voir son œil bleu errant sur la ligne d'horizon tandis que sa main machinale esche le poisson autour du croc. Il y rôde un rien de tristesse, une once de désespoir et une détermination sans faille.

Plus qu'une palangre à amorcer. Le port se réveille. Gentiment. Août se meurt sous une chaleur oppressante. Ce n'est pas la raison pour laquelle Luc se sent accablé. Il lui reste encore en bouche le goût amer du baiser froid qu'Éva lui a consenti d'une lèvre délibérément furtive. Hier soir encore ils se sont disputés. Toujours pour les mêmes raisons. Lui plus souvent en mer qu'à la maison. Jamais de congés. Pas de week-end. Les enfants sevrés de leur père. Elle de son mari.
Tout ça pour des clopinettes…

Comme si c'était sa faute ! Les cours en baisse. Le poisson devenu rare. Les frais en constante augmentation. Les lettres de relance du Crédit Maritime. Luc soupire.
Faudrait-il être doté d'un optimisme aveugle pour verser foi en l'avenir ! Vingt ans qu'il glisse sur une pente de plus en plus savonneuse. Même la passion l'a quitté.
Sans doute comme le fera Éva. Sous peu… il le craint.
Aucun miracle ne renverserait la vapeur ! Alors… au fond… ce serait une belle fin. Une mort digne pour un marin. Pas compliquée à mettre en place. Se laisser crocheter la main par un hameçon à congre, la cheville gainée de deux demi-clés à la corde

plombée d'un trémail. Regarder une dernière fois s'éloigner le bateau avant d'être avalé par les flots et pour toujours guéri de tous ces tracas qui le minent.
Ce n'est pas la première fois qu'il y songe. Pas une solution de lâche en plus. Les assurances donneraient une bouffée d'oxygène à Éva et lui permettraient de finir d'élever les enfants sans se soucier de chaque lendemain. Aux yeux de tous ce serait un accident.
Une fin noble.
Trente mètres décrète le sondeur. Bonne profondeur pour caler les palangres. Quelques cabottes, turbots et raies arpentent encore ces fonds sableux à une dizaine de milles au large de Sète. La force de l'habitude noie les ultimes pensées ténébreuses. Le premier signal agite son fanion rouge sur fond d'horizon. Le courant de levant porte le bateau, moteur à peine embrayé.
Six hameçons, un plomb, six hameçons, un plomb… Huit cents hameçons à déposer d'une main droite délicate, la drisse courant dans la gauche. Celle du cœur. Plus à l'ouvrage qu'à la peine en cet instant précis.
Quelques goélands lissent l'aile au vent derrière le bateau. Des fois qu'une sardine… Leur manège lui arrache un sourire. C'est pour mille et une raisons de cet ordre qu'il aimait son métier. Tous ces petits privilèges réservés à ceux qui marchent sur l'eau.

Luc termine son casse-croûte. L'âme vrillée de nouveau à la peine. Son père avait raison. Cinquante métiers, cinquante misères… S'il l'avait écouté, il ne serait jamais devenu comme lui… pêcheur. Un métier dur, souvent ingrat où l'on peut craindre chaque jour pour sa vie… et de ne pouvoir honorer ses dettes. Matériel, carburant, rôle, familiale… tout augmente inéluctablement. Sans compter les nuits où le sommeil s'esquive, troublé par les rafales d'un vent qui joue les impétueux.
Éva ne mesure pas à quel point il a renoncé à lutter, vaincu par une adversité à plusieurs têtes, une hydre impitoyable. Si c'était à refaire, il ne réemprunterait pas le chemin. Il opterait pour une vie plus rangée, plus linéaire, plus monotone sans doute… mais rythmée par des pauses, des heures à consacrer à sa famille, des jours à songer à la tendresse des nuits.

Une perle d'eau glisse au long de sa joue. De la sueur sans doute.
À moins que…

Près de la moitié du matériel est à bord. Une pêche honorable pour l'instant. Deux jolis turbots qui feront peut-être la différence. Pas si mal pour un samedi… La mer est calme. Le courant porte gentiment le bateau dans un axe favorable. Luc love la drisse dans la caisse en polystyrène, range les hameçons sur le pourtour doublé en liège. Lorsqu'il le peut, il décroche le poisson. Sinon, il coupe le fil. Du travail – encore du travail – une fois revenu à quai pour tout remettre en ordre de marche.
Soudain, il tressaille. Il vient de la sentir. La caresse insidieuse et perfide de l'ennemi juré du pêcheur. Elle n'est encore qu'une ombre dans la chaleur claire du jour. Mais sa venue est imminente. Sans même en avoir pris conscience, Luc a accéléré la cadence de ses gestes. Son tee-shirt lui colle déjà à la peau. La chaleur n'y est pour rien. La fautive, c'est elle : la brume.
De plus en plus épaisse. Une lactescence grasse et cauteleuse.
Peu à peu, elle mange tout. La côte, l'horizon, le soleil, le ciel.
Maintenant, Luc embraye le moteur pour tirer le matériel au plus vite. La visibilité est tombée à trente mètres. Il ne craint pas de se perdre, il saura rentrer à l'aide du compas. Non, ce qu'il l'effraie c'est le risque d'une collision avec un bateau lancé à pleine vitesse. Durant l'été, de nombreux plaisanciers élisent la mer pour terrain de jeux pas toujours conscients de tous les dangers qu'elle recèle.

Dernière palangre… Luc se sent oppressé. À présent, il coupe systématiquement le fil où pend un poisson et love son matériel à la va-vite. Il veut en finir. Une demi-heure encore… et retour vers la terre. C'est idiot, mais il lui tarde de revoir Éva et les filles.
Jamais il ne leur a confié toutes ces peurs qu'il a eu à affronter.

Il sursaute soudain. Une corne de brume vient de lancer son ululement. Dans la purée de poix, impossible de la situer. Le navire est encore loin… mais c'est un gros bateau. Un cargo ou un ferry. D'ailleurs, on est samedi. C'est en général à cette heure que se

présente le Ouarzazate, le bateau qui assure la ligne régulière avec le Maroc.
Luc espère ne pas être dans son axe de navigation. Ces navires sont trop imposants pour pouvoir se dérouter au dernier moment. Peut-être l'homme de barre vient-il de le repérer sur son écran radar.
La corne retentit à nouveau.
Difficile d'estimer la distance. La brume porte les sons. Pas plus de deux milles en tout cas. Cinq minutes de navigation si l'on estime la vitesse du navire à une dizaine de nœuds. Luc hésite. Couper la drisse, tout laisser en plan et se sauver à terre… Se fier à sa bonne étoile… Attendre le dernier moment pour se décider…
C'est étrange mais il sent confusément qu'aucune de ces solutions ne le satisfait.

Encore une cinquantaine d'hameçons. Luc ne se hâte plus. La corne vient de lancer un double déchirement. Long. Insistant. Le ferry se rapproche terriblement. Il sait qu'il doit prendre une décision. Rester sur zone est devenu trop dangereux. Il regarde le couteau posé sur le plat-bord. Le quitte aussitôt des yeux. Après tout, n'était-ce pas ce qu'il souhaitait… la meilleure des solutions possibles…
La corne ne s'arrête plus à présent. Un ululement sourd. Il est sans doute trop tard pour fuir. Luc a laissé la palangre en plan. Il se sait désormais prêt à jouer son va-tout. Un quitte ou double. Tout gagnant ou tout perdant. Il se penche, ôte ses bottes, embraye le moteur du bateau.
Un dernier regard sur son compagnon de misère… puis il se jette à l'eau.
Moins d'une minute plus tard, un fracas sourd lui apprend qu'il vient de gagner la première moitié de son pari fou.
Sans que son visage ne trahisse la moindre émotion, Luc nage. Sans hâte mais sans crainte, il nage. Un étrange sourire vient soudain fleurir ses lèvres d'un bouton de rose. Il a foi en l'avenir… et il nage.

Au fond… c'était vraiment la meilleure solution !

Fin de chaîne

Annie TRICHOT

Un dimanche par mois, Valérie travaille. Le réveil sonne : il est six heures. Le dimanche, c'est toujours plus dur que les autres jours. Elle se déplie avec peine, émerge de sa chrysalide nocturne, la peau collante de la moiteur de cette chaude nuit d'été. Ses yeux ensommeillés balaient dans un halo cotonneux les murs de son studio défraîchi. Un rayon de soleil se faufile entre les lames cabossées du store et vient éclairer deux photos de bébé fixées à même le mur, tapissé d'un papier orange aux dessins psychédéliques.

Emilie pleure dans son lit. Valérie se lève, s'approche, touche le front de l'enfant : elle a de la fièvre. Valérie caresse ses joues, elle ne la prendra pas dans ses bras, pas le temps. Elle attrape le biberon dans la casserole sur le réchaud électrique posé sur un tabouret bancal. Elle bourre les vêtements de la journée dans un sac de toile, ne pas oublier le « doudou ». Elle s'habille – jean et tee-shirt glanés chez Emmaüs. Emilie grognon, s'est presque rendormie. Valérie la sort de son lit, la cale sur sa hanche, jette le sac sur son épaule, tire la porte – inutile de fermer à clé : il n'y a rien à voler – et descend deux étages plus bas chez Andrée : seule personne qu'elle connaisse dans l'immeuble. Ouvrière retraitée, elle garde Emilie qui l'appelle « mémé ». Valérie pose ses lèvres sur les joues brûlantes de sa fille et dévale l'escalier : il est presque six heures trente. Surtout, ne pas rater le car.

Elle s'abandonne dans un siège contre la vitre fraîche. Au bout de la rue principale, l'horizon se dégage, le soleil taquin, joue à cache-cache entre les plants de maïs et de tournesols enfumés par une brume matinale. C'est comme une évasion en pleine nature. Dans le confinement de l'air conditionné, elle hume l'air frais de ce matin d'été. Illusion. Dans le silence de l'habitacle, un jeune homme finit sa nuit, un autre lit le journal. Chacun profite de ce moment rien qu'à lui. La petite départementale hors des circuits

touristiques qui relie la ville à ses villages dortoirs garde les souvenirs d'un hiver rigoureux, et le passage du car sur la chaussée déformée malmène les passagers. Valérie somnole comme un chat. Elle ne pense à rien, pas la force. Au loin des projecteurs éclairent les aires de chargements de l'usine à la manière d'un stade de football. Le car s'arrêtera au croisement de la route et de l'allée qui mène à l'entrée : trois cents mètres à pied. Mais c'est encore loin. Chaque minute de paresse dans le fauteuil de velours compte. Valérie aperçoit déjà le bâtiment de béton et d'aluminium, brillant au-dessus de l'horizon bleuté du matin. Fermer les yeux pour ne pas voir.

Les couleurs froides et lisses de cet immense cube s'estompent. Coquelicots et boutons d'or jetés dans les champs aux alentours donnent une touche impressionniste à ce tableau. Dans l'allée qui mène à cette forme carrée à présent blottie entre des arbres et posée sur un gazon verdoyant, la chaleur du matin chauffe les épaules nues de Valérie. Elle emmène avec elle l'odeur de la rosée. Elle pénètre dans le bâtiment du personnel, les pas feutrés des ouvriers en chaussons blancs bruissent dans les vestiaires. Odile, petite femme sèche, d'habitude les cheveux raides encadrant un visage durci par la rancœur – elle qui voulait réussir et gagner de l'argent - a les cheveux libres, relevés, et gracieusement retenus par une barrette en forme de papillon, elle sourit. Valérie croise Jackie, ses cernes estompés par un maquillage inédit et pailleté - trois enfants et un mari au RSA. Quand elle vient « bosser au frigo », c'est pour changer d'air dit-elle. Valérie et ses copines sont légères ce matin, tout de blanc vêtues, comme des anges au paradis, elles longent le couloir lumineux et décoré de tableaux multicolores qui mène à la chaîne. Elles aperçoivent, s'avançant vers elles, une tête qui dépasse toutes les autres, c'est celle de Ludo, agent de maintenance. Ce soir, comme d'habitude, il s'échappera très vite pour aller s'entraîner : trois ans qu'il économise pour participer au marathon de New-York. Face à elles Monsieur Eric, le chef, attend, il ouvre les bras et souhaite une bonne journée à tout le monde. Ce chauve tout sec, s'est aujourd'hui délié comme un jeune arbre souple. Valérie est heureuse, elle est à temps plein depuis peu, elle va habiller sa fille avec des vêtements neufs, ...

Elle se sent bousculée, elle trébuche, ne sait plus où elle est, se réveille en sursaut, une main secoue gentiment son épaule :

- On est arrivé !

C'est la main d'un grand gaillard brun qu'elle voit de dos remonter le couloir de l'autobus. Sans doute quelqu'un qui travaille dans une des nombreuses entreprises de cette zone industrielle. Le véhicule est à l'arrêt, prêt à faire demi-tour. Le moteur ronronne. Dehors il pleut, orage d'été. Les coquelicots, les boutons d'or, les arbres, le gazon ont disparu. Des flaques d'eau maculent l'allée de bitume noir qui mène à l'usine. Les parkings de chaque côté sont déjà pleins.

Elle descend les deux marches d'acier, les gouttes d'eau cinglent ses épaules, son front. Déjà le soleil se fraie un passage entre les nuages, après tout, c'est lui l'acteur principal de la saison. Elle lève la tête : « Platoutpret » s'affiche en lettres de néons, repère ostentatoire dans la campagne plate. Ce traiteur industriel est aussi le plus gros employeur des villes aux alentours. Dans cette cathédrale réfrigérée à dix degrés, rythmée par les changements d'équipes, tous, comme des clones, travaillent engoncés dans plusieurs épaisseurs de laines polaires, le visage et les mains gercés été comme hiver. Valérie est suffoquée quand elle sort dans les vingt sept degrés d'une fin de journée d'été. C'est pour ça qu'elle préfère l'hiver.

Mais il faut qu'elle appelle Andrée avant de passer à la pointeuse. Moment à partir duquel les portables sont interdits. Ils restent dans les vestiaires. Si Monsieur Eric découvre un téléphone caché dans une poche ou pire à l'oreille d'un employé, c'est la porte. Ce chef, un vrai hargneux, toujours à se faire bien voir d'en haut. Andrée a appelé « SOS Médecins », mais elle ne voulait pas inquiéter Valérie, le médecin arrive, elle raccroche.

Le cœur de Valérie se met à battre, elle voudrait crier, s'évader d'une cage qu'elle ne voit pas mais qui l'encercle à chaque instant,

où qu'elle soit. Une révolte tapie depuis longtemps au fond d'elle-même, dans son ventre et dans ses chairs se réveille et l'envahit. Elle fait demi-tour, agite les bras, court vers l'autobus qui s'apprête à repartir. Elle remonte dans le car et croise le regard surpris et interrogateur du chauffeur.

Elle retourne chercher Emilie, elle prendra sa fille dans ses bras, la serrera jusqu'à l'empêcher de respirer, l'embrassera jusqu'à la mouiller comme une chienne qui lèche son chiot. Elle jouera avec elle des journées entières et pas seulement quelques minutes au retour du « frigo », toujours harassée de fatigue. Elles partiront toutes les deux ailleurs, là où l'horizon n'est pas cassé par les toits des hangars. Elle se sentira vivante, forte d'une liberté retrouvée.

Elle se blottit sur le même siège qu'à l'aller, remonte ses genoux contre sa poitrine et se berce comme un enfant à l'aube de sa vie.

A petits pas

Laurent HELLOT

Richard contemplait le mur en face de lui. Son regard survola le graphique qui y était punaisé ; les traits rouges et bleus s'entrecroisaient, dans une sarabande que rien ne semblait devoir arrêter. Il soupira ; il connaissait par cœur ces ratios et leurs évolutions, il venait d'être chargé de les valoriser. Il laissa ses yeux dériver vers un grand poster : sa surface glacée affichait un slogan à la gloire de l'entreprise, celle-là même qui venait de lui offrir le poste de directeur ; un sourire fatigué s'afficha sur son visage : qui croyait encore à ce genre d'incantations ? Au moins lui devait essayer car il avait été choisi afin de prêcher cette bonne parole, telle un mantra. Il s'arrêta sur le calendrier, barré de multiples annotations. Il compta : un, deux, trois,… huit fois ; le mot « urgent » apparaissait griffonné à huit reprises ! En petits caractères, en rouge, souligné d'un trait, encadré… il savait faire preuve de créativité pour marquer la fuite du temps ; et ce d'autant plus que sa prime en dépendait. Il tourna la tête. A travers la fenêtre, il apercevait le ciel bleu qui le narguait. Un ballon heurta soudain la surface de la vitre. Il sursauta.

- Elouan ! Arrête avec ça ! Je t'ai déjà dit cent fois de ne pas utiliser ce mur comme cage de buts !
- Ok, papa ! Pardon ! Et alors ? Tu viens jouer quand ?
- Tu sais bien que j'ai du travail. Vois avec ta mère.

Richard s'étira. Déjà quatre heures qu'il s'était reclus dans ce bureau. Il s'était levé tôt et avait rejoint « son antre », selon l'appellation ironique de sa femme. Il s'était approprié ce lieu quelques mois après sa promotion. Les multiples sollicitations induites par ce nouveau poste avaient en effet vite débordé sur sa vie personnelle. Il n'avait ainsi eu d'autre solution que d'investir une pièce de son domicile ; il entendait de cette manière être plus présent, au regard de ses horaires faramineux. Ce matin, il avait

embrassé sa femme qui dormait encore, avalé un café et s'était plongé dans ses dossiers.
La porte du bureau s'ouvrit. Sa femme passa la tête par l'entrebâillement.

- J'emmène Elouan chez son ami Enzo ; Marie vient d'appeler et elle propose qu'ils passent la journée ensemble ; je ferai des courses ensuite. Tu as besoin de quelque chose ?
- Non merci. J'ai bientôt fini. Merci de t'être occupée des gamins.
- Ah, ah ! Tu me vois les laisser ruiner la maison pendant que je suis vautrée devant un feuilleton ? Ceci dit, je t'en confie trois quand même : Sybille regarde un film, Mathias joue avec sa tablette et Quentin triture des voitures. Trois contre un ? Tu vas t'en sortir ? Je blague : je serai de retour pour le déjeuner. A tout à l'heure !
- A tout à l'heure !

Richard essaya de reprendre le fil de son travail. Il saisit à nouveau les liasses de papiers devant lui et entreprit de les trier : à traiter, à déléguer, à retourner ; puis il s'arrêta. Comment en était-il arrivé à dédier une partie de son temps libre à son entreprise ? songea-t-il. Il savait que la direction qui lui avait été confiée allait s'avérer chronophage mais il comptait sur son expérience pour juguler d'éventuel débordement. Ce n'était pas du tout ce qui s'était produit. Cela faisait plusieurs semaines qu'il recherchait une organisation différente, voire meilleure, sans réussir pourtant à atteindre ce qu'il appelait de ses vœux : plus de liberté. De façon paradoxale, il n'avait jamais été aussi autonome dans son travail, un peu trop d'ailleurs. Il ne pouvait plus reporter sur un tiers le blâme de ce surmenage. Cette indépendance après laquelle il avait couru pendant des années lui jouait cette fois un sacré tour. Il se souvenait de son embauche initiale, des gros horaires qu'il ne craignait pas d'accomplir. La situation était un peu différente à l'époque : cela lui avait servi à la fois à se prouver ses capacités, mais aussi à révéler son potentiel auprès de ses supérieurs. Il ne regrettait pas cette période, il avait changé ; en revanche, à cette époque, quand il rentrait chez lui, il coupait le cordon et laissait ses

dossiers là où ils étaient : au 25e étage d'une tour du quartier d'affaires. Ce n'était plus le cas.

- Papa ! Le film est fini. Je fais quoi ?
- Sibylle ? Tu ne peux pas te débrouiller toute seule ? Tu as sept ans, tu te souviens ?
- Oui mais j'ai envie d'un autre film. Tu me le mets ?
- Bon, d'accord. J'arrive, attends une seconde. Et dis-moi ce que font tes frères !

Sa mission accomplie, Richard reprit sa place. Il bénit l'inventeur des écrans, dont l'hypnotique lumière offrait une plage de paix et de tranquillité aux parents. S'il l'admettait, il pouvait tout autant remercier sa compagne. Ils avaient eu de nombreuses discussions lorsque s'étaient télescopés ces deux événements : sa montée dans la hiérarchie et la naissance du petit dernier, Quentin. Elle avait accepté de prendre un congé parental, à la fois pour profiter des enfants mais aussi, il le reconnaissait, pour qu'il ait l'opportunité de se dédier sans trop de scrupule à son entreprise. Un des paramètres qui avaient joué était le montant du salaire qui lui était offert. Même si c'était rageant, ils savaient tous les deux qu'elle ne se verrait plus jamais proposer une telle rémunération. Avant son arrêt, elle occupait une poste de manager et chapeautait une équipe de quinze personnes. A dire vrai, elle aurait pu prétendre tout autant à une évolution identique à celle dont il bénéficiait, mais dans son cas, cela aurait pris quelques années de plus. Rien ne garantissait d'ailleurs que son congé ne bloquerait pas sa femme dans l'organigramme, au stade où elle se situait avant de quitter son poste. Il fronça les sourcils.

- Tablette !
- Mathias ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Va jouer dans ta chambre. J'arrive dès que j'ai fini.
- Tablette !
- Quoi « tablette » ?! Oui, tu as une tablette et vu le prix qu'elle m'a coûté, tu as intérêt à ne pas la casser.
- Tablette !

- Oui, bon, j'ai compris, retourne dans ta chambre, hein ! Tiens, pourquoi l'écran est noir ? Fais voir. Ah, tu n'as plus de piles ; et ce n'est pas à 3 ans que tu vas les changer, c'est sûr. Je m'en occupe mais après, vous me laissez tranquille, ta sœur et toi. Je compte sur vous. J'ai du travail et je n'avance pas.

Richard s'assit derechef face à son ordinateur. Déjà quinze e-mails en attente ! Mais comment se déroulaient les week-ends avant ? Le monde s'arrêtait de tourner pendant 48 heures ? Il faut croire qu'il avait décidé de rattraper son retard depuis lors ! Richard avait le sentiment que tout s'accélérait. Allez, il fallait s'y remettre, il avait encore plusieurs choses à terminer.
Une voix se fit alors entendre derrière lui.

- Bon sang ! Laissez-moi finir ce que j'ai à faire ! Je vous ai prévenus, je vais m'énerver et…

Richard ne termina pas sa phrase. La petite main qui poussait la porte avait, par la même occasion, balayé sa fureur. Une seconde main potelée vint se joindre à la première. Elle étreignit le montant avec fermeté mais disparut affolée lorsque la porte s'ouvrit en grand. Quentin fit son apparition. Il avait la démarche vacillante d'un cosmonaute. Les deux bras tendus en avant, il avançait un pied après l'autre, avec hésitation. Un sourire de fierté illuminait sa frimousse.

Ce matin-là, Richard ne poursuivit pas la lecture du dossier qu'il parcourait. Il laissa en plan l'e-mail qu'il avait commencé à rédiger ; et il jeta son téléphone au fond de sa mallette. Il s'approcha de son fils, aux anges. Il l'embrassa, empli d'une émotion inattendue. Son bisou déclencha une cascade de rires cristallins. Richard ne prit même pas la peine d'éteindre son ordinateur non plus. Il saisit son fils dans ses bras, ferma la porte du bureau et sortit dans le jardin.

Quentin venait d'accomplir ses premiers pas.

Boule de feu

Pascale MAUVAIS

Hugues travaillait chez BiterGlad depuis dix ans. Les sept premières années avaient été formidables. Heureux, Hugues travaillait sans compter ses heures. Il était soutenu et encouragé dans ses actions et projets par son supérieur hiérarchique qui lui accordait sa confiance et l'aidait à progresser. Jusqu'à la démission brutale et inexpliquée de ce dernier.

Démarra une période « de transition » pendant laquelle Hugues cumula son activité et la plupart des responsabilités de son ancien patron. Il était content d'élargir ses tâches, mais se sentait souvent dépassé par les évènements. La direction n'avait pas vraiment cherché à lui faciliter la vie et semblait juger normal qu'il travaille pour deux. Lui qui n'était jamais malade luttait à présent contre une espèce d'état grippal, accompagné de douleurs articulaires et de fatigue chronique. Il subissait des crises d'herpès labial à répétition et avait perdu son bel appétit. Il continuait malgré tout à enchaîner des journées de douze heures, en bon petit soldat.

Un samedi matin, Hugues ne réussit pas à se lever de son lit, ni à parler. Il resta couché la journée entière, inerte et refusant toute communication. Le lendemain, il fit des efforts surhumains pour jouer avec les enfants, mais retourna dans son lit après quelques heures passées avachi dans le canapé. Affolée, sa femme réussit à le traîner de force chez son médecin traitant le lundi matin.

Le généraliste l'examina tout en l'interrogeant :

- Quelle était sa profession ? Avait-il déjà ressenti ces troubles dans le passé ? Avait-il de bonnes relations au travail ? Aimait-il son métier ?

- Bien sûr que j'aime mon travail ! Je suis juste un peu surmené, mais c'est normal d'avoir des périodes très chargées quand on gère un poste à responsabilités, non ?

- Je vais vous prescrire des analyses de sang, mais il est évident que vous êtes atteint de burn-out. Voici un arrêt maladie de quinze jours, renouvelable si nécessaire. Il faut vous reposer, impérativement. Et tenez-moi au courant de l'évolution.

Hugues envoya un mail à son chef, sans oser donner la vraie raison de son arrêt. Il trouva plus confortable de mentir : il s'était fait un lumbago en jardinant et serait de retour au plus vite. Il ne voulait en aucun cas dévoiler sa faiblesse passagère chez BiterGlad. Il avait également interdit à sa femme d'en parler à leur entourage. De toute façon, il était persuadé que son médecin s'était trompé de diagnostic. Trop facile de cataloguer tous les cadres fatigués dans cette nouvelle maladie du siècle !

Hugues essaya donc de se reposer et de se détendre. Sa femme lui acheta quelques bons romans ; cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas pris le temps de lire autre chose que des rapports et des mails de boulot ! Mais il n'arrivait pas à y trouver du plaisir, ni à se concentrer. Ce n'était pas productif… Il ne pensait déjà plus qu'à une chose : comment allait-il rattraper son retard de retour au bureau ?

Effectivement, la reprise fut intense et chargée. On lui trouva plutôt bonne mine, ce qu'il traduisit aussitôt en :

- Ça va, tu t'es bien reposé ? T'as pris du bon temps ?

Rien ne changea dans le rythme professionnel. Hugues passait toujours autant de temps sur ses dossiers, mais son efficacité l'avait abandonné. Lui qui avait l'habitude de prendre en charge les projets les plus difficiles, fier d'apporter des résultats concrets et fiables, ne se reconnaissait plus. Il était pris en étau entre des sentiments opposés : à la fois affolé par sa baisse de régime et reconnaissant envers son organisme de cette tentative de survie, dans la mollesse.

Le salarié se décida finalement à suivre un traitement médicamenteux. Les petites pilules du bonheur ne le soulagèrent pas. Il se sentait vaseux et son épuisement, loin d'avoir disparu se

traduisit par un état d'irritation et d'émotivité exacerbé. Il arrivait plus ou moins à se contrôler au travail, mais n'avait plus la patience d'écouter les doléances de son équipe, ni de les protéger de la forte pression venant de la direction. La porte de son bureau resta fermée, à l'image de son visage, devenu hermétique et perpétuellement maussade. Il se défoulait à la maison, hurlant sur les petits, à la moindre contrariété. Il avait perdu son humour et sa joie de vivre. Il en voulait à sa femme d'être gaie et détendue, heureuse au travail et comblée avec les enfants. Etait-elle aveugle au point de ne pas voir combien il souffrait et était malheureux ? Elle venait d'être reconnue meilleure chef produit de l'année et promue directrice des ventes régionales. Elle lui avait demandé de ne plus rentrer systématiquement après 20 heures tous les soirs et de l'aider davantage dans l'intendance familiale. Ne comprenait-elle pas que c'était impossible ?

Hugues profita de son entretien d'évaluation de fin d'année pour demander la création d'un poste supplémentaire dans son équipe. Non seulement sa requête fut sèchement rejetée, mais son appréciation globale fut évaluée dans la case « satisfaisant » alors qu'il s'attendait à une très bonne performance.

Deux mois plus tard, l'employé fut convoqué dans le bureau du PDG. Etonné, il y trouva Marc, un de ses collègues, tout sourire en train de plaisanter avec le patron.

- Hugues, j'ai décidé de réorganiser le département et de fusionner les services informatiques. J'ai confié la responsabilité de ce nouveau groupe à Marc. Je suis sûr que vous allez faire un excellent travail en équipe, je compte sur vous pour l'aider dans sa nouvelle fonction.

La nouvelle tomba comme un couperet. Abasourdi, il resta de marbre devant son patron, mais s'enferma dans son bureau pour le restant de la journée, ruminant sa déception et son dégoût. Ce Marc était un extraverti, à l'antipode d'Hugues. Il faisait beaucoup de bruit, aimait être entouré et passer du temps à la cafétéria. De petite taille, il était sans nul doute à la bonne hauteur pour se mêler

des affaires des autres. Et surtout, il sentait toujours le vent venir pour retourner sa veste et se placer en bonne position… lèche-botte de la direction.

Hugues partit comme chaque année skier une semaine dans les Alpes. Pour la première fois, il n'éprouva aucun plaisir à s'élancer sur les pistes et à partager ses instants de glisse en famille. Sa fille lui demanda :

- Mais pourquoi tu fais toujours la tête papa ? Tu n'es pas content d'être là ?

Il ne faisait pas la tête ; il n'arrivait plus à sourire, tout simplement. Comment expliquer son état à la petite, si affectueuse et enjouée ? Il tenta de faire bonne figure auprès des membres de la famille, les gâtant démesurément : restaurants chics, nouveau matériel de ski, vêtements de grande marque, sorties hors piste avec guide pour les garçons, séances de SPA pour les filles ; lui-même tenta les massages pour se relaxer… Sans grand succès. Sous l'emprise de ses sentiments délétères, la détente était inconcevable.

Hugues retourna travailler, mais son comportement avait définitivement changé. Désengagé de son travail, il faisait uniquement acte de présence et avait perdu toute empathie pour l'ensemble de ses collègues, devenant cynique et quelquefois injuste. Il en voulait à la terre entière et s'isola totalement. Marc paradait sous la lumière ; lui n'était plus qu'une ombre révoltée et désenchantée.

Un matin, le malheureux, la nuque douloureuse, la tête entre ses mains, fixait l'ordre du jour d'une réunion qui avait commencé sans lui. Il ne bougeait pas, cloué sur son siège. Il était arrivé à l'étape ultime de son combat. Son travail, sa vie n'avaient plus de sens. Il était devenu un raté et un monstre indigne de sa merveilleuse famille.

Un sentiment d'urgence le poussa à accomplir l'irrémédiable. Il ouvrit son tiroir de bureau et sortit la bouteille d'alcool à 90 degrés. Il vida le contenu par petits coups, sur son bureau, son

ordinateur, le sol autour de sa chaise, puis termina en s'aspergeant le corps. Il hurla pour se donner du courage :

- Adieu bande de connards !

Et alluma le briquet.

Cœur partagé

Mélanie REVILLA

Ma femme m'a promis de finir tôt aujourd'hui. Depuis qu'elle a accepté ce poste de PDG pour une multinationale, c'est devenu un exploit qu'elle rentre à la maison avant 22h. Au début, je n'ai rien dit parce que je pensais que c'était juste le temps de l'adaptation. Mais ça n'a jamais cessé.

Les enfants ne demandent plus de l'attendre pour aller se coucher. Ils ne parlent d'ailleurs presque plus d'elle. Je sais pourtant qu'elle leur manque, qu'ils souffrent de son absence. Surtout Manon. Elle est en pleine puberté et je vois bien que cela la travaille. Pourtant, quand j'ai abordé le sujet, elle s'est renfermée. Elle serait sans doute plus à l'aise pour en parler avec sa mère.

Mais sa mère est tellement prise par son travail qu'elle n'a pas l'occasion de le faire. J'étais tellement fier et heureux pour elle quand elle a obtenu ce poste ! Elle en rêvait depuis longtemps et avait fait tant de sacrifices pour arriver jusque-là. Elle le méritait. Ce que je n'avais pas réalisé, c'est que les sacrifices qu'elle avait faits pour l'obtenir étaient en réalité dérisoires face à tous ceux qu'elle devrait consentir pour le conserver.

Elle a déjà raté tellement de moments clés dans la vie des enfants et dans la mienne. Le mois dernier, elle a même oublié mon anniversaire. C'était la première fois en 18 ans de mariage. Rachel a toujours adoré les anniversaires. Les premières années, elle passait des mois à m'organiser des fêtes totalement extraordinaires. Tout cela était si loin. Si loin.

Mais aujourd'hui, elle m'a promis de sortir tôt. Elle m'a promis de passer chercher les enfants au collège. Elle m'a promis que nous irions tous ensemble assister au concours d'équitation de Manon.

J'ai l'estomac noué. Je ne sais pas ce qui me stresse le plus. Mon concours d'équitation ou l'idée que ma mère puisse encore une fois nous laisser tomber. Elle aime son travail plus que sa famille. J'ai mis longtemps à y croire. Mais maintenant c'est clair comme de l'eau de roche.

Mon père, lui, continue à lui trouver des excuses. C'est un faible. A moins qu'il ne soit trop amoureux. L'amour rend aveugle, il paraît. Le pauvre, il est si triste dans le fond. Il essaie de le cacher mais je le vois bien.

Le mois dernier, elle a oublié son anniversaire. Avec mon frère, on lui avait fabriqué une carte. Je crois qu'elle lui a fait vraiment plaisir. L'après-midi, nous sommes allés au cinéma tous les trois. Mon père n'a pas voulu éteindre son téléphone. Il l'a gardé dans la main pendant toute la séance. Mais elle n'a pas appelé.

J'étais tellement énervée contre elle. Le soir j'étais incapable de dormir. J'ai tourné et retourné dans mon lit jusqu'à ce que j'entende la porte d'entrée. Je me suis alors levée sans bruit et me suis collée à la porte de ma chambre pour entendre ce qu'ils se disaient.

- Oh, bonsoir, tu n'es pas encore au lit ?
- Non, je t'attendais.
- Ah bon, pourquoi, il y a un problème ?

Je n'ai pu retenir mes larmes ni ma colère. J'ai bondi hors de ma chambre comme une furie en criant.

- Pourquoi ? C'est son anniversaire, comment tu peux oublier ça, t'es vraiment trop nulle !

Puis j'ai sauté dans les bras de mon père. Elle est restée là, a demandé pardon en bégayant, nous a encore une fois sorti l'excuse du travail, « tellement de choses en tête »…

- Arrête ! C'est toujours la même chose avec toi, je m'en fiche de ton travail, c'est l'anniversaire de papa. Je te déteste !
Et puis je suis retournée dans ma chambre en claquant la porte et j'ai pleuré.
Je suis sûre qu'aujourd'hui aussi elle va oublier.

16h30. Nous sommes devant la porte du collège avec Manon. Nous attendons Maman.

Vu la crise que Manon a faite le mois dernier quand maman a oublié l'anniversaire de papa, elle a plutôt intérêt à tenir sa promesse. Le soir de l'anniversaire de papa, Manon lui a crié qu'elle la détestait. J'étais dans mon lit mais les cris m'ont réveillé.

Ce n'est pas vrai qu'elle la déteste. Au contraire. Manon adore Maman. Mais elle voudrait la détester, comme cela elle s'imagine qu'elle souffrirait moins de se sentir ignorée par elle. Souvent le soir j'entends Manon pleurer dans son lit. Moi aussi cela m'arrive d'être triste.

Parfois je me demande pourquoi on ne peut pas avoir une mère avec un travail normal, comme celles de mes amis qui travaillent 8 heures par jour. Un jour, papa a dit que je devrais être content, que ma mère était exceptionnelle, que très peu de femmes avaient autant de responsabilités qu'elle. Mais moi je m'en fiche si elle a des responsabilités ou pas, ce que j'aimerais c'est pouvoir lui faire un bisou avant de me coucher et de temps en temps, qu'elle m'emmène à la piscine.

Déjà 10 minutes que nous attendons. Manon ne tient pas en place. On aperçoit enfin la voiture. Le visage de Manon se décompose. Papa a les sourcils froncés, les lèvres pincées, des yeux de chien battu. Il répond à nos interrogations silencieuses.

- Rémi a eu un accident de moto en revenant de sa pause déjeuner. Votre mère doit gérer son travail en plus du sien. C'est son chef,

vous comprenez, elle n'a pas le choix. Mais elle viendra au concours, elle a promis.
- Elle avait aussi promis de venir nous chercher !
- Je sais ma chérie, mais elle ne pouvait pas prévoir que Rémi aurait un accident. Elle nous rejoindra au concours.
J'espère si fort !

Déjà 17h20, je ne vais jamais réussir à être à l'heure. Je n'arrive pas à croire que Rémi ait eu un accident aujourd'hui ! Manon ne me le pardonnera jamais si je n'assiste pas à son concours. Quand elle était petite nous étions tellement complices !

Mais ensuite j'ai pris ce boulot, je n'ai plus pu lui consacrer autant de temps. Je ne saurais dire quand c'est la dernière fois que nous avons fait quelque chose seulement toutes les deux. Le temps passe tellement vite et j'ai tellement de choses à faire. Je n'ai pas une seconde à moi, pas une seconde non plus pour ma famille. Je sais qu'ils m'en veulent. Ils pensent que je suis égoïste. Mais c'est difficile pour moi aussi. Ils me manquent. J'aimerais passer plus de temps à leurs côtés.
Mais si je veux conserver mon poste, je dois me montrer à la hauteur. Et puis je suis responsable de nombreuses personnes ici. Si l'entreprise ne fait pas suffisamment de bénéfices, ce sont des centaines de personnes qui risquent d'être licenciées par ma faute. La plupart ont des familles, des enfants ou parents à charge. S'ils perdent leur emploi, ils pourraient ne jamais s'en remettre. Je ne peux pas me permettre de lâcher prise. Je dois maintenir l'entreprise au premier rang, et cela demande une grande quantité de travail, de sacrifices, il n'y a pas d'autre choix. Certes je pourrais démissionner et passer toutes ces responsabilités à quelqu'un d'autre. Mais j'aime mon travail, je me suis battue pendant des années pour arriver là où je suis, je ne peux pas arrêter, pas encore.

17h50. Si je ne pars pas immédiatement, je n'arriverai jamais à temps pour voir Manon. Je regarde la pile des dossiers qui m'attendent sur mon bureau, jette un œil à ma boite mail, 18 non lus… Je n'ai pas pris de nouvelles de Rémi non plus. J'ajoute cela à

liste des choses urgentes à faire. Urgentes mais pas autant que le concours de Manon. Je me précipite hors du bureau sans même mettre ma veste bien qu'il pleuviote.

Manon caresse ma crinière avec tendresse mais je sens bien qu'elle est distraite. Elle examine les gradins encore et encore. Son père et son frère lui font des signes d'encouragement. Mais aucune trace de sa mère. Elle a l'air si triste.

Ca va être à notre tour. Je remue la tête. Il est temps que Manon grimpe sur mon dos. Elle s'exécute sans enthousiasme. Une larme s'échappe et coule le long de sa joue. Nous nous approchons de la ligne de départ. Manon jette un dernier coup d'œil aux gradins, machinalement. Le sifflet retentit. C'est alors que je l'aperçois, courant tant bien que mal avec ses chaussures à talons. Je me cabre, pour attirer l'attention de Manon. Un sourire éclaire alors son visage. Elle est là ! Que le spectacle commence !

Dans la Forêt des Rêves Bleus

Viginie VAGNE

Ca colle, j'en ai plein les poils. Je vais devoir passer la soirée à détacher la barbe à papa de mon costume. Une effrayante Petite Section de Maternelle m'en a badigeonné partout.
Je n'en peux plus. Je compte les jours qui me séparent de la rentrée. Ma vie d'étudiant me manque, je veux à nouveau dormir tranquillement dans l'amphithéâtre. Et surtout, je veux du calme…
Il est 13 heures, je me déplace lourdement vers le vestiaire. Fréderic court vers moi dans un déluge de frous-frous et d'épée en polystyrène.
- Eh Winnie, tu manges avec nous ?
- Je retire ma moumoute et j'arrive. Je te rejoins dans la file.
Dans le vestiaire, c'est le soulagement général, surtout pour les Personnages en Peluche qui comme moi doivent porter toute la journée un costume avoisinant les dix kilos.
Quand j'ai auditionné pour le rôle de Winnie l'Ourson il y a 6 mois, je ne me doutais pas que ce travail serait si physique.
A l'époque, devant mon 6.7/20 en nosographie psychiatrique, j'avais eu un éclair de lucidité : ma licence de psychologie menait à une impasse. A moins de devenir l'expert d'un plateau télé, analysant de jeunes écervelés enfermés dans un appartement truffé de caméras, les débouchés étaient maigres. Et les alternatives peu séduisantes. Racheter un cabinet et sa clientèle à un psychologue désireux de se mettre au golf à temps plein était inaccessible. J'allais plus probablement travailler dans un département de recherche et développement à analyser quel revêtement de housse pour voiture « positive l'impression du luxe chez le consommateur ». La grande majorité de ma promotion serait affiliée à des maisons de retraites ou des unités de soins palliatifs. Je ne me sentais pas le courage de donner des leçons d'enthousiasme à des personnes qui ne connaitraient pas le prochain printemps. Ni celui de consoler les finalistes de la Star Académy.

L'annonce de Disneyland Paris me permettait de procrastiner jusqu'aux prochaines inscriptions universitaires :
« Donnez vie aux personnages Disney en rencontrant nos visiteurs dans nos parcs à thèmes et nos hôtels. Nous recherchons des personnes enthousiastes et pleines d'énergie. Aucune expérience requise. »

Je retire mon t-shirt détrempé et j'en enfile un nouveau. Chaque jour j'en utilise six, je me change après chaque représentation. Et six fois par jour je retrouve ce vestiaire et son mélange unique de fragrances : sueur, peluche mouillée et Fébrèze. J'aide Dumbo à sortir de sa gangue. Loïc n'a pas de chance, la trompe qui pend est lourde et ses cervicales dégustent.
- Je vais pas tenir. Les gosses tirent tous sur ma trompe. Et ça pue ces costumes, j'ai l'impression de respirer dans mes godasses.
- Arrête de te plaindre, tu te trimballes pas avec un pot de miel et une fausse abeille au milieu de ton champ de vision toute la journée. Pense à Stéphane qu'arrête pas de se prendre des mains aux fesses, ils veulent tous détacher sa queue de Bourriquet.
- Putain, je déteste ces conneries gnangnan. Tu sais qu'Eloise a sa chambre couverte de posters de Mickey ? Ca fout les jetons.
- Comment tu sais ça, toi ? T'as joué les prolongations après la fête de vendredi ?
- Oui, mais bon, je travaille Mickey, je dors Mickey, je peux pas en plus baiser Mickey. J'ai laissé tomber.
On se marre et j'ouvre le casier pour déposer le précieux costume qui à lui seul vaut mon salaire annuel. Météo France annonce une dernière semaine d'août exceptionnelle. Je regarde Winnie avec haine.

La décoration guimauve n'a pas épargné la cantine. Je prends mon plateau Monsters et Compagnie et m'assois à la table à côté de Frédéric.
- Tu viens cette nuit ? On fait le Space Mountain.
- Cool, j'ai perdu mon briquet. Et puis je suis short en clopes.
Pour les saisonniers, « faire le Space Mountain », ce n'est pas monter dans les petits wagonnets. C'est bien plus excitant. Dès

que les portes du parc ferment pour la nuit, c'est une chasse au trésor qui commence. Malgré les nombreuses mises en garde, les visiteurs continuent de monter dans ce shaker géant les poches pleines et ouvertes. Il n'y a plus qu'à se baisser et ramasser, une sorte de Lundi de Pâques. Outre les habituelles écharpes, gants et chapeaux, on trouve aussi des objets de valeur. Des stylos Mont-Blanc, des Ray-Ban, des appareils photos. Parfois un portefeuille avec des papiers d'identité, et dans ce cas, on le ramène aux objets perdus. On ne détourne de l'argent liquide qu'aux possesseurs de Platinum et autres cartes de PDG. C'est notre limite morale, le code déontologique du Pays Imaginaire. J'adore ces soirées dans les coulisses à scruter le sol jonché de menue monnaie de tous les pays.

On tombe aussi sur des objets insolites que Frédéric, Stéphane et moi exposons dans notre appartement. Sur l'étagère Ikéa trônent un escarpin rouge, un pin's des Jeux Olympiques de Seoul 1988, une conserve de haricots verts et un dentier.

On trouve évidemment aussi tout un tas de peluches et gadgets Disney, mais ceux-ci, écœurés, on les laisse pour les afficionados qui sont très nombreux à postuler à Disney « pour concilier travail et passion dans un cadre féérique ». La plupart d'entre eux rêvent de devenir « face-characters », c'est-à-dire un personnage Disney qui ne porte pas de masque, comme les Princes et les Princesses. C'est une véritable promotion car ce statut permet d'être relativement mieux payé, tout en évitant de porter un costume volumineux. La sélection est rude. Il faut d'abord ressembler à un héros Disney. Et il suffit de regarder quelques dessins animés pour remarquer que les personnages disgracieux n'ont jamais une apparence humaine. Que ce soit la Bête ou Shrek, chez Disney on n'a le droit d'être moche que si on ne s'apparente pas au genre humain. Ainsi princes et princesses sont toujours grands, beaux et sveltes, parfaits, brefs ils sont énervants. Frédéric, qui semble tout droit sorti d'un casting d'Elite Model Look a réussi à décrocher le rôle de Charmant au terme de plusieurs auditions de danse pour lesquelles il s'est entraîné des semaines à l'avance. Chaque matin, maquilleuse et coiffeuse se démènent pour effacer la cuite de la veille et lui donner un teint de jeune fille en fleur. Son quotidien

schizophrénique oscille entre brushing impeccable, épaulettes à franges et cheveux gras, t-shirt Marilyn Manson. Loin de son château, Charmant est un rustre sympathique qui ne sait pas viser correctement la cuvette des toilettes et écoute de la musique aux paroles explicites pas très disneyables. Je tenterais bien ma chance pour devenir moi aussi face-character, mais je ne mesure qu'un mètre soixante-dix. Le seul personnage pouvant me correspondre est Peter Pan et je ne suis pas sûr de préférer les collants verts au gros popotin de Winnie. Sans parler de mon inaptitude à produire des mouvements en rythme.
Il ne faut pas oublier que le costume offre un avantage de poids : il me dispense de sourire. Alors que Frédéric et Cynthia sa Cendrillon se flinguent les zygomatiques à longueur de journée pour satisfaire les petits morveux et leurs parents armés de caméra, je peux tranquillement faire la gueule, heureux comme un usager dans le métro. Winnie et son sourire éternel bossent pour moi.

Je m'allonge à l'ombre d'un arbre synthétique sur l'herbe millimétrée. J'observe une étrange mise en abîme : Cali, alias Princesse Tiana, signe l'Album des Princesses d'une petite fille déguisée en Princesse Tiana. Dans ma tête, j'écris un cross-over où ma princesse, lasse de repasser les chemises à sequins et les leggings trop ajustés de son Prince Naveen Ultra Bright s'enfuirait pour une cure détox dans la forêt avec un ourson à T-Shirt rouge qui lit Nietzsche et Kierkegaard. Je regarde Cali un peu trop longtemps. Je sens que je rougis. Elle aussi peut-être mais trois centimètres de fonds de teint la protège. Finalement, au-delà du Fébrèze et du conformisme, Disney m'ouvrira peut-être les portes d'un monde féérique.

Départs

Armelle GILLOT-AUBERT

Dans trois semaines, elle allait quitter la banque, définitivement. Son Directeur l'avait convoquée au sujet de son pot de départ.
- Madeleine, avait explosé le Directeur, vous devez bien comprendre que dans les périodes de restriction budgétaires actuelles, il est inconcevable d'inviter autant de monde ! Rendez-vous compte, soixante-trois invités ! J'accepte de financer votre pot pour vingt personnes et c'est déjà beaucoup !
Finalement, Madeleine avait proposé de prendre en charge le surcoût lié aux « invités excédentaires » et le Directeur avait accepté.

Jour J. Tout le monde était maintenant arrivé, sauf le Directeur.
Enfin, Quentin Owals entra, en retard comme d'habitude. Rougeaud, essoufflé, les lunettes un peu de travers.
- Mes amis, bonjour. Je suis un peu en retard car j'étais chez Alexandre Lambert, notre Directeur Financier, pour traiter de la clôture comptable. Je ne resterai pas longtemps parmi vous car notre Directeur Général veut également me voir. Nous sommes réunis aujourd'hui pour fêter le départ à la retraite de Madeleine Brigot qui nous quitte après de nombreuses années passées à la BAA. Je sais peu de choses sur Madeleine Brigot. Je ne ferai pas de long discours. Je dirai simplement ceci : Madeleine Brigot était irremplaçable et, d'ailleurs, elle ne sera pas remplacée !

Les invités n'en crurent pas leurs oreilles. Les regards se croisèrent, pour vérifier qu'ils avaient bien entendu la même chose. Un souffle de consternation envahit la salle. Comment pouvait-on se montrer pareil goujat et oser prononcer un tel discours, si l'on pouvait parler de discours ? !

Madeleine, elle aussi, resta stupéfiée, prise d'un ancien malaise ravivé.

Brutalement, quelques flashes de moments vécus sous le « règne » de Quentin Owals traversèrent son esprit. Elle revit les réunions où il fallait toujours qu'il s'en prenne à quelqu'un, qu'il l'agonise de reproches, l'injurie devant tout le monde… Bien souvent, Madeleine bénéficiait du rôle de tête de Turc ! Les autres, dans ces moments-là, se tassaient sur leurs sièges, se taisaient. Ils se sentaient gênés mais se félicitaient malgré tout de ne pas avoir été choisis comme souffre-douleur.
Madeleine se souvint aussi des attaques personnelles ou des pseudo-compliments comme « Cette robe vous va plutôt bien, on voit moins que vous avez grossi. »
Mauvaise foi, mépris, injustices … les ingrédients favoris du management de Quentin Owals !
Sans compter son comportement pendant les séminaires, les verres en trop, les chansons paillardes, les fantasmes exprimés tout haut à la fin des repas: « Ah, comme j'aimerais voir Juliette danser sur la table en tutu ! »

Mais, stop, tout cela était FINI. Demain, elle prendrait un nouveau départ. Elle pourrait voyager et rendre visite à ses enfants installés au loin, étudier le grec, écrire des contes pour la jeunesse …
La plongée dans le passé n'avait duré que quelques secondes, juste une bourrasque de déplaisir.

Quentin Owals se tourna vers Madeleine, attendant la réponse de l'intéressée à son allocution. Il pensait qu'elle serait plus loquace que lui, qu'elle allait dérouler sa vie à la BAA. Cela meublerait et distrairait l'assistance.
Sans même faire semblant de s'intéresser davantage à Madeleine, Quentin Owals plongea sur l'une des assiettes que le serveur venait de déposer. Il engloutit tout de go trois délicates tartelettes aux asperges. Certains entendirent le goinfre se justifier : « Che n'aurai chans doute pas le temps de mancher ! »

Madeleine se lança :
- Merci à toutes celles et tous ceux qui ont répondu à mon invitation et sont présents aujourd'hui. Pendant toutes les années

que j'ai vécues à la BAA, les échanges avec les uns et les autres ont été très riches ; beaucoup d'entre vous ont fait équipe avec moi et m'ont soutenue dans des moments difficiles. Merci encore à tous d'être venus pour accompagner mon départ, cela me fait très chaud au cœur. Je souhaite bon courage à tous et bonne continuation !
Madeleine balaya la salle du regard, croisa celui de Georges Fernand qui l'avait embauchée, aperçut Line Chardin la première comptable qu'elle ait recrutée pour constituer son équipe, Gilles Guédon, Clarisse Barnon, Edwige Dubreuil, Pierre Ménard avec qui elle travaillait régulièrement depuis si longtemps, Nathalie Simeoni, Michel Bellanger … et tous les autres.
Elle poursuivit :
- L'entreprise est un lieu merveilleux, qui permet de faire la connaissance de beaucoup de monde, de tous les horizons, de créer des liens d'amitié, de côtoyer des personnes que l'on n'aurait jamais eu l'occasion de rencontrer ailleurs. On y trouve aussi des personnes que l'on aurait aimé ne jamais rencontrer !
Elle regarda Quentin Owals droit dans les yeux …

Comme si de rien n'était, le Directeur Comptable conclut :
- Maintenant, mes amis, je vous laisse, le devoir m'appelle.
Il tourna les talons et quitta la salle, emportant avec lui le trouble provoqué dans l'assistance.

Deux personnes attendaient Quentin Owals : le Directeur Financier et le Directeur Général qui attaqua directement :
- Bonjour, Quentin. Je propose que nous allions tout de suite déjeuner dans mon petit salon où une collation a été livrée, nous serons plus à l'aise.
Un peu plus tard, Gérard Bernier annonça :
- Mon cher Quentin, Alexandre et moi souhaitons vous confier, en plus de la Direction Comptable, la responsabilité du projet 'Rénovation Informatique Financière'. Nous avons déjà évoqué ensemble ce vaste projet. Vous aurez carte blanche pour vous organiser.

Le projet couvrait toute la Direction Financière, tout un système à repenser, des placements au back-office en passant par la comptabilité, la planification stratégique… Quentin Owals ne connaissait rien au système d'information mais, pensait-il, il lui suffirait de récolter le fruit du travail de ses collaborateurs ou de prestataires externes compétents.

Ainsi Quentin Owals devint l'homme incontournable de la BAA, celui qui disposait du pouvoir de dire oui ou non aux demandes qui lui étaient adressées. On le trouvait dans toutes les réunions. Il semblait réfléchir profondément et, l'air inspiré, apportait des explications creuses mais avec une telle assurance que personne n'osait le contredire. Parfois ses réponses étaient tellement longues et compliquées que, lorsqu'il s'arrêtait, les interlocuteurs avaient oublié la question d'origine …

Cahin-caha, au bout de cinq ans, le projet RIF finit par aboutir sur un nouvel environnement informatique opérationnel, presque complet. Les délais avaient été multipliés par deux et demi, l'enveloppe budgétaire par trois, mais la Banque Autonome des Affaires bénéficiait de l'assise financière suffisante pour absorber ces dérives sans dommage.

Si l'on avait dressé le bilan de Quentin Owals à la fin du projet, on aurait comptabilisé : quatre démissions, deux dépressions nerveuses, un suicide, trois dossiers déposés à la Halde (Haute Autorité de Lutte contre la Discrimination et pour l'Egalité), treize plaintes auprès des délégués du personnel, quarante huit centimètres de pièces (peu élogieuses) portées au dossier 'Quentin Owals' à la Direction des Ressources Humaines … Mais aucun de ces dossiers ne lui porta préjudice.

Au bout de huit ans, Quentin Owals quitta la Banque Autonome des Affaires pour rejoindre le Ministère de l'Economie et des Finances.
Une cérémonie en grande pompe fut organisée pour l'occasion, quelques deux cents invités.

L'ancien Directeur Comptable de la BAA évolua dans différents Ministères et grandes banques, finissant sa carrière aux postes les plus élevés que l'on puisse briguer.

Grand pervers bouffi de suffisance, Quentin Owals continua de sévir dans son entourage professionnel, jusqu'à la retraite, sans jamais se trouver inquiété pour ses agissements dévastateurs ni son incompétence technique pourtant reconnue.

Des 'Madeleine Brigot', il en tortura beaucoup d'autres, mais à quoi cela servirait-il de les évoquer ?

Dépendances

Oriane LAVIEC

- Dautel, votre rapport ne vaut rien. Débrouillez-vous, je veux savoir jusqu'à la couleur des sous-vêtements de sa femme. Vous me refaites ce rapport pour lundi.
- Lundi ? Mais enfin, c'est impossible…
- Vous aviez déjà marché avant de faire vos premiers pas ? Non. Alors vous faites ce que je dis, point.

Ces réunions commençaient à le fatiguer. Rabâcher les mêmes choses toujours et sans cesse les mêmes erreurs reproduites. Il s'était entouré de jeunes gens brillants, issus des formations les plus prestigieuses, qui ne manquaient certes pas d'idées et d'enthousiasme, mais qui avaient les défauts de leur jeunesse. Il les enviait secrètement. Ils avaient la vie devant lui, tandis qu'il sentait chaque jour un peu plus proche l'heure où il faudrait rendre les clefs de la maison de manière définitive. Mais en attendant ils avaient besoin de lui. Il était celui qui conduisait le navire, le bâtisseur. Il était Dieu.

Des sociétés, il en avait créées plus qu'il ne faut gagner de bataille pour conquérir un continent. Et toujours sur des marchés prometteurs. Il avait eu ses heures de gloire. Mais le destin s'était acharné, toutes ses entreprises avaient fini par faire faillite. Cette fois allait être la bonne. Il avait fait son trou là où on ne l'attendait pas et gagné du terrain rapidement. L'entreprise doublait ses volumes chaque année. Bientôt, elle serait leader sur son marché. Il le savait.

Malgré son âge, ses journées étaient bien rythmées. Le matin, son domestique lui apportait un petit déjeuner copieux, qu'il dévorait d'une traite. Comme tout homme de son milieu, il savait apprécier les bonnes choses, d'où son embonpoint. Cela le gênait peu, tout chez lui contribuait à son charisme. Sa grande taille, son nez fort, ses mains puissantes. Le rituel voulait qu'il choisisse ensuite

minutieusement sa tenue de combat. Aujourd'hui, ce serait une cravate vert pomme en soie, lumineuse, sur une chemise jaune canari à rayures blanches, boutons de manchettes en argent, pochette de costume orangée, chaussettes assorties. Il fallait être homme de peu d'imagination pour se contenter des tristes noirs imposés par la mode d'aujourd'hui. Il peigna quelques cheveux grisonnants et enfila un ample manteau orange en cachemire, qui, lui semblait-il, finissait de rendre son allure digne de celle d'un président, d'un roi, d'un empereur.

En sortant de chez lui, il salua la tour Eiffel. Il avait pris le soin d'installer le siège de son entreprise à deux pas de chez lui, dans les beaux quartiers, de sorte qu'il pouvait s'y rendre à pied en longeant les quais. L'air était frais et sec, le soleil printanier pointait déjà, annonçant une belle journée. Les bureaux étaient encore empreints d'une précieuse quiétude quand il arriva. La symphonie des sonneries de téléphone, commérages racoleurs et discussions houleuses entre collaborateurs avait été mise en sourdine. Il aimait flâner dans les bureaux aux heures où les petites gens s'agitaient dehors, dans leurs logis. Son foyer à lui était ici. Il alla s'installer dans son large fauteuil en cuir rouge et attrapa un journal, dont il survola distraitement les titres pendant quelques minutes, puis il regarda les chiffres. Les magasins battaient de nouveaux records. Chiffre d'affaires, marge brute, stocks, chaque jour de nouveaux montants arrivaient, plus frais et réjouissants que la veille. Il les additionnait entre eux, testait des hypothèses, montait des prévisions. Il caressait ses chiffres du regard comme un avare l'eut fait avec son or. Ils étaient sa fierté.

A 9h30, il composa le numéro du standard. Son assistante n'était pas encore arrivée. Ce manque de ponctualité l'agaçait. Il retenta cinq minutes plus tard, sans plus de réussite. Exceptionnellement, il se ferait lui-même son café. Alors qu'il se dirigeait vers la petite cuisine, il remarqua que les cadres avaient eux aussi pris quelques aises avec les horaires. Seule la femme de ménage était là, fidèle au poste, impassible, elle secouait mollement son chiffon contre les vitres. A présent devant la machine à café, il s'arrêta net. Il n'avait

jamais utilisé un tel appareil. Il prit un verre d'eau et retourna s'enfoncer dans son fauteuil.

Il lut attentivement le rapport demandé pour ce jour, et qui avait dû être déposé sur son bureau dans la nuit de vendredi, preuve que rien n'était impossible. Les analyses confirmaient ses intuitions et lui apportaient des éléments hautement confidentiels et parfaitement stratégiques qui allaient lui permettre de dominer la négociation qui se préparait. Car aujourd'hui était le grand jour : il allait rencontrer son grand rival, le Directeur de Timboto. Son meilleur ennemi. Il avait attendu ce moment depuis longtemps. Avant cela, il irait faire un tour à l'usine, afin de vérifier par lui-même que tout était en place pour la venue de son hôte. Il emprunta une porte de sortie qui lui était réservée et regagna sa voiture.

La circulation était fluide ce matin. La radio crachait ses éternelles mauvaises nouvelles. Ah, la France ! Tandis qu'il conduisait, son esprit faisait les allers-retours entre les divers problèmes de son entreprise : la qualité des points de ventes et des produits, la sécurité des approvisionnements, la fiabilité du système informatique et surtout, la gestion de la masse salariale. Rien n'était plus dur que de conduire des hommes et de les faire marcher droit vers un objectif commun.

Arrivé à l'usine, il découvrit avec stupéfaction que celle-ci était fermée. Personne sur les lieux et pas un mot de laissé. Son regard s'assombrit. Il composa nerveusement le numéro de son adjoint, répondeur. Il tenta sa chance auprès du Directeur Opérationnel, un homme sérieux et sur lequel on peut compter, pas de réponse. Cela le mit en colère. Ils avaient bien choisi leur jour. Après avoir fait le tour extérieur des locaux, il reprit la voiture. La route vers la capitale n'avait jamais été aussi longue. Il se souvenait des primes non payées et des heures non déclarées, des licenciements non justifiés, des remontrances. Il fallait ce qu'il fallait, pour diriger. Il savait que le travail de ses employés était difficile, mais il les payait relativement bien. Aurait-il dû les recevoir, la semaine dernière,

quand ils avaient réclamé des élections syndicales ? Fallait-il prendre au sérieux ces menaces reçues quelques jours plus tôt, au sujet d'une histoire ancienne, peu racontable, et qu'il avait cru enterrée ? Il commençait à transpirer à grosses gouttes dans sa chemise Hermès. Si le vent de révolte avait soufflé jusqu'aux magasins, alors la contestation serait rendue publique, c'était la catastrophe annoncée.

Sa voiture le conduisit jusqu'au 2ème arrondissement, devant son plus grand magasin. Lorsqu'il découvrit les rideaux baissés, avec pour seul motif un petit écriteau « fermé » qui pendait là, absurde, piteux, la première pensée qu'il eut fût pour son rival. Il se sentit rougir d'humiliation. Puis l'angoisse le pris, il pensait aux chiffres, à ses tableaux, il les voyait déjà fondre, dégouliner, disparaître. C'est alors qu'il aperçut, au coin de la rue, une silhouette qui lui était familière. Lila, la responsable du magasin. Elle portait une robe légère et marchait d'un bon pas, un panier à la main. Il se gara en double file et se lança à sa poursuite. Lorsqu'il arriva au croisement, l'ombre de la femme s'était évanouie. Il hurla son nom, lui supplia de revenir, ses yeux étaient exorbités et ses mains tremblantes tendues vers le mirage. Les passants se retournaient sur lui. Ses cris se changèrent peu à peu en sanglots et il tomba à genou. Notre homme coloré gisait ainsi sur le trottoir, abattu, dégoulinant, seul. Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque son téléphone sonna ; il se jeta dessus :
- Papa, la messe est terminée, je te rappelle que nous t'attendons pour déjeuner.
- La messe ? Mais, cela n'est pas possible… Quel jour sommes-nous ?
- Lundi de Pâques. Mon anniversaire, tu as oublié sans doute.
- Lundi de Pâques. Ton anniversaire. J'arrive.

Difficile de choisir

Anna BOURG

Cela fait déjà huit heures, seize minutes... et trente-deux secondes... que j'ai réintégré mon poste. Ma dernière pause vient de se terminer. A peine avons-nous eu le temps d'avaler un petit noir bien serré – sans sucre – que le standard téléphonique se remet à sonner. Cette fois-ci, ce n'est pas une blague, ni une fausse alerte. Pas comme la dernière fois, au moins ! Un inconnu nous appelle pour nous signaler qu'une jeune femme est en train de se faire agresser dans le métro par deux individus cagoulés, semblant quelque peu éméchés.

Ce qui arrive malheureusement bien trop souvent à mon goût, ces temps-ci...

Jean-Pascal et moi partons tous les deux immédiatement avec la voiture banalisée, suivis de deux autres véhicules de patrouille. Une fois arrivés sur les lieux de l'incident, nos collègues en uniforme sécurisent l'accès au quai du métro, pour empêcher d'éventuels curieux d'y accéder... mais surtout, pour nous laisser faire notre boulot correctement. Quant à moi, je me dirige en premier vers la victime, mais là, surprise ! J'aperçois une ombre à quelques mètres de nous, bien plus que suspecte.

« C'est sûrement un des deux agresseurs », me dis-je alors.

Je me mets donc à courir, à courir de plus en plus vite pour rattraper cet homme insensé, ce gars complètement déjanté pour avoir commis une telle infraction. Après plusieurs centaines de mètres, essoufflée d'avoir monté et descendu au triple galop, les escaliers – encore déserts à cette heure-ci – je peux enfin mettre la main sur lui. Ou plutôt, je me jette de tout mon corps sur lui, et, avant de lui passer les menottes, à nouveau, c'est l'étonnement pour moi ! C'est bel et bien une jeune personne, visiblement très alerte, mais c'est surtout une très jeune fille... d'à peine vingt ans, à vue d'œil.

Quel gâchis parfois la vie ! Quel travail de titan, pour un salaire de misère... !

Je refais donc le même parcours mais cette fois-ci, en sens inverse, repensant tout à coup à ma pauvre victime. Heureusement, Jean-Pascal s'est bien occupé d'elle ! Il lui a tenu la main en attendant l'arrivée des secours, beaucoup plus rapide que d'habitude. D'ailleurs, lorsque j'arrive auprès d'eux, ces derniers l'ont déjà installée sur une civière et sont en train de la transporter dans l'ambulance, garée au-dessus de nos têtes. Direction l'hôpital le plus proche. Quant à moi, j'amène la suspecte dans la voiture pour pouvoir la conduire, elle, au poste de police, où je vais me faire un réel plaisir de l'interroger.
J. P. vient de me rejoindre. La nuit s'annonce encore bien longue pour nous tous...

Soudainement, je pense très fort à mon mari, mon nounours... et à nos deux petits bouchons. Des jumelles d'à peine trois ans, que j'ai embrassées et quittées depuis seulement quelques heures. Et là, en cet instant, ils me manquent terriblement tous les trois ! L'idée de tout plaquer pour pouvoir les rejoindre me traverse l'esprit, mais je me ressaisis aussitôt.
Ce n'est pas la première fois. Ce ne sera pas non plus la dernière...

La salle d'interrogatoire est sombre et froide. Il y a si longtemps que je n'y ai pas mis les pieds, d'ailleurs ! Je prends place face à la présumée coupable. Son visage me semble si dur ; ses yeux sont dilatés ; son esprit est lointain... Je la trouve tellement jeune surtout. Trop jeune ! Une vraie gamine...

Je me dis soudain : « Et si c'était la mienne ? Et si mes deux filles devenaient elles aussi comme cela, plus tard, que ferais-je de plus, que dirais-je de moins ? »
Stop !!! Je m'interdis une fois de plus de repenser à tout cela. La dernière fois que j'ai eu ce genre d'idées noires dans la tête, je me suis retrouvée aux urgences de l'hôpital...

La gamine en question a déjà vingt-trois ans. Elle en paraît pourtant beaucoup moins mais sa carte d'identité, elle, est bien réelle. Ce n'est pas une paumée comme toutes celles que l'on

embarque le soir en patrouille après minuit. Bien au contraire ! Elle a des parents, celle-là. Des bien pensés, et des bien placés... Mais cela ne l'a pas empêché de déraper ! Elle – ainsi que sa copine d'ailleurs – puisqu'elle n'a pas mis trois heures à nous balancer le nom de sa complice.
Moi qui pensais tout bonnement que nos deux agresseurs étaient forcément des hommes, avec des capuches... Moi qui pensais tout connement que seuls des mâles pouvaient vouloir faire le mal autour d'eux...

Une nouvelle fois, je pense très fort à mes deux puces de quelques années à peine, légères comme des plumes, douces comme des agneaux. Que pourrais-je espérer de mieux pour elles qu'une vie bien propre, bien rangée ? Pas comme celle que je côtoie tous les jours dans mon travail, depuis tant d'années maintenant...
Jean-Pascal part chercher l'autre fille en question : la complice. Cette dernière s'est réfugiée chez elle – dans son appartement bien trop grand pour elle toute seule – comme si de rien n'était. Ni vu, ni connu ! Ensuite, il la ramène ici, au commissariat, pour pouvoir la questionner, l'interroger à son tour.
Ni l'une, ni l'autre ne dément leurs gestes. Ni Sophia, ni Marina ne semble regretter un seul instant toute cette violence gratuite qu'elles ont infligée à leur cible. Cette dernière, une jeune fille simple et banale, qui a eu l'audace et le courage de ne jamais céder aux caprices de ces deux copines machiavéliques... mais qui semble avoir beaucoup plus de succès auprès des garçons qu'elles deux, d'après leur version de l'histoire.

Une histoire trop conne, à dormir debout... Des motivations complètement absurdes, à en vomir... Le véritable quotidien des « grands ados » d'aujourd'hui ! Un simple regard, une parole mal comprise, un geste déplacé... et tout bascule dans le drame, l'irréel, le virtuel...
Et pourtant, tout ceci, c'est mon lot quotidien ! La réalité de mon boulot, la dureté de mon métier de policier. Lieutenant ! Toujours au service des uns ; souvent au mépris des autres. Quelquefois en

dépit du bon sens ; souvent bien loin de tous ceux qui m'importent le plus dans ma vie...
Comment puis-je protéger les miens si je ne suis pas capable de protéger les autres ? Comment puis-je être une bonne mère si je ne suis pas digne d'être un bon flic... ?

Quelques heures de repos me feront peut-être oublier tout ceci, mais je n'en suis pas si sûre. Nous restons tels que nous sommes, malgré le bien ou le mal qui tourne autour de nous.
Je m'efforce, depuis des années, de concilier ma vie privée avec ma vie professionnelle. Je m'angoisse chaque jour – et chaque nuit – de ne pas y arriver. Mais il sait me rappeler à l'ordre, lui, mon compagnon. Celui qui me soutient depuis le début et ne flanche jamais, malgré mes longues heures d'absences... et de dévouement.
Je suis la police de mon quartier. J'adore la peau lisse de mes princesses... Mais j'ai fait de mon mari, un véritable père au foyer.

Au final, sans eux, je ne vis pas. Sans lui – mon travail – je ne suis pas ! Et comme des milliers d'autres femmes à travers le monde, je ne peux pas choisir entre mon activité professionnelle et ma famille. Ou bien peut-être, je ne le veux pas !

Droit dans le mur

Nadine GONFRIER-PICCOLO

Pâle comme les draps, elle ne bouge pas. Cinq jours qu'elle est là, immobile.
Avant de quitter le service, je ne peux m'empêcher d'aller la voir. La machine respire pour elle.
Elle est de ces personnes dont on dit « Elle a tout ». Image d'Epinal : un mari, deux enfants, une grande maison, un jardin et un travail. Mais aussi une vie prise en étau, le temps en dehors du travail manquant viscéralement. Son époux disait hier au médecin chef sans se rendre compte qu'il parlait à l'imparfait : « Elle avait envie d'être heureuse, mais sans y arriver, jamais. Tout lui pesait dernièrement. »
Quand je rentre ce soir à la maison, le cœur n'y est pas. La femme blafarde revient me hanter. La voiture qui n'a pas freiné. La gendarmerie qui insiste auprès du mari sur la position du véhicule au moment de l'accident, sous-entendant sans précaution que parler « d'accident » n'est pas forcément la vérité.
La petite lampe du salon est déjà allumée quand je me gare dans la cour. Un phare égaré loin de la mer, officiant pour me ramener à bon port.
Je saisi mon sac mais j'hésite à descendre de la voiture, trop tôt ! Envie de garder en moi cette quiétude envahissante qui m'a été offerte durant le trajet. Radio, jazz de salon, voix grave et sensuelle du présentateur, rires complices de son invitée. Je ferme les yeux. Je vois la forme blême allongée sur son lit anonyme, perdue, transparente.
Je prends les quelques courses faites à la hâte en sortant de l'hôpital, je claque la portière, je respire un grand coup et…
- Mamannnnnnnnnn !! Maman est là, Papa maman est là !
Mon super-boy me saute au cou, les bras encombrés je l'enlace comme je peux.
Thomas nous rejoint, un torchon taché autour de la taille.
- Bonsoir, petite bise rapide sur la joue, ça va ? Tu rentres tard non ?

- Je suis passée au supermarché et… déjà il repart dans la cuisine, s'emparant des sacs au passage.

Lendemain

- Bien dormi ?
- J'ai vu pas mal de patients, mais au onzième enfin, je dormais. Je pourrais m'endormir partout dans la journée. La fatigue me gagne dès que je m'immobilise et ça ne va pas s'arranger la semaine prochaine car une autre collègue est tombée malade. Etre en mouvement sans cesse, c'est la seule solution pour ne pas dormir debout et pourtant le soir, je ne peux plus fermer l'œil ! Il faudrait que je rachète des somnifères.
- Si tu es bien réveillée, j'aurais quelque chose à te dire, m'interrompt Thomas.
Etrangement, je frissonne. Pas le temps de saisir la nature de mes craintes que déjà Thomas pose son bol, joint les mains en prenant appui sur les coudes et s'apprête à parler. Le moment devient solennel.
- Voilà, je voudrais partir.
Ce qui est curieux quand j'y repense maintenant, c'est la façon dont il a voulu que je prenne la main en disant cette phrase énigmatique. Voulait-il que je devine la suite, ou seulement voir si je pouvais envisager un autre départ, quel qu'il soit, avec les conséquences que cela impliquerait. Avec le recul je me demande encore quelle aurait été cette journée et les suivantes, si dans ses mots j'avais cru qu'il voulait me quitter.
Remise de mon émotion passagère, je souris.
- Je ne suis peut-être pas assez réveillée finalement pour aborder des sujets aussi importants. Un œil ouvert je dirais, tu veux partir où ? Et si l'autre daignait s'entrouvrir à sa suite je pourrais même ajouter, avec moi, c'est possible ?
- Je vois que tu es en forme alors, je me lance. Je suis viré. Bon, en fait, je me vire tout seul car ils refusent de croire en moi. En six ans passés dans la boîte, je suis encore et toujours le « jeunot », celui qui doit faire ses preuves. Je n'entrevois pas le moindre espoir

pour que ça change et si je continue d'étouffer de la sorte, je pense que je vais en trucider un prochainement.
J'avale mon café sans bruit. Thomas parle si rarement de lui, de son travail, que je ne veux rien perdre de ces confidences matinales.
- Je pars. Ce que j'aimerais c'est que tu en fasses autant !
Là, le café a jailli de ma bouche et s'en est allé créer une peinture pointilliste sur la chemise blanche de mon homme.
J'éclate de rire.
- Résumons. Tu quittes ton travail. Je quitte mon travail. Lucas quitte l'école, parce que faut pas faire les choses à moitié. On quitte cette petite ville trop proprette. Tu lâches le club de hand. On part vivre à la campagne, on s'installe dans un refuge isolé pour écrire un roman sur notre aventure commune. Pas mal !
Thomas ne fronce pas les sourcils comme il en a l'habitude lorsqu'on ne se comprend pas dès les premiers mots, il ne se vexe pas. Il reprend plus gravement.
- Depuis quand avant de rentrer, tu étires le trajet du retour ? Depuis combien de mois avant d'entrer à l'hôpital, tu avales tes fameux cachets pour les mots d'estomac ou d'autres pour tenir ? Et, dis-moi très franchement, depuis combien de jours tu hésites entre rentrer et foncer sur la route, sans but ?
Je suis livide. Je m'oblige à poser une main sur la table, la tête me tourne.
- Ne cherche pas à comprendre comment je le sais, c'est très simple, je fais pareil. Chaque soir où ce n'est pas à moi d'être là pour Lucas, chaque fois que je dois rester plus tard pour le travail, je ne sais plus rentrer, après. J'ai mal au dos, au cœur, j'ai les doigts qui se crispent quand le volant tourne dans la cour. Pourtant, après tous ces mois à tenter d'admettre qu'il y a un problème, après ces longues semaines où, saisi par ce mal-être, j'ai voulu faire face, je sais à présent que ce n'est pas nous qui sommes en cause, mais notre travail. Ne m'en veux pas si j'ai douté, si j'ai cru que notre couple rendait l'âme. J'ai tout envisagé et étonnamment, c'est le travail qui est apparu en dernier. Pas si surprenant quand j'y repense, c'est là qu'est logée la blessure, la gangrène, il était donc difficile de l'affronter.

Je redresse la tête, mes larmes coulent, enfin. Thomas me prend dans ses bras. Je vois distinctement le visage de la femme pâle comme les draps.
- T'en fais pas, ça va aller. On va trouver une solution, me dit mon mari soulagé d'avoir parlé.
- J'ai soudain l'impression de t'avoir trahi, de t'avoir trompé avec mon travail. Ça fait donc si longtemps que l'on triche tous les deux ? Cacher mutuellement notre désarroi, sans partage possible pour ne pas affoler l'autre, sans rien dire pour ne pas voir à quel point c'est grave, c'est terrible. Oh ! Thomas, qu'est-ce qu'on va devenir ?
Thomas rit de bon cœur.
- Mon père disait toujours, tant qu'il y a de la vie… enfin, tu connais la suite. Ça m'agaçait parfois mais on peut pour une fois s'en servir. On va ralentir, envisager la vie autrement, dehors, dedans, on va tenter de savoir ce qui est bon pour nous quand on prend des décisions et c'est là sans doute le plus difficile, quand les autres en prennent à notre place.
- Pas si simple quand un patient de trop arrive. Quand on est si peu et qu'il y a tant à faire, quand on a toujours besoin de nous.
- Je sais, mais sans réagir, on va droit dans le mur et tu le sais maintenant, on est deux à y aller.
- Pourquoi vous allez dans un mur ?
Lucas fait son entrée dans la cuisine, le pyjama de travers et les traces de sommeil autour de la bouche.
- Viens ma puce. Aller dans le mur c'est, c'est une image, on passe à travers le mur et de l'autre côté il y a un monde plus beau, plus doux, comme dans Alice.
- Moi aussi je peux y aller ?

J'entre dans la chambre.
Elle respire mal.
Les bruits de l'hôpital sont en berceau autour d'elle.
Elle s'éloigne, elle ne s'accroche pas.

Entre l'arbre et l'écorce

Anne RIBES

Un jour tu auras cinquante ans et ce sera l'âge des bilans. Des bouffées de chaleur, et des sueurs nocturnes. Avec hébétude tu feras le point sur ta vie, toi qui pensais ne jamais vieillir. Ne jamais mourir non plus. Une infirmière n'en a pas le temps, n'en a pas le droit. Seule, dans un silence sépulcral, tu feras le tour de ton appartement devenu bien trop vide, devenu bien trop propre, un peu comme un caveau. Désespérément seule avec ta maniaquerie excessive et tous tes TOCS inconscients tu tourneras en rond. Hypocondriaque tu feras ce qu'on te demande. Mammographie, frottis, et coloscopie pour montrer l'exemple. La retraite est encore loin, la carotte au bout du bâton. Senior, oui, mais à quel prix ?
Usée physiquement, moralement, et socialement, tu réaliseras soudain que tu n'as pas vu tes enfants grandir. A présent ils sont partis et ne répondent plus au téléphone. Ton mari aussi est parti. Tous t'ont laissée face à ton choix. Celui de ta carrière au détriment de ta vie de famille. Réjouis toi. Tu as déjà tenu le coup durant trente ans, d'autres se sont arrêtées bien avant. Tu exerces un métier difficile et accaparant mais non reconnu comme tel. On parle encore de vocation, de don de soi, et de sacerdoce, des mots devenus obsolètes. Tu ne veux pas être canonisée. Les médecins te traînent derrière eux comme un boulet avec 1800 euros net par mois pour un travail de nuit, week-ends, jours fériés, et vacances scolaires compris. Dans l'Hérault il y a plus de soignants que de soignés. Des utopistes qui s'imaginent que « la misère serait moins pénible au soleil ». Non, rassure toi, tu n'as rien sacrifié de ta modeste existence. Tu ne dois pas te sentir coupable. A présent les malades sont de plus en plus vieux, et de plus en plus exigeants. Ils absorbent toute ton énergie. T'obsèdent. Tu les revois même en dormant. Tu mémorises leurs odeurs. Tu entends encore ces maudites sonnettes qui te font te lever d'un bond, conformément aux réflexes conditionnés des chiens de Pavlov. Et la machine à glaçons qui doit remplir les poches de glace. Et ces montagnes de

« tambours » à stériliser. C'est ta passion. Tu mériterais une médaille.

Bientôt tu seras grand-mère, ce sera un petit garçon. Tu as déjà acheté la layette. Pourras tu alors rattraper tout ce temps perdu ? Tout cet amour maternel refoulé pour le livrer aux autres, à des inconnus, à leur mort et à leurs souffrances. Tôt ou tard chacun d'eux t'oubliera parce que les cimetières sont pleins de gens irremplaçables comme le disait Victor Hugo. Ils te feront des compliments pour t'avoir à la bonne, tu ressentiras leur angoisse comme une éponge desséchée. Ton mari ? Ah oui c'est vrai, tu as eu un mari qui va aussi avoir un bébé avec une femme beaucoup plus jeune, plus fraîche, et plus disponible que toi, une femme qui ne travaille pas. Lui était un homme parfait. Tu n'as pas su le retenir. Ils ont une belle maison, prennent beaucoup de bon temps, et savent ce que c'est que le bonheur. Cette dimension spirituelle inaccessible qui dans ton cas ne donne d'importance qu'aux guérisons, et au déni de l'échec et de l'impuissance face à un agresseur.

Souviens toi. Après ton diplôme tu voulais partir en Ethiopie avec « médecins du monde ». Depuis l'Afrique est toujours aussi miséreuse, mise à feu et à sang. Et les épidémies se sont rabattues sur les pays occidentaux qui se croyaient bien à l'abri. Sida, tuberculose, germes, virus, parasites, et mycoses, plus maladies inexpliquées. Poux et gale dans les écoles comme au Moyen âge. Faute de moyens les gens ne se soignent plus et se contaminent les uns les autres. L'homme est un vecteur autant que l'animal. Grâce à Dieu tu n'as jamais rien attrapé à part une sinistrose née du stress intensif dans les coulisses d'un service. Impression étouffante de ne jamais voir la fin d'une tournée de soins parsemée d'urgences à la chaîne.

Et que feras tu plus tard de ton temps libre hormis la lecture, et surtout l'écriture, quand l'envie de dénoncer tout ce qui ne va pas dans cette profession te prendra comme la colique ? L'envie aussi de tout envoyer balader pour aller élever des chèvres ou des moutons dans le Larzac pour oublier la ville et sa pollution. Les exsudats des malades et leurs excréments. Cela tu ne le feras pas. Tu continueras à sourire mécaniquement au milieu des internes, à

entrer et sortir fièrement comme le soldat Ryan par cette porte sacrée sur laquelle est inscrit : « INTERDIT AU PUBLIC ». Dans la poche de ta blouse blanche souvent pleine de tâches rien ne manquera, ni stylo quatre couleurs, ni ciseaux, ni pince à clamper, ni garrot, ni solution alcoolisée pour les mains. Un stéthoscope autour du cou pour te donner une contenance tu raconteras aux stagiaires d'ici et d'ailleurs que tu as connu l'époque du calot, de la seringue en verre réutilisable, et du thermomètre à mercure. Pour elles, beaucoup plus laxistes, qui ne serons là que pour échapper au chômage, poussées par leurs parents, tu leur feras l'effet d'un dinosaure ou d'un loup-garou qu'elles devront respecter. Même à l'époque de l'informatique et de l'évolution des techniques de soins auxquelles il a bien fallu s'adapter. Technicienne de santé tu es, et tu le resteras, coincée entre l'arbre familial et l'écorce professionnelle. Tu as besoin des deux pour survivre. Alors comme Sisyphe tu continueras à préparer ton sac de travail chaque soir, tu partiras à la nuit et reviendras à l'aube, tu dormiras tout le matin d'un sommeil diurne couleur charbon au milieu de tes photos de famille. Figées elles aussi. Tu n'auras pas non plus vu tes parents mourir, ni même ta sœur s'éteindre d'un cancer. Ingrate, serais tu devenue blindée ? Ils t'en feront la remarque quand tu seras « là haut ». Comme d'habitude tu te lèveras le visage blafard et la bouche pâteuse, d'une humeur massacrante, pour te diriger vers la cuisine, vers ton addiction au café très fort. Celui qui donne de l'hypertension. Celui qui aide à tenir. Ton organisme emmagasinera la fatigue comme une dynamo, tu n'auras plus ni faim ni soif, ni mal au dos, ni sommeil, ni besoin affectif. RIEN. Tu regarderas la télé sans la voir, tu rebrancheras ton téléphone, seul cordon ombilical qui te relie encore aux vivants. Tu reliras « La vie devant soi ». Et une fois de plus tu tenteras d'appeler tes enfants mais ils seront sur répondeur. Eux n'ont plus besoin de toi. L'éducation parentale à toutes les heures ne fait pas bon ménage avec le paramédical.

Encore dix ans à travailler, peut être plus si Dieu le veut - Dieu, et ces messieurs les ministres qui nous gouvernent en allongeant la donne. Lovés dans leur fauteuil de l'assemblée nationale ils ne voient rien, ne savent rien de votre quotidien. Leurs « favoris », les

seuls d'ailleurs qui vivent centenaires, sont les enseignants, les chauffeurs de bus, les conducteurs de train, et les gendarmes qui prennent leur retraite pleine à quarante huit ans parfois même avant comme ton copain Marc. Et aussi les agent d'EDF et de la SNCF qui en plus de leurs villages vacances bénéficient de l'électricité et des transports gratuits. Les Rois fonctionnaires que tu n'envies pas. Ton argent durement gagné ne te servira à rien. Tu n'auras pas le temps de le dépenser, pas l'envie. Et avec qui d'ailleurs ? tu t'offriras une convention obsèques sur mesure, la plus complète possible, et aussi la plus rapide. Avec la crémation nul besoin de fleurir la tombe, nulle corvée à la Toussaint, et pas de larmes de crocodile. La crémation c'est plus rapide, et c'est surtout beaucoup plus propre. Tu demanderas à ce que tes cendres soient dispersées dans le Tarn, là où vous alliez autrefois, il y a très longtemps, ton mari, tes enfants, et toi, avec ton petit chien Tommy. Quand tu étais jeune, et heureuse. Oui, c'était il y a très longtemps. Dans une autre vie.

Après tu ne sais pas où tu iras. Nous ne sommes que des atomes a dit un grand scientifique. Tout ce que tu demanderas c'est de ne pas renaître en infirmière, surtout ne pas repartir à zéro en refaisant les mêmes erreurs, célibataire ou divorcée comme soixante dix pour cent de tes collègues qui ne sont pas non plus des bonnes sœurs. Ni de bonnes mères. La qualité prévaut sur la quantité, cela au moins tu l'auras compris. Tu auras rempli ta mission sur terre et fait ton premier choix en attendant le second.

Inch'Allah !

Eternel recommencement

David SKIDA

L'ordre vient de tomber de la direction : accélération de la cadence. Figé dans un « garde à vous », le machiniste acquiesce et actionne quelques manettes pour faire gagner de la vitesse à la chaîne de montage. De l'autre côté de l'usine, l'ouvrier ne se rend même pas compte du changement de rythme. Armé de deux énormes clés, il serre les boulons posés sur des platines qui défilent sur un tapis. Juste après son intervention, deux hommes martèlent les têtes, avant que leur montage ne disparaisse dans les entrailles d'une gueule métallique. Les gestes de l'homme sont saccadés, devenus automatismes, après des milliers de tours de clé. A peine se rend-il compte de son environnement, seule compte son avance sur les autres. Et sur la machine. Parfois réduite à peau de chagrin, pour peu qu'un insecte vienne lui chatouiller la moustache et détourner son attention. Le chasser d'un revers de la main ? Hors de question. Il prendrait du retard sur la chaîne. Et la sanction tomberait : brimades, coups de pied aux fesses, menaces de licenciement. Les contremaitres ne plaisantent pas. Gare à celui qui oblige à stopper les engins. Alors, il boulonne. Sans réfléchir. Sans respirer. Sans se laisser distraire, il boulonne. Trop vite pour les compter. Trop longtemps pour que son corps n'en porte pas les séquelles. Il boulonne. Ses mains semblent ne plus lui appartenir. Comme si elles ne pouvaient plus effectuer qu'un geste de rotation autour de ces morceaux d'acier. Au point de poursuivre leur sarabande après que la relève soit arrivée. Sans clés, loin de la chaine et pourtant libéré, il boulonne encore. Jusqu'à la crise de nerfs.

Eric éjecte le DVD en souriant. Depuis l'enfance, il adore les vieux Charlot. « Les Temps modernes » est sorti en 1936. Chaplin avait voulu réveiller les consciences sur les méfaits du travail à la chaîne et sur l'impact du chômage sur la société. Par bonheur, en 2014, on n'en est plus là. Personne ne peut se plaindre de cadences infernales et de travaux répétitifs aujourd'hui. Depuis, entre les congés payés, les semaines de 35 heures et les avancées sociales, les

salariés ne sont plus tant à plaindre. Même si rien n'est parfait, bien sûr. Il se couche en pensant à son job administratif bien pépère.

La réunion de reporting d'activité vient de se terminer. Eric regarde sa montre : presque treize heures. Avec les questions diverses et les digressions des uns et des autres, ils ont fini en retard sur l'horaire prévu. Il soupire. Sa pause repas va une nouvelle fois être amputée très largement. Pas le choix, il doit encore rédiger le compte-rendu de la dernière séance du groupe de travail qu'il anime, envoyer une dizaine de courriers à des fournisseurs et créer un diaporama de synthèse du mois écoulé avant son rendez-vous de quatorze heures avec Michelet, son Chef de Secteur. Tant pis, il prendra une barre chocolatée au distributeur de la salle de pause avec un soda et enchaînera sur son PC. Il pourra toujours s'offrir un vrai repas ce soir. Arrivé dans son box de l'open space, il rallume son portable en cliquant sur l'icône de sa messagerie et fronce les sourcils : douze mails en trois heures. Pas le temps de regarder les objets ou les expéditeurs que son téléphone bipe à plusieurs reprises : sept messages vocaux. Il décide de les écouter en consultant ses mails. Le premier provient de la compta : il manque un tampon sur l'une des factures qu'il a traitées, une différence de deux euros avec un de ses engagements pour une autre (une commande pour plus de dix mille euros, il s'en souvient) et un libellé de commande imprécis pour une dernière. Avant de raccrocher, sa collègue indique qu'elle renvoie le dernier paquet complet par la navette interne pour qu'il contrôle l'ensemble. Il supprime le message d'un geste rageur et passe au suivant, du chef de la compta qui le met en garde contre un relâchement dans le traitement de ses factures ; et qui subit le sort du précédent. Suivent des demandes diverses et variées qu'il n'a ni le courage, ni le temps de traiter dans l'immédiat. Il a à peine raccroché qu'un nouvel appel vient l'assaillir. Son supérieur direct, Philippe.

- Eric, ça urge ! Tu es prêt pour le point avec Michelet ?
- Pas encore. Ecoute, je…

- Mais tu fais quoi, bon sang ? le coupe Philippe d'un ton aigre. Je t'ai demandé la semaine dernière de me faire ce PowerPoint ASAP[1].

Eric sent ses restes de patience se disperser comme du pollen sous le vent. Il respire un grand coup pour tenter de contrôler la tempête qui vient de se déclencher sous son crane. Mais dans le téléphone, son chef va lui offrir le détail de trop. Celui dont Eric se souviendra des années plus tard comme étant à l'origine de tout ce qui suivra dans sa vie. Bien que désagréable, ce genre de phrase anodine dans un contexte normal ne pourrait pas avoir pour conséquences celles qui feront d'Eric un diable enragé. Mais accolée à une série de frustrations, de pressions incessantes, de reproches permanents, d'une charge inhumaine de travail, d'un sentiment de solitude au cœur du chaos, cette petite phrase sera teintée du vernis de l'injustice. Surtout prononcée sur un ton dédaigneux :

- Au fait, ta demande de congés pour le mariage de ta fille est refusée… Trop de boulot ici pour que l'on te laisse faire la fête.

Deux heures plus tard, le visage tuméfié, Philippe parlera de démence dans les yeux de son subordonné lorsque celui-ci surgira dans son bureau sans prévenir, une minute après lui avoir raccroché au nez. Il frissonnera en affirmant aux pompiers avoir cru sa dernière heure arrivée. Honteux, il passera sous silence l'endroit où Eric comptait lui introduire son portable. Effaré, il jettera un regard circulaire sur les meubles brisés et les papiers dispersés dans son bureau. A peine entendra-t-il le psy urgentiste lui parler de burn-out. Pour ce cadre dévoué à sa mission, ces histoires relèvent de la légende urbaine. Du fantasme, presque.

Eric, lui, en entendra parler pendant des mois. Au cours de son hospitalisation d'abord. Au tribunal ensuite. Quand il sera suffisamment rétabli pour affronter la justice et rendre des comptes à son ancien employeur. Mais pour l'heure, il est encore à cent lieux de tout ceci. Des infirmiers peinent à le faire entrer dans une ambulance. L'image se coupe au moment où un pompier parvient à refermer les deux portes du fourgon sur le forcené.

[1] ASAP : acronyme de *As Soon As Possible* (Aussi vite que possible).

François-Xavier éclate de rire devant l'écran. Il commande d'un geste de la main l'extinction de son cinéma personnel. En quelques secondes, les sièges rembourrés, la toile sur le mur et l'hologramme d'une ouvreuse pulpeuse disparaissent pour laisser la place aux meubles de la configuration séjour. Une boisson fraiche l'attend déjà sur la table. Pensif, il s'en empare et pense à ce vieux film : « Burn-out ». A l'époque, ils étaient légion, ces salariés harassés de travail. Par bonheur, en 2086, on n'en est plus là. Personne ne peut se plaindre de charges infernales ou de pression hiérarchique. Déjà, le papier, remplacé par le tout-écran, n'est plus un frein pour la société : plus de stockage, de manipulations, d'archivage fastidieux, de pertes de documents. Connecté sur le réseau, il suffit de penser à un courrier pour qu'il apparaisse. Et puis, selon le terme à la mode c'est écolonomique (économique autant qu'écologique). Et puis, tout le monde travaille à la maison désormais. Plus de frais de transport pour les salariés, ni de peur du retard. Et plus de loyers hors de prix à débourser pour les employeurs. Même les unités de production sont entièrement automatisées, sans présence humaine. Seul inconvénient : on est désormais disponible 24 heures sur 24. Mais ça reste vivable, pense-t-il en se dirigeant vers la chambre. Il stoppe net et grimace en entendant la sirène de l'autocom qui annonce un appel de son patron.

- Agent X02754, nous avons besoin de vous.
- Tout de suite, grommelle-t-il.

Et dire qu'il est complètement épuisé…

L'agenda rouge

Felicidad SEGURA

Ce matin, j'ai laissé ma fille à l'école, et son institutrice m'a lancé un regard mauvais en disant :
- C'est vous qui viendrez la chercher ce soir ?
- Euh ! Non, c'est sa grand-mère, mais je serai là après-demain !
Comme chaque fois, je me sentis coupable, et je filai sans me retourner par peur de croiser les yeux de ma fillette.
Et comme chaque fois je me disais que c'était trop difficile, et que j'allais tout envoyer balader !
Je me suis engouffré dans ma voiture comme un refuge, et j'ai pris compulsivement mon agenda tout boursouflé par mon emploi du temps tyrannique ! Sans attendre, j'ai appelé le bureau, enfin l'Agence d'Intérim qui gérait presque toute ma vie professionnelle, pour casser mon ineffable culpabilité !
- Bonjour, c'est Julien Dum…
- Ah ! Oui bonjour Monsieur Dumont, j'ai reconnu votre voix, vous allez être content, Marseille a répondu, c'est pour mercredi, mais il faudrait partir dès ce soir ! Vous passez à l'agence ?
- Mais le mercredi je ne peux pas, j'ai ma fille !
- Alors ça va être compliqué, vous attendiez ça depuis longtemps, et là vous êtes en train de me dire que vous n'êtes pas libre, ce n'est pas sérieux… il doit bien y avoir un moyen ? Elle laissa glisser un court silence et reprit :
- Ecoutez, je vous laisse une heure pour réfléchir et vous organiser, après je ne pourrai plus vous garder la place, d'accord ?
Je ne pouvais pas rater cette opportunité. J'avais tout accepté, les matinées et les soirées dans des lieux improbables, des improvisations risquées et des remplacements sans lendemains !
- D'accord, je vais voir et je vous rappelle !
Toute ma vie se jouait là, me sembla-t-il. Au début, ces déplacements comblèrent mon goût d'indépendance. Puis j'ai rencontré Alice et nous avons convenu que chacun vivrait sa vie professionnelle avec passion, sans entrave, ni culpabilité ! Je me voyais déjà… Lyla pointa son nez ! Et la nounou et les horaires à

saute-mouton et les prises de bec de notre couple et l'agenda en rouge !
A tel point que j'ai pensé rentrer dans le rang, un de mes amis me proposa de le rejoindre pour faire tourner un florissant cabinet en affaires matrimoniales, un 'boulot' pépère et rémunérateur ! Mais j'ai tenu bon ! Mon rêve était ailleurs !
Cette fois encore il fallait convaincre ma femme, car elle avait un voyage prévu à Bruxelles ces jours-ci. Son métier de traductrice littéraire lui offrait une belle liberté professionnelle, mais si un auteur In.con.tour.nable la réclamait sur un salon, elle ne pouvait jamais refuser, jamais ! Et les salons fleurissaient comme du chienlit !!! Et c'était à moi qu'échouait le rôle de parent disponible et compréhensif, puisque je pouvais me libérer facilement avec mon métier de saltimbanque ! Tu parles !
Lyla allait à l'école, à la piscine, chez le dentiste et bientôt pour l'allure, à la danse. Mon agenda ressemblait à un vieux cahier de brouillon, écorné, raturé, zébré de rouge mais solide comme une peau de buffle, mon seul appui en toutes circonstances !
A cela s'ajoutait l'agréable relation avec ma belle-mère que je sollicitais en cas de grande urgence et qui me rendait responsable de tous les dysfonctionnements de notre vie familiale !
Bien entendu Alice ne pouvait pas se libérer, son programme était bouclé depuis des mois, sa cote était au plus haut. « Tu comprends, ce n'est pas le moment de faire de l'absentéisme », je te revaudrai ça, on s'appelle, préviens ma mère, bises ! Son mail ne me laissait aucune chance !
Là il y avait grande urgence !
- Vous êtes incorrigible mon pauvre Julien, vous ne pouvez pas vous empêcher de courir après un rêve de jeunesse, heureusement qu'Alice à la tête sur les épaules, elle… bla bla bla.
Basta j'irai à Marseille ! Je rappelai l'Agence !
Il me restait peu de temps pour embarquer, tant pis je composterai dans le train, in extremis je grimpais dans la voiture 19 ! Ouf !
Et justement dans le train j'ai pu vérifier que ce rêve était toujours bien vivant ! Je venais de m'installer, encore tremblant de ma course contre la montre, quand une main s'est abattue sur mon épaule.

- Alors en voyage ?
Je me suis retourné et j'ai découvert le visage jovial et souriant d'un vieux pote de fac : François Serin ! Nous nous étions un peu perdus de vue ces dernières années, mais on s'appréciait.
- Ah ! Quelle bonne surprise lui, dis-je, tu vas à Marseille ?
- Oui j'ai un peu de famille, et une de mes nièces se marie. Et toi t'es dans quoi, toujours les remplacements, ou tu as enfin ta place ?
- En ce moment je suis dans le médical !
- Ce n'est pas trop dur ?
- Oh ! Tu sais j'enfile une blouse blanche et ça va tout seul… et tes enfants ?
- Ben ce sont des ados, il y a encore la plus jeune, mais à douze ans, comme les aînés elle a mis un sens interdit sur la porte de sa chambre. Avec mon boulot à la clinique, j'ai des horaires de dingue. Et toi ?
- C'est dur, la petite est souvent chez sa grand-mère et Alice, ma femme a un boulot passionnant, alors…
- Il me semble que toi aussi tu avais un projet de magicien ou je ne sais quoi ?
- Je rêvais de monter un cours de théâtre, mais j'ai pris des chemins de traverse, tu sais, les factures tous les mois, faut pas rêver ! Mais j'y pense parfois, ça me permettrait d'être plus souvent avec ma fille !
- Il n'est pas trop tard, à la fac tu en faisais rêver plus d'une ! Il était comme ça Serin toujours prêt à remonter le moral des troupes. Je souris.
Il insista pour avoir plus de détails sur mon travail, mais je gardais pour moi mes journées marathon, les multiples rôles exigés par l'Intérim pour boucler mes fins de mois, en attendant LA chance d'être reconnu pour mes seules compétences. J'allais de ville en campagne, une sorte de VRP à la TATI, drôle et très solitaire !
Nous avons échangé jusqu'à Marseille, sur nos vies, nos rêves, le foot et le mondial. Pudiquement il me fit comprendre que son mariage battait de l'aile. Mais dans le fond nous avions peu changé, nos fous-rire gardaient la fraîcheur de notre jeunesse et c'était bon !

J'avais gardé de la rencontre la lumineuse certitude que j'avais encore une carte à jouer avant de changer de cap professionnel.
Demain, j'irai le cœur léger !
Je suis arrivé tôt à mon rendez-vous. L'Agence m'avait bien expliqué que c'était rue des Fauvettes et au fond d'une impasse, un ancien dispensaire…
J'ai poussé la porte entrebâillée, une lumière blanche m'aveugla, il y avait un monde fou, des câbles jonchaient le sol, on sentait une vibration de grand jour ! J'ai trouvé le secrétariat, rempli une fiche comme d'habitude.
- Vous avez une blouse blanche derrière la porte à droite !
- Merci, j'y vais !
J'avais déjà remplacé quelqu'un pour un spot publicitaire pour l'Unicef à la télévision, mais là c'était plus important !
Après avoir salué quelques visages connus, et pris les consignes pour la journée je me suis rendu à mon poste, un bureau triste et terne comme l'exigeait la cause, pour des enfants malades et pauvres qui demandaient une aide internationale !
Une petite ampoule rouge a clignoté et une voix a crié : SILENCE on tourne !
C'était mon tour en tant que médecin, je devais dire quelques mots, une séquence courte qui sollicitait l'aide de généreux financiers.
J'ai donc commencé à dire mon texte quand une voix de stentor a hurlé : COUPEZ, COUPEZ ! Non, non ça ne va pas, tu n'es pas assez convaincant, tu es médecin dans l'histoire, sois direct et plus habité !

Plus habité ! Mais ce rôle je l'avais joué cent fois, je ne tournais que pour des fictions ou des films en lien avec la santé, c'était même devenu ma spécialité, alors pour être habité je l'étais ! Etre comédien de remplacement m'avait joué des tours, dans le milieu on m'appelait « doc », non seulement parce que j'étais le médecin de service mais le remplaçant des gens en arrêt maladie, ma carrière est tombée malade du même coup !
J'ai repris mon rôle et j'ai joué comme si ma vie en dépendait, aux manettes c'était un assistant de JLG, et il fallait être remarqué. Oui

JLG, Jean-Luc Godard, le réalisateur de mes rêves, alors s'il fallait être plus habité…
A la fin du tournage, la réalisateur est venu me voir, j'avais entre les mains mon agenda, il l'a vu et m'a dit :
- Tu as l'air d'avoir un agenda de ministre !
- Non, c'est un agenda de papa qui travaille !
Il a ri d'un rire franc et tonitruant !
- Belle réplique, je m'en servirai à l'occasion ! Va voir ma secrétaire j'aurai quelque chose pour toi sur mon prochain film !
Je savais que je pouvais compter sur cet agenda cramoisi de bonheur comme moi !

L'emploi ideal

Brigitte MOREAU

Anita s'arrête un instant et observe l'imposante façade en pierre de France qui se dresse devant elle. Les châssis aux courbes voluptueuses, le toit en ardoises brillantes, les petits pavés de la cour disposés en demi-cercles, les deux buis parfaitement taillés qui montent la garde de chaque côté de l'escalier en pierre bleue. Depuis un an qu'elle travaille chez les Dumortier, Anita n'a toujours pas réussi à se défaire de ce mélange de crainte et de respect que lui inspire la vue de la maison de maître. Chaque matin, elle arrive devant la grille et s'arrête quelques minutes pour s'en mettre plein la vue. Pour rêver aussi. Rêver qu'elle en est la maîtresse, de cette maison, et pas la femme de ménage.

Anita était arrivée en Belgique six ans plus tôt. Sans le sou, sans connaissances et parlant à peine le français. Pleine d'espoir, elle avait vainement essayé de se faire embaucher comme infirmière. On manque cruellement de personnel qualifié dans les hôpitaux, ne cessait-on de lui répéter. Mais faute de pouvoir obtenir une équivalence pour son diplôme, elle ne pouvait prétendre à un poste aussi délicat que celui d'infirmière. Et comment, ne parlant que quelques mots de français, pourrait-elle obéir aux directives des médecins, souvent expéditifs, pressés, car chaque seconde compte lorsqu'il s'agit de sauver une vie.
En désespoir de cause, et surtout parce qu'elle avait besoin d'argent pour vivre, elle avait fini par accepter de travailler au service de maintenance, dans ce même hôpital qui venait de refuser de l'embaucher. Ce n'est qu'un premier pas, s'était-elle dit. Bientôt, je parlerai parfaitement le français, je trouverai un moyen de faire valoir mon diplôme, et mes huit années d'expérience là-bas, au pays.
Mais les années avaient passé, et Anita en était toujours à nettoyer et à désinfecter les salles d'opération...
Elle avait pourtant tout mis en œuvre pour atteindre son but. Il ne lui avait pas fallu plus d'un an pour parler un français impeccable.

Seule une infime pointe d'accent ressortait lorsqu'elle était énervée ou stressée. L'autre partie de son plan n'avait, hélas, pas fonctionné comme prévu. Elle avait en vain multiplié les démarches. Toujours, la réponse restait la même : nous ne pouvons pas vous accorder l'équivalence. Vous devez refaire la formation en Belgique. Trois années d'études à temps plein. Elle ne pouvait pas se le permettre.
Alors elle avait continué à nettoyer après le passage de ceux qu'elle jalousait au plus profond de son cœur.

Un matin, alors qu'Anita se préparait à quitter l'hôpital après une nuit de labeur, une vieille dame l'avait abordée. Avait-elle été prise de pitié à la vue de ce petit bout de femme aux épaules voutées, aux cheveux en pagaille et aux yeux cernés ? Elle avait posé une main aux doigts noueux sur le bras de la jeune femme.
- Mon petit, vous êtes épuisée.
Anita n'avait pas répondu.
- Ce travail est trop pénible pour vous. Vous allez finir usée avant l'âge.
Anita s'était contentée de hausser les épaules.
- Il faut bien que je gagne ma vie. On n'a pas le choix parfois...
- Et si je vous disais que vous l'avez, le choix ?
La vieille dame avait fait une pause pour s'assurer qu'elle avait bien toute l'attention d'Anita. Elle reprit quand elle vit une lueur s'allumer dans ses yeux.
- Je connais un couple qui cherche une nouvelle employée de maison. À Uccle. Près du lycée français.
Anita avait baissé la tête, visiblement déçue.
- Nettoyer, frotter, briquer... le travail est le même partout. Alors autant que je reste ici.
La petite femme avait serré son bras.
- C'est là que vous vous trompez. Travailler pour les Dumortier... c'est l'emploi idéal !
Et la vieille femme lui avait tendu une carte de visite avant de disparaître. Deux jours plus tard, Anita se présentait chez les Dumortier et était prise à l'essai. Si elle convenait, elle pourrait travailler de jour, quatre heures chaque matin, du lundi au samedi.

Et avec cet horaire allégé, elle gagnerait plus qu'en se tuant à la tâche toutes les nuits à l'hôpital ! Bien sûr qu'elle allait convenir, la question ne se posait même pas.

Anita sort de ses pensées et franchit la grille d'entrée. Il est presque huit heures. Monsieur Dumortier est certainement déjà parti, et Madame doit être sur le point de se lever. À la fenêtre du premier étage en effet, une tenture bouge, une longue silhouette blanche apparaît. Anita sort sa clé et se hâte d'ouvrir la porte de service. Elle a horreur de se sentir observée.
Tandis qu'au premier étage, la maîtresse de maison se pomponne, Anita s'affaire à nettoyer un rez-de-chaussée déjà impeccable. Elle passe l'aspirateur sur l'épais et moelleux tapis du salon, promène le plumeau sur les étagères, un chiffon sur le comptoir de la cuisine, rince des éviers où aucune eau n'a visiblement coulé... Une bonne heure plus tard, Madame descend, prête à aller faire quelques heures de shopping ou à se rendre dans un centre de beauté. Anita admire la grande femme longiligne qui descend gracieusement la volée d'escaliers, perchée sur ses stilettos. L'admiration et l'envie mènent en elle une guerre féroce. La grande femme lui adresse un vague sourire, saisit son sac et son pashmina dans le hall d'entrée et sort. Anita abandonne son chiffon, ôte son tablier qu'elle lance négligemment sur un fauteuil et se rend dans la cuisine. Voici venir le meilleur moment de la journée. Elle prépare un pot de café et sort une boîte de gâteaux aux pépites de chocolat qu'elle dispose sur une assiette.
Quelques minutes plus tard, elle entend une voiture se garer devant la maison. La porte s'ouvre et un homme entre en souriant. Il pose sa serviette sur le comptoir, en sort un carnet Moleskine et s'installe en face d'Anita.
- Vous allez bien, Anita ?
Anita lui répond par un sourire. Elle plonge un sucre dans une tasse de café, la lui tend et place l'assiette de gâteaux entre eux.
- Vous avez l'intention de le lui dire ?
- Quoi ?
- À votre femme. Vous avez l'intention de lui dire que vous n'avez plus de boulot ?

Il hésite un instant avant de répondre.
- Oui, bien sûr... mais pas tout de suite. Elle paniquerait. Elle aurait trop peur de perdre sa petite vie confortable. Je le lui annoncerai quand nous aurons terminé notre roman et que nous aurons signé le contrat avec l'éditeur.
Anita baisse la tête, prend une gorgée de café. Monsieur Dumortier ouvre son Moleskine, déjà aux trois-quarts rempli d'une écriture fine et pointue.
- Alors, hier nous en étions arrivés au jour où vous avez accepté de travailler pour la société qui s'occupe de l'entretien des hôpitaux. Pouvez-vous me décrire ce que vous avez ressenti à ce moment-là ? Du soulagement ? De la déception ?
- Je dirais... c'était un sentiment mitigé... un mélange de malaise, d'insécurité...
Anita replonge dans son passé, dans ses souvenirs, dans cette foule de sentiments contradictoires qui l'assaillaient chaque jour à cette époque. Et elle se rend compte à quel point sa situation a changé. À quel point ELLE a changé. Elle a une pensée pour la vieille dame qui l'a recommandée aux Dumortier, sans la connaître, par pure bonté d'âme. Parfois elle croit avoir rêvé sa conversation dans le hall de l'hôpital. Ou peut-être était-ce un ange qui lui avait été envoyé. Son ange gardien. Toujours est-il qu'aujourd'hui, elle a un emploi bien rémunéré, et pas trop fatigant : après quelques heures de ménage plus qu'inutile, elle s'assied devant un café et raconte son histoire à son employeur – si on lui avait dit qu'un jour elle écrirait le roman de sa vie, jamais elle ne l'aurait cru.
Perdue dans ses pensées, elle se met à sourire. N'a-t-elle pas trouvé l'emploi idéal ?

L'heure du choix

Emmanuel BREUNER

Jean tapota sa montre.
« Tu vas louper ton rendez-vous !
- C'est bon. J'ai presque fini de relire. »
Marc avait répondu machinalement, l'attention focalisée sur l'écran, les pupilles scrutant les caractères virtuels. Deux minutes d'intense concentration plus tard, il pianota brièvement, ferma sa session et se jeta hors de sa chaise. Puis il s'arrêta un instant, la main sur le front.
« Ca va pas ?
- Ca va aller, rassura Marc en se dirigeant vers le porte-manteau.
- T'as quasiment rien mangé ce midi. Et presque 15h, pour quelqu'un qui a posé son aprèm, il commence à se faire tard.
- La note devait partir. Au moins c'est fait. » Marc enfila sa veste, mit sa sacoche en bandoulière et s'empara du paquet de biscuits ouvert sur son bureau. « Et puis il m'en reste encore pour le trajet.
- Je croise les doigts. Tu me raconteras comment c'était.
- Oui. A demain. »

Marc filait à travers les couloirs de Valvop, société de conception fluide où il travaillait en tant qu'ingénieur procédé. Son poste était situé tout au fond du bâtiment, ce qui maximisait ses chances de tomber nez à nez avec un collègue le long du chemin vers la sortie. Son congé validé, Marc se savait dans son bon droit. D'autant qu'il était venu aux aurores pour travailler sur sa note de calculs. Un temps équivalent à une journée normale, en somme. Pourtant, il ressentait une vague crainte. « Partir tôt, c'est mal » lui serinait la petite voix de la culpabilité, tout au fond de lui. Une voix née d'un conditionnement professionnel aussi tacite qu'implacable dans sa manière d'agir en réflexe pavlovien. « Partir tôt, c'est mal ». C'est la règle.
En longeant les portes, Marc se faisait le plus discret possible. Certaines étaient closes, d'autres ouvraient sur des employés tellement absorbés par leurs tâches qu'ils ne le remarquèrent pas.

Mais le pire écueil l'attendait au tournant, à la bifurcation vers la dernière ligne droite : le bureau du directeur, stratégiquement positionné pour observer les allées et venues. Marc constata avec soulagement que la porte était fermée ; ce qui signifiait généralement que M. Granduc se trouvait dans la salle de réunion en face. Marc continua d'un bon pas… et manqua sursauter lorsque le patron en sortit brusquement. Sa crainte se mua en frayeur ; celle du voleur pris la main dans le sac.
« M. Floch, vous tombez bien ! J'allais justement vous chercher. Le hasard ne fait-il pas bien les choses ?
- C'est que… Je dois partir » tempéra Marc, en faisant mine de déguerpir.
M. Granduc jeta un œil sceptique à sa montre.
« A cette heure-ci ? Vous voulez rire !
- Je… j'ai posé mon après-midi.
- Et bien c'est annulé !
- Mais…
- Suivez-moi » coupa-t-il en entraînant Marc dans son bureau.
Trop abasourdi pour se dérober, ce dernier obtempéra et s'assit, tout en se demandant ce qu'il fabriquait là, alors qu'il aurait déjà dû être sur la route. Le piège s'était refermé.
« M. Floch, nous pouvons nous réjouir. M. Moreau, PDG de Fluxair, nous a spécialement rendu visite pour discuter des termes techniques de l'offre. » L'inquiétude gagnait Marc et sa joue gauche se crispa. Le directeur poursuivit. « J'ai été aussi surpris que vous. Nous attendions désespérément sa réponse depuis deux mois et voilà qu'il arrive sans crier gare.
- Je suis désolé…
- C'est un gros imprévu, je sais. Mais il est là, il attend et nous devons être réactifs. Avoir Fluxair comme client représenterait une manne financière des plus appréciables. » A l'évocation pécuniaire, les doigts de M. Granduc se contractèrent comme des serres. Fixant Marc du regard, il pointa l'index tel l'Oncle Sam. « Il nous faut remporter ce contrat et pour cela, j'ai besoin de vous.
- Ca ne peut pas attendre demain ? questionna Marc avec un nouveau spasme maxillaire.

- Non, ce n'est pas possible ! s'emporta le directeur. M. Moreau est constamment en déplacement. C'est une chance qu'il soit là aujourd'hui et nous devons la saisir !
- Mon congé est validé depuis trois semaines. J'ai un rendez-vous très important…
- Et bien décalez-le ! Vous devez venir à cette réunion !
- Je ne peux pas. » Encore un spasme, qui n'avait pas échappé aux yeux perçants de M. Granduc. Frappé par la révélation, celui-ci prit une profonde inspiration et répondit d'un ton plus posé.
« Laissez-moi deviner… Vous avez une rage de dents, donc un rendez-vous chez le dentiste. Et Dieu sait combien c'est difficile d'en obtenir un.
- Euh… oui…
- Et votre teint blême… certainement dû au manque de sommeil occasionné par ladite rage. CQFD. » Considérant le silence de Marc comme acquiescement, il glissa malicieusement : « Voyez, je lis dans les gens comme dans un livre ouvert. C'aurait été votre mariage ou un enterrement, j'aurais pu comprendre. A la rigueur. Mais là… vous avez résisté trois semaines, vous en résisterez bien trois de plus.
- Non, vraiment. Et je suis venu tôt ce matin pour finaliser la note de… »
Le directeur agita la main, comme pour chasser des balivernes.
« Vous savez quelles sont les clés de la réussite, M. Floch ? » Il laissa passer quelques secondes pour ménager son effet. « Et bien, je vais vous l'apprendre : le monde appartient à ceux qui partent tard. Sachez-le. Alors vous allez m'accompagner à cette réunion et rester autant de temps qu'il faudra pour convaincre M. Moreau de nous confier les clés de son projet. »
C'était la fumisterie de trop et l'heure tournait. Marc se leva.
« Non. Définitivement.
- Pardon ?
- Et vous pourrez dire à votre M. Moreau qu'il nous a baladés pendant deux mois pour débarquer à l'improviste. Il pourra bien en attendre deux de plus. »
Marc sortait du bureau, quand le directeur l'interpella. « M. Floch. N'oubliez pas qui paie votre salaire. Si vous partez, je saurai

prendre les mesures qui s'imposent. Votre attitude est déplorable. Un vrai… flop, si je puis dire. »
Marc aurait voulu répliquer par un jeu de mots tout aussi douteux, qui aurait cloué le bec du Granduc pour de bon. Il se retint. De justesse.

Marc quitta l'établissement au pas de course et s'engouffra dans sa voiture. L'horloge digitale indiquait 15h10. Le trajet représentait un peu plus de deux heures en théorie, il lui faudrait donc battre des records de vitesse pour respecter son rendez-vous de 17h. Il écrasa l'accélérateur et adopta le mode chauffard, se moquant des lignes continues, indifférent aux coups de klaxon. Le code de la route pourrait attendre, Marc non. Il remarqua à peine le flash dans ses rétroviseurs lorsqu'il grilla un feu rouge, trop occupé à piocher dans le paquet de biscuits. Il engloutissait le dernier au moment de se garer à destination.
17h06. Marc fonça dans le bâtiment. En sueur, il se présenta à la réceptionniste qui, tout sourire, lui indiqua le chemin ainsi que le distributeur automatique, lui précisant avec tact qu'il disposait d'un peu de temps pour se rafraîchir, un invité étant encore attendu. Il ne se fit pas prier et descendit un soda, avant de pénétrer dans l'auditorium. Une trentaine de personnes avait pris place. Il fit de même, bientôt rejoint par l'ultime retardataire.
L'orateur entra en scène, annonçant l'ouverture de la cérémonie. Passé le propos d'introduction, il déchira une petite enveloppe d'où il retira solennellement un papier. Celui-là même où étaient inscrits les noms des lauréats du concours de nouvelles.
Marc entendit le sien résonner des haut-parleurs. Son texte, comme celui de tous ici, avait déjà gagné le droit d'être publié. Aujourd'hui, il avait aussi remporté un prix. Un titre pour l'honneur, mais un palier dans la réalisation de sa passion. Sans grande contrepartie financière, mais qu'importe… On l'invita à monter sur scène. Marc s'avançait, empli de fierté. A la perspective du discours, une pointe de trac l'aiguillonna. Il n'était pas encore habitué. Sa joue se crispa ; simple tic nerveux. Il repensa au Granduc, à sa méprise. « Je pourrais en faire une histoire » se dit Marc.

Dans quelques jours, il recevra sa lettre de licenciement. Peut-être. Mais qu'importe… Le fruit de sa passion ou son emploi alimentaire : il avait choisi dans lequel croquer.

La descente

Anne-Marie ARBORIO

Aujourd'hui, toute l'équipe est réunie. On est sept en tout, sans compter Linda, la gouvernante. La responsable de la société qui a pris le relais d'Otelnet vient se présenter de bon matin. Mme Delorme – elle propose qu'on l'appelle par son prénom mais on en restera à Mme Delorme – affirme que tout sera comme avant à part qu'on aura du nouveau matériel et de nouvelles tenues. Khadidja demande si ça veut dire que les chariots qui ne roulent plus et les aspirateurs qui n'aspirent rien seront remplacés. Non, il ne s'agit que des produits de nettoyage. Les tenues sont jolies, pantalon noir et blouse rouge, mais en plein juillet, on aurait aimé en avoir de moins chaudes. Et pas question d'ouvrir la blouse, « ça fait négligé ». Elle n'a pas pensé à demander quelles étaient nos tailles ou alors il n'y en avait qu'une de disponible. Je me retrouve avec un pantalon trop grand qui me gêne pour enjamber la baignoire pour nettoyer l'intérieur. Au fond, c'est vrai que ce changement ne change pas grand chose pour nous. Le ménage dans cet hôtel, depuis presque deux ans que je le fais, c'est la routine. Les nouveaux produits piquent encore plus les yeux et dessèchent les mains. Sans doute est-ce grâce à ces produits, que je suppose moins chers, qu'ils serrent les prix et raflent le marché à nos anciens patrons.

De temps en temps, Mme Delorme vient faire des visites surprises sous prétexte de nous « former ». Elle vérifie que le travail est bien fait et nous donne ses conseils. Pour nettoyer les toilettes, vous nettoyez l'intérieur avec la brosse, vous tirez la chasse et vous recommencez tant que c'est nécessaire. Bien sûr, elle fait sa démonstration sur des toilettes que je viens de nettoyer. Alors, bien sûr, quand on nettoie du propre, c'est propre. Un de ces jours, je prendrai une photo des toilettes vraiment dégueulasses qu'on trouve des fois. Ah non, sinon elle comprendra que j'ai mon portable sur moi alors que c'est interdit. Quand elle part, on rigole en disant qu'elle a fait une « descente » et on se moque de la

culotte qu'on a vue quand elle est montée sur l'escabeau avec sa jupe fendue. « Et ça, c'est pas négligé ! ».
Un autre matin, on rigole moins. Elle est postée devant un papier punaisé au mur du bureau de Linda : « Voilà la fiche de productivité en vigueur dans notre société. Maintenant que je vous ai formées, vous pouvez l'appliquer ». On se bouscule un peu pour lire le document : un tableau avec chaque tâche et le nombre de minutes qu'elle représente. Sur un autre tableau, vierge pour l'instant, Linda devra recenser les tâches que chacune des femmes de ménage a réalisées chaque jour et on sera payé en tenant compte du temps inscrit sur la fiche de productivité. On n'a pas forcément en tête le temps qu'on passe pour nettoyer une chambre. Et puis ça dépend. Certaines ont des cuisines et c'est vraiment plus long. Si le client revient le soir, le ménage est moins approfondi que s'il part définitivement. Il faut aussi penser qu'il y a client et client… On fait tout le temps le plus vite possible et c'est tout. On ne compte pas précisément. Mais on a quand même l'impression que les temps notés sur la fiche correspondent au nettoyage minimal de la chambre du client idéal, propre, qui range bien ses affaires, qui n'a pas de problèmes digestifs. Linda, qui était comme nous il n'y a encore pas si longtemps, essaye d'expliquer à Mme Delorme que ces temps lui semblent bien courts, mais pour montrer sa bonne volonté, elle ajoute qu'on pourrait essayer pendant quelques jours et faire un bilan. Mme Delorme lui cloue le bec : « Les essais, ils sont faits tous les jours dans les 156 hôtels français où nous intervenons et ils sont concluants ». Khadidja, qui est la plus ancienne, lui fait remarquer qu'il faudrait ajouter le temps de déplacement d'une chambre à l'autre ou le temps d'aller chercher les chariots au sous-sol le matin, d'autant que l'ascenseur est minuscule et qu'on ne peut monter qu'un chariot à la fois, et encore en se serrant contre la paroi de l'ascenseur. Fatou est même obligée de monter à pied parce qu'elle ne rentre pas avec son ventre. Mme Delorme se fait magnanime : elle verra si elle peut ajouter 10 minutes…
Ce jour-là, on oublie la pause-café et on ne se demande aucune nouvelle de nos enfants, on n'échange aucune recette, on ne pense même pas à s'entraider. Et pourtant, aucune de nous ne tient le

timing prévu. Je finis vers 15h mais j'avais compté en regardant mon programme le matin qu'à partir de 13h10, je ne serais plus payée. Chacune rentre chez elle vidée et chacune revient pourtant le lendemain, et même encore plus tôt que d'habitude. Comment Mme Delorme a-t-elle pu avoir l'idée de faire une « descente » si vite après son désespérant affichage ? Je bous sur place en l'entendant faire sa leçon sur le bon nettoyage de la porte de douche à Assiatou : « Je sais que je vous ai demandé de faire vite, mais ça n'empêche pas de faire un nettoyage de qualité. De qualité, vous comprenez ? » Le mépris de cette question me révolte. Du moins n'aurais-je pas à la subir, moi qui suis blanche et même française depuis toujours. Elle s'avance d'ailleurs vers moi, avec tous ces préjugés, d'un air complice : « Bon, vous au moins, je sais que ça va. Mais je dois quand même vérifier, c'est normal ». Mais moi, non, ça ne va pas du tout depuis hier. J'ai la rage. Alors, quand elle rentre dans la chambre dans laquelle je dois réaliser une « recouche », je ne sais pas ce qui me prend, mais peut-être inspirée par DSK, sans pour autant avoir le même genre d'intention, je referme la porte à clé derrière elle et je mets la clé dans ma poche. Elle se retourne : « Mais qu'est-ce qui vous prend ? ». Et elle s'avance comme pour sortir. Je n'ai pas la carrure d'un président du FMI et je n'ai pas d'arme. Tout ce que je trouve à faire, c'est de pointer vers elle le vaporisateur de détergent que j'ai à la main et de la menacer : « Je vous conseille de ne pas avancer et de ne pas crier parce que ce truc-là, ça pique drôlement les yeux, même quand on ne fait que l'utiliser, alors… ». J'improvise la suite : « Alors maintenant, vous allez commencer la recouche de cette chambre et moi, je lance le chrono. Après, on verra ». Elle n'ose pas protester et la voyant si lâche, j'en rajoute : « Et puis ce décolleté, là, ça fait négligé. Alors, vous allez mettre cette blouse et ce pantalon par dessus. Et dépêchez-vous parce que je ne crois pas que le temps d'habillage soit compté ici ». Je n'ai pas le temps de me réjouir de la douceur du peignoir de bain que je viens d'enfiler pour remplacer la tenue que je lui ai prêtée. J'entends de grands bruits dans le couloir. Les autres ont dû s'apercevoir qu'il se passait quelque chose. Je ne leur en veux pas : elles ont sûrement cru que c'était Mme Delorme qui m'en faisait baver. Elles ne peuvent pas

s'imaginer que moi, la petite si timide, je sois là à terroriser cette... Je pense alors à mon destin, je m'imagine même en prison, j'ai envie de pleurer. Le directeur tape déjà à la porte : « Claire, Mme Delorme, ouvrez ! Qu'est-ce qui se passe ? » Il entre grâce à son passe, mais sans me voir, coincée derrière la porte. Il se jette sur Mme Delorme qui est restée hébétée, pointant son aspirateur vers la porte, et il la traite comme s'il voulait maîtriser une forcenée qui l'aurait menacé d'un appareil ménager.

Je comprends qu'une simple tenue a suffi à faire d'elle une femme de ménage, malheureusement sans que j'aie pu vérifier si elle faisait son travail dans les temps… Mais le directeur comprend vite sa bévue et analyse la situation en me voyant dans mon peignoir, un flacon à la main. Se tournant alors vers Mme Delorme, il crée la surprise : « Bon, vous, vous ne direz rien. Et cette fiche de productivité, on l'arrache, et ce contrat que j'ai avec votre société, on l'annule. J'ai vérifié, on est dans les délais ».

Du couloir vient alors toute la joie de mains desséchées et fatiguées qui retrouvent soudain de l'énergie pour applaudir.

La quille !

Marianne LAPLACE

Aujourd'hui, c'est mon dernier jour de travail. Enfin la retraite !
Fini les bordereaux à pointer, les écritures comptables à passer, la pointeuse mesquine. A moi la liberté !
Si ce n'était ma réserve naturelle, je chanterais à tue-tête : « Zéro, zéro, zéro, c'est la quille... », comme le braillaient autrefois dans le train, les jeunes hommes lors de leur retour du service militaire, affublés de cette fameuse quille gravée autour du cou, qui leur servait à décompter les jours restant avant leur libération.
J'ai mis mon appartement à louer, pour un an. L'agence m'a certifié qu'il y avait toujours des touristes intéressés. C'est vrai qu'il est bien situé, au centre-ville, près des lieux de visite.
Et moi, où vais-je partir d'abord ? Sur les chemins de Compostelle ou pour la tournée des capitales européennes ? Je me sens une âme de globetrotteuse.
Mon vieux mari a quitté ce monde depuis longtemps, les enfants sont casés tous les deux, je n'aurai enfin que moi comme unique préoccupation.

Sous l'amicale pression de mes collègues et comme cela se fait pour tous les départs à la retraite chez D. et Frères, j'ai organisé un pot d'adieu.
J'ai fait semblant de ne pas remarquer leurs mines de comploteurs. Une enveloppe a circulé dans tous les services ; ils me préparent une surprise.
Je me suis plusieurs fois occupée de trouver le cadeau de départ à la retraite de collègues. Au travail, on cohabite durant des années. En étant attentif aux autres, par de petits détails, on peut trouver ce qui fait plaisir.
Pour Madame Prunelle du service Export, que des petits claquements pet' secs de talons annonçaient dans les couloirs et dont les effluves de parfum rappelaient son passage récent à la photocopieuse, nous avons offert un abonnement dans un institut

de bien-être, soins du corps. Son sourire radieux a montré que le choix avait été judicieux.
Pour Monsieur André, du bureau d'études, qui bichonnait tant ses plantes vertes qu'il passait tous les trois jours, durant ses vacances, pour les arroser lui-même (et leur parler ?) un gros bon d'achat chez Les Pouces Verts lui a permis de se lancer dans la délicate culture des bonsaïs.
Et pour Madame Rose de la comptabilité, à qui on a souvent servi de cobaye pour goûter ses improbables essais, dont une mémorable tarte meringuée à la betterave, sans oublier ses sorbets à la bière dont on a testé plusieurs tentatives, les collègues avaient pensé à des cours de cuisine. J'ai bien fait de leur suggérer qu'elle pourrait mal le prendre et qu'un coffret avec un large choix de « Tables gourmandes de la région », lui ferait plus plaisir.
Et qu'est ce que ça sera pour moi ? J'espère, si je suis émue, ne pas verser une petite larme.

Je ne vais pas garder que des bons souvenirs des collègues ! Cette Madame Lecoq « Secrétaire personnelle de Monsieur le Directeur », s'autoproclamant « excellente collaboratrice» mais détestable comme collègue, faisant pleurer les apprenties et toujours en train de manigancer pour arriver à ses fins, pour s'arroger des avantages ! Et en plus, munie d'une mauvaise foi à toute épreuve.

Je crois que mon pire cauchemar serait que dans vingt ans, alors que je serai tranquille dans ma maison de retraite, elle débarque… L'horreur !

J'ai demandé l'autorisation au comité d'entreprise pour utiliser la grande salle de réunion et je me suis payé le culot de demander à mon chef de service son accord pour quitter mon bureau une heure plus tôt, afin de préparer la petite réception.
J'ai étendu la nappe en papier, installé les serviettes fleuries et les petites assiettes.
Au centre trône le saladier de sangria.

J'ai disposé les canapés, les verrines, sans oublier les petits gâteaux pour les becs sucrés.
J'ai le cœur léger, j'ai l'impression que ma respiration est plus ample et je me rends compte que je souris.

Dès que la sonnerie de l'usine a retenti, ils sont tous arrivés.
Le chef de service a fait son discours « 25 ans de bons et loyaux services Bla bla bla... On vous regrettera à la comptabilité... Merci d'avoir bien formé... solitude ... feu votre mari... Afin que vous n'oubliiez pas les collègues de chez D. et Frères, nous avons décidé de vous laisser un souvenir. »
Théâtralement, il ouvre la porte du fond et annonce « Je vous présente votre nouveau compagnon. »
Un briard d'au moins un mètre vingt fait son entrée, difficilement tenu en laisse par la petite apprentie.
Très vite, il repère mon buffet, saute sur la table et en deux temps trois mouvements, il avale une rangée d'amuse-gueules et lape la sangria.
Les collègues s'esclaffent. « Tornade, l'éleveur l'a bien nommé ! », dit mon chef de service, en le rattrapant par la laisse.
Moi, j'essaye de faire bonne figure mais j'ai des envies de meurtre. J'évite de regarder Madame Lecoq, sûr, elle est dans le coup.

Alors que mon chef me tend la laisse, ma main est stoppée net par la chanson qui cette fois m'envahit « Zéro, zéro, zéro… c'est la quille » et comme mue par un instinct de survie, je déclare fermement : « Non merci » et je les plante tous là.

Le pétrin de Florimond

Marcus SANTNER

Printemps 1907.
Florimond Plantier est le vaillant boulanger d'un petit village des Cévennes et c'est maintenant, entre cinq et six heures de l'après-midi qu'il peut se promener dans le village et voir ce soleil dont il est privé le reste du temps pour cause de travail ou de sieste réparatrice.
A sept heures il va préparer son levain, ensuite il ira prendre le repas du soir et, vers dix heures, il descendra dans son fournil pour pétrir sa pâte pendant deux longues heures épuisantes.
Une fois sa pétrissée finie, il étendra quelques couches sur sa pâte restée dans le pétrin et, pour l'aider à lever par la chaleur de son dos meurtri, il s'allongera dessus et s'endormira d'un sommeil de plomb pendant que la magie de la fermentation transformera la farine mélangée à du sel, de l'eau, du levain et de l'amour, en une pâte conquise, prête à être cuite.
C'est vers cinq heures qu'il enfournera les pains avec sa grande pelle dans son four qu'il aura auparavant chauffé avec des fagots de sarments de vigne.
Ensuite, à la demande, il devra préparer des fougasses aux olives ou aux gratons de porc, selon ce que lui amènent ses clients.
Et ceci sept jours par semaine et cinquante deux semaines dans l'année, pour le bonheur des villageois.
Il aime son métier même si celui-ci est très fatiguant.
Un seul petit tracas l'obsède, c'est une pensée sournoise au sujet de Victorine, sa femme : depuis qu'il a entendu quelque chose grincer en cadence vers trois heures du matin dans sa chambre au premier étage ; il se demande ce que ça peut bien être…
Cette nuit là, il aurait dû, comme les autres nuits, dormir comme une souche, mais il s'était réveillé en sursaut victime d'un cauchemar; c'est là qu'il avait entendu, sans trop y faire attention, ce grincement en sourdine puis il s'était rendormi.

Mais par la suite, en y repensant, il avait trouvé ça bizarre car n'étant mariés que depuis deux ans, ils n'ont pas encore d'enfant à bercer, ce qui aurait pu occasionner de tels bruits nocturnes.
Les nuits suivantes, il avait bien essayé de rester éveillé pour être vraiment sûr de l'origine des grincements mais à chaque fois, la fatigue et l'habitude l'avaient terrassé.
Maintenant, avec le recul, sa pensée est que le grincement provient peut-être de son propre lit et que sa femme profite de son lourd sommeil pour recevoir un homme mais il serait indélicat et très déplacé d'accuser son épouse sans aucune preuve.
Et puis, se dit-il, Victorine serait bien incapable d'une chose pareille : ils s'aiment tellement, tous les deux.
Mais il faut bien dire que sa perpétuelle fatigue en fait un piètre amant et que Victorine n'a jamais de migraine, elle… Elle serait même plutôt demandeuse, au point que ce soit souvent lui qui doive évoquer la fatigue, due à son travail pénible, pour échapper aux demandes ronronnantes de Victorine.
A vingt sept ans, une femme est en pleine possession de ses charmes et Victorine n'a que la fatigue normale de son service au magasin de six heures du matin à une heure de l'après midi. Après le repas, à deux heures, c'est la sieste avec Florimond et les trop rares ronronnements; du moins à son goût…
Ne pouvant plus rester dans le doute, Florimond décide d'échafauder un plan pour résoudre l'énigme.
Toutes ses conclusions lui confirment qu'il doit rester éveillé après sa pétrissée pour pouvoir être certain que les grincements en question se reproduisent et quelle est leur origine.
Il lui faut donc ne plus se fatiguer au point de tomber comme une souche dans son pétrin et à ca, il n'existe qu'une solution : acheter une de ces nouvelles machines qu'ils appellent le pétrin mécanique…
Il a vu la réclame dans le "chasseur Français" :"Divisez par trois le travail du pétrissage : Avec le pétrin Deliry, de la fatigue, on en rit!
Florimond a donc écrit à la maison Deliry pour avoir la visite d'un représentant de chez eux.
Lorsque celui est arrivé, après un voyage en diligence jusqu'à Montpellier puis à en calèche jusqu'au village, il était fourbu et

Florimond l'a conduit chez la mère Braillac qui loue des chambres aux passagers. C'est dans cette chambre, à l'abri des yeux et des oreilles, que la présentation du modèle se fait et la consigne que reçoit le représentant est impérative : surtout ne pas dire ni à Victorine, ni à qui que ce soit au village, la véritable fonction de cette machine, ni son prix ; l'épouse de Florimond devra se contenter de "l'achat d'une brasseuse de pâte à trois cents francs qui doit servir à améliorer le goût du pain".
L'affaire est conclue pour une valeur de mille cinq cent francs* que notre boulanger a tiré d'un petit sac caché sous le four et le représentant repart avec sa commande.
Cette cagnotte "pour les coups durs" est le fruit d'une vente "main à main" d'un lopin de terre légué par son père et qu'il a tenu secret a tous; même à Victorine…
Après coup, notre boulanger se dit qu'à ce prix là, la machine doit être drôlement efficace et qu'à trente huit centimes au kilo, il va falloir en vendre, des tonnes de pain ; mais comme l'a dit le représentant "elle vous fera toute votre vie et celle de votre successeur" …
Et puis, le jour de la livraison arrive : une carriole de trois mètres tirée par un robuste percheron, et toutes les questions des villageois qui vont avec car ils voient décharger ces cinq caisses aussi lourdes les unes que les autres.
Même Victorine a du mal à expliquer que ce n'est juste qu'une machine servant "à brasser la pâte" mais faute de toute autre information, tous se contentent de la version officielle de Florimond.
Une fois installé par le monteur de la maison Deliry, le pétrin mécanique ressemble à une petite noria avec sa caisse à pétrir et son grand volant équipé d'une poignée servant à faire tourner l'ensemble à la main ; comme la pompe à eau du village.
Enfin, après moult réglages, l'engin se dresse fièrement au milieu du fournil et Florimond l'étrenne la nuit même.
Dire qu'il le maitrise tout de suite est un bien grand mot et le pain des jours suivants s'en ressent au grand dam des villageois qui ne sont pas en reste pour envoyer quelques piques à Victorine :

- Dis, Victorine, tu es sure que ton mari ne veut pas changer de métier?
- Acheter une machine pour que le pain soit moins bon… il n'est guère qu'un boulanger pour faire ça !
Et la pauvre Victorine fait front car elle a confiance en son mari.
Ce n'est qu'au bout de douze longues nuits que Florimond comprend toutes les finesses de la pétrissée mécanique et en mesure les effets sur sa fatigue : au lieu d'avoir le dos en compote, il a à peine mal aux bras et au lieu de pétrir deux heures, il tourne sa machine trois quarts d'heure ; la maison Deliry n'avait pas menti et il allait enfin pouvoir mettre son plan à exécution.
Ce qu'il fait le lendemain matin à trois heures : il reste bien éveillé et en tendant l'oreille il entend distinctement le grincement suspect.
Il saisit un manche de pioche pour estourbir le scélérat qui lui vole sa femme et monte à pas de velours les escaliers qui mènent à sa chambre mais comme ils sont en bois, ils craquent un peu…
Alors, Florimond bondit sur le palier et ouvre brusquement la porte pour voir Victorine en chemise de nuit, surprise, refermer brusquement le placard de la chambre.
Un rictus mauvais au coin des lèvres, il s'approche du placard, lève son gourdin et se met à crier
- Allez bougre de brigandas, sors de là que je t'amalouga la testa !*
- Mais… mais Florimond que t'arrive-t-il ? Il n'y a personne dans ce placard chuchote sa femme effrayée
- Ha bon ? On va voir ! Et il ouvre violemment le placard d'où tombe… un rouet à filer !
- Mais qu'est-ce que c'est ? prononce-t-il hébété
- Heu…c'est un rouet pour filer le lin…
- Et que fais tu avec ce rouet ?
- Hé bé, comme souvent je n'arrive pas à dormir quand tu n'es pas avec moi j'ai décidé de faire des chemises en lin pour le magasin Paris-Montpellier ; chaque chemise me rapporte huit francs.
- Mais enfin, pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?
- Ho, tu es tellement susceptible que tu aurais refusé que ta femme travaille en dehors de la boulangerie… mais dis moi, tu as pensé que je te trompais ?

- Heu... les apparences…
La colère de Victorine n'est pas feinte :
- Ha oui ? Hé bé, les apparences et toi vous pourrez toujours faire ceinture pendant longtemps !
L'histoire ne dis pas pendant combien de temps Florimond dû payer ses soupçons mal placés mais le bon côté de cette aventure fut qu'étant beaucoup moins fatigué grâce à la pétrissée mécanique il put, par la suite, faire ronronner Victorine plus souvent et… plus longtemps.

** en 1900 un ouvrier métallo gagne deux cents franc et un ouvrier agricole soixante francs par mois*
** Sors de là bougre de brigand que je te cogne la tête.*

Le portrait-robot

Martine BOURGOGNE

Ce matin-là, je n'avais pas remarqué le portrait-robot épinglé derrière la porte.
Cette affichette incongrue m'apostropha, m'obligeant à un bref mouvement de recul.
C'était la première fois qu'un portrait-robot était placardé. Certes, j'en avais vu dans les journaux et dans la rue, pour des appels à témoin, mais jamais dans l'espace hospitalier.
Je m'accordai quelques minutes pour regarder la feuille, de façon plus approfondie. Elle provenait de la préfecture de police : une jeune femme était activement recherchée.
« Jeune femme, d'environ 20 ans, cheveux mi-longs clairs, vraisemblablement enceinte dont l'accouchement pourrait être prévu en juin ou juillet. »
Autant chercher une aiguille dans une meule de foin !
« Avis aux maternités de signaler toute personne pouvant correspondre à la description. »
Annonce suivie de plusieurs numéros de téléphone et d'un portrait-robot.

Ce portrait-robot, je l'avais vu et revu ; rien de particulier n'avait attiré mon regard. Aucun détail choquant, un visage banal de n'importe qui, croisé n'importe où.
Un frisson me parcourut le dos.
« Bien jeune pour entamer si singulièrement sa vie ! »
Les mois s'écoulèrent.
Certes, mes yeux s'arrêtaient sur le portrait-robot, mais cela s'inscrivait comme un rituel, au point d'avoir enregistré chaque détail à la perfection : la forme du visage, l'épaisseur du nez, le dessin de la bouche, la profondeur du regard. Subrepticement, elle m'était devenue familière. La curiosité initiale passée, c'était comme si je l'avais toujours connue ; elle faisait partie intégrante du décor.
Je finis par l'oublier.

Le mois de mai était déjà bien entamé.
La pendule indiquait trois heures. A cette heure de la nuit, tout était calme. Il y avait eu bon nombre d'accouchements dans la semaine, aussi profitions-nous de ce répit temporaire, quand la sonnette de l'entrée retentit avec une insistance inhabituelle.
Entre deux spasmes douloureux, une jeune femme, venue seule, nous confia son inquiétude : elle perdait du liquide amniotique « moisi », apparemment plus angoissée sur son état de santé que sur celui de l'enfant qu'elle portait. Elle me précisa être enceinte d'environ huit mois. Elle ne savait pas exactement. Puis, elle déclara :
« Je veux accoucher sous X ».
Sans poser plus de questions, je dirigeai la parturiente en salle de naissances. J'avais des doutes sur l'heureuse issue de cette naissance.
Le monitoring posé confirma le diagnostic : le bébé souffrait d'un manque d'oxygène. Il fallait l'extraire au plus vite. Avec la souffrance des contractions, elle accueillit la décision de césarienne avec soulagement.
« Qu'on en finisse dit-elle, de toutes façons je n'en veux pas de ce môme »
On la prépara pour descendre au bloc opératoire.
L'obstétricien sortit une petite fille. Comme aucun prénom n'avait été choisi, l'équipe décida de l'appeler Estelle, la sainte du jour.
Je devais maintenant récupérer la carte d'identité de la patiente et la placer dans une enveloppe cachetée. En cas de décès, l'hôpital pouvait ainsi dévoiler le nom de la personne. Si tout se passait bien, on remettait l'enveloppe restée fermée, à la patiente dès sa sortie.
Je plongeai ma main dans le sac de la patiente césarisée.
J'y trouvai un portefeuille en cuir réunissant quelques photos de famille.
Elle n'était donc pas totalement isolée, que s'était-il donc passé ?
J'aperçus enfin ce que je cherchais : sa carte d'identité.
Et là…
Mes yeux fixèrent la photo : à cet instant précis, c'était comme si tout mon sang se vidait. Je tentai de maîtriser mon émotion. Vite

se réveiller de cet horrible cauchemar ! Le portrait-robot, lui, attendait sagement derrière la porte.
Même si la coiffure s'écartait du modèle, les yeux m'avaient saisie d'emblée, l'expression du regard était le même, le contour du visage calquait le dessin, le signalement se faisait l'écho de la photo.
Il n'y avait plus de doute possible : c'était elle, je n'eus que le temps de calculer son âge : 22 ans.
Je rangeai la pièce d'identité dans l'enveloppe et remis l'ensemble au bureau des admissions.
Un long cheminement commença alors pour moi...
Que faire ? La dénoncer ou se taire ?
J'oscillais entre mon désir de lui laisser une chance, et celui d'aider la justice. Où s'arrêtait mon rôle ? J'étais confrontée au mélange de ma vie professionnelle et de ma vie personnelle. Comment choisir entre le secret médical et le devoir civique ? Je ressassais sans relâche, le pour et le contre.
Pourquoi ne devrait-elle pas payer pour ses mauvais agissements ? Avais-je le droit de condamner toute tentative de rapprochement avec son enfant, pour un besoin de justice ? Son jeune âge ne méritait-il pas un peu de compassion ? Devait-on lui ôter tout espoir de redémarrer une nouvelle vie ?
« Fais ce que te dicte ta conscience me disait la petite voix. »
Au petit matin, je descendis prendre des nouvelles de la patiente, en salle de réveil.
Dès mon arrivée, elle m'agressa verbalement :
C'est quand qu'on m'enlève ce truc ? interrogea-t-elle en hochant la tête en direction de la perfusion.
Sans doute demain.
Mais c'est pas possible, je veux partir maintenant !
Pas une seule question sur l'enfant… Elle n'était venue à l'hôpital que pour se décharger du poids gênant de cette grossesse.
Peu lui importait le sexe et l'état du bébé. Devant si peu d'empathie, je n'osai l'inciter à demander des nouvelles. Très vite, j'avais perçu chez la jeune femme, une absence de communication, une indifférence totale à tout ce qui l'entourait. Je fis demi-tour, la

laissant à ses préoccupations personnelles. Son attitude me déconcertait.
Cependant, mon dilemme n'était pas résolu.
Il fallait se décider. L'expression « en votre âme et conscience » traduisait parfaitement la difficulté de mon raisonnement.
Je devais choisir coûte que coûte…
Après une longue réflexion, au petit matin, je fis part de mes soupçons à la surveillante générale.
La suite ne me fut pas divulguée… Discrétion absolue. Mes questions demeurèrent sans réponse. J'eus beau contacter différentes autorités, on resta évasif.
C'était justement ce non-dit qui me rassurait. Le bien-fondé de mes suppositions me réconforta, sans toutefois alléger complètement ma conscience.
Aucun renseignement ne filtra de l'hôpital, le portrait-robot restait une énigme.

Des années plus tard, mes interrogations trouvèrent enfin une réponse. Au cours d'une émission sur les enquêtes policières, je retrouvai sur l'écran de la télévision le portrait-robot. Ma mémoire fidèle reconnut immédiatement son visage. A mon grand soulagement, le récit de l'épopée de la jeune délinquante confirma mes anciens doutes.
Mais ce qui m'attristait le plus c'était de réaliser comment un destin pouvait basculer dans l'horreur. Des mauvais choix, de mauvaises fréquentations, une grave erreur de jeunesse et le destin vous emportait comme un torrent.
La phrase-clé fut prononcée par le présentateur :
« Agressions répétées sur personnes âgées avec la participation active de son compagnon afin de leur soutirer argent et bijoux. »
Un scénario bien rôdé : elle faisait mine d'être poursuivie, demandait de l'aide en sonnant aux portes des pavillons isolés. Une jeune femme enceinte, cela inhibe toute méfiance. Une fois entrée, elle ouvrait à son acolyte. Ensemble, ils martyrisaient les pauvres vieux jusqu'à ce qu'ils avouent la cachette de l'argent ou le code du coffre-fort.

Jusqu'au jour où l'agression avait mal tourné... Jugée pour complicité de meurtre, elle fut condamnée à 15 ans de prison pour coups et blessures ayant entraîné la mort.

J'eus une pensée émue pour la petite Estelle… Les gènes de la malchance étaient-ils transmissibles ?

Le repère des profiteurs

Jean-François SCHWAIGER

La roue s'arrêta sur la case. Les yeux du candidat s'agrandirent. L'animateur lui décocha son sourire ultra blancheur numéro un.
- Félicitations, vous venez de gagner vingt mille euros.
Le candidat est sous le choc. Il ne s'attendait pas à un tel coup de chance. Il en a bien besoin en ce moment.
- Qu'allez-vous faire de cette somme ?
- Je vais régler mes dettes. C'est pas toujours facile quand on est sans emploi.
- Vous cherchez du travail ? demanda l'animateur qui devait meubler le temps d'antenne avant la prochaine coupure pub.
Devant son poste de télévision 16/9ème, M. X faillit s'étouffer. Il décide de commenter l'émission qui est en direct sur son deuxième écran et lance sa première remontrance : « C'est pas moi qui aurait le temps d'aller jouer à la télé pour gagner une somme pareille. Sale chômeur ! ».
- Il vous restera certainement un peu d'argent. Vous avez d'autres projets ?
- Oui ! J'inviterai ma femme et mes enfants dans un bon restaurant.
- Ben voyons. On sait maintenant où vont les allocations.
- Et passer trois jours à la mer.
- Voleur ! C'est avec mon pognon que tu vas te dorer la pilule avec tes mioches et ta bobonne. Tu ferais mieux de chercher du travail. Mais pourquoi t'en chercherais ? Moi, je me casse le cul pour que des feignasses comme toi puissent faire la grasse mat', jouer aux jeux vidéos ou boire au café du coin toute la journée.
- Vous cherchez dans quel domaine ? demande l'animateur.
Le candidat répond qu'il est polyvalent.
- Mais arrête de lui proposer de l'aide. Tu vois pas qu'il en veut pas. Entre toucher du fric tranquille pépère ou turbiner à l'usine, il a fait son choix. Je suis écœuré. En plus, il connaît tous les rouages du système. Si moi, il m'arrive quelque chose, on me dira « désolé,

vous n'avez droit à rien ». J'en ai marre de me saigner pour les autres.
- Vous êtes sans emploi depuis combien de temps ? demande le présentateur.
- Plus de deux ans, répond le candidat avec la voix étouffée.
- Attends, on va quand même pas pleurer sur son sort. Du boulot, y en a. Qui cherche, trouve. Tu vois pas l'animateur qu'il se fout de ta gueule ?
Sentant le bon filon pour l'audimat, l'animateur poursuit son interrogatoire.
- Mais vous n'avez rien eu pendant ces deux dernières années ?
- Si ! Quelques CDD. Mais après, il y a la carence pour être sûr qu'on ne puisse pas être embauché définitivement.
- Tu n'as que ce que tu mérites. Si tu étais un bon élément, on te garderait.
Et il continue d'envoyer ses propos à la chaîne. Le stagiaire-relationniste chargé de la diffusion des propos des téléspectateurs en reste sans voix.
- Nous vous ferons suivre les propositions que nous allons recevoir. Je vous souhaite bonne chance dans vos démarches, annonça le commentateur un peu mal à l'aise.
Vingt mille euros, c'est ce qu'il gagne en un mois. Mais il l'oublie très vite. Il lance le générique de fin tandis que M. X continue à déverser sa hargne via sa tablette.
- Votre candidat chômeur, il perçoit des aides et après on nous rabâche que le chômage continue d'augmenter. Mais ils ont bien raison d'en tirer parti. C'est les péquenauds comme nous qui payons pour eux. On devrait tous les surveiller pour voir qui cherche réellement du travail. Salauds d'assistés !
Alors que l'heureux chanceux du moment ignore la haine qu'il a suscité, le stagiaire-relationniste fait remonter les informations aux producteurs de l'émission. Et là, l'idée. Ils vont mettre à profit quelque chose dans le commentaire de ce téléspectateur. Mais avant, on va prendre contact avec lui. Il faut prouver que ces glandus sont bel et bien des assistés.
Cette nouvelle émission doit frapper un grand coup dans l'histoire de la télévision. Réunions d'équipes, conférence des programmes,

les services presse et publicité sont sollicités. L'animateur en est persuadé : ils vont casser la baraque avec la transparence à tout prix. La concurrence des autres chaînes va pleurer sa race. Les politiques sont pourris, certaines gens aussi. Mais comment faire pour les prendre la main dans le sac ? Les réunions de remue-méninges se multiplient.
- On pourrait les suivre en caméra cachée ?
- Oui, rétorque l'animateur. Mais le dispositif est long et coûteux.
- Et si on piratait leur compte facebook, twitter et autres ? J'ai des contacts chez tous les réseaux sociaux.
- Certains sont réfractaires ou surveillent ce qu'ils partagent avec tout le monde.
- On les met sur écoute.
- La loi l'interdit.
- Et alors ? répliqua un apprenti journaliste. Les gouvernements de différents pays ont écouté sans vergogne des anonymes ou des personnages au plus haut niveau d'un État de droit.
- J'ai mieux. On les géolocalise avec leur téléphone.
Ça, ça me plaît. Je suis certain que notre cher téléspectateur n'y verra aucune objection.
- Tu veux dire qu'on va les suivre comme on bague des animaux ?
- Exactement. Ce sera une grande première. Après la dénonciation du gaspillage de l'argent public, la traque aux profiteurs du système.
- Mais ce n'est pas un safari. Ce sont des gens comme vous et moi.
- Ah non. Nous, on travaille.
- Belle déontologie journalistique.
- Toi, le stagiaire-relationniste, t'as rien à dire. Si t'es pas content, tu dégages.
Le stagiaire-relationniste réfléchit rapidement. Il pourrait partir mais il laisserait ces fous attiser la haine et l'incompréhension. Les heures les plus sombres des différentes guerres n'avaient donc pas suffi. Il fallait à nouveau trouver un bouc émissaire. Par contre, s'il restait, il pourrait peut-être faire quelque chose.
Il suivit les jours suivants l'avancé de l'espionnage à grande échelle de ces soi-disant chercheurs d'emploi. Le rapport allait être accablant, l'animateur en était certain. Le gagnant des vingt mille

euros fut bien évidemment le premier 'pucé'. Son point lumineux ressortait en vert alors que tous les autres chômeurs étaient en rouge. Monsieur X se félicitait d'avoir été l'instigateur d'une nouvelle forme d'émission. La technologie allait les confondre. Il espérait même une récompense. Vingt mille euros par exemple. L'autre n'en avait pas besoin avec tout ce qu'il avait dû profiter du système et de ces failles. En plus, il résoudrait un problème et pas des moindres : les fameux 'trop-perçu'. Avec la géolocalisation des inactifs, on pourrait savoir en tout temps si ils recherchent vraiment un emploi. Fini de trainasser au bistrot, terminé le ciné, adieu les parties de jeux en ligne, aux oubliettes les heures de lecture sur la terrasse au soleil, le poker ou le visionnage en rediffusion de plein d'émissions. On allait les mettre au pas. Et plus vite que ça ! On pourrait aussi montrer le temps qu'ils passent soi-disant sur internet sur les sites proposant des offres de travail. Fliqués de la sorte, on pourrait enfin les clouer au pilori. L'animateur et Monsieur X eurent de longues conversations pour la présentation de l'émission qui allait marquer l'histoire de la télévision. Et ce fut le grand jour.

Le présentateur expliqua le concept novateur et salvateur de son programme. Les chômeurs ne pourraient plus se cacher. Lui et son équipe avaient 'pucé' un nombre conséquent de demandeurs d'emploi. Il précisa que le point vert représentait le dernier gagnant des vingt mille euros. Tout le monde comprit de qui il s'agissait. Il dévoila le grand écran où des dizaines et des dizaines et des dizaines de petits points rouges apparaissaient.

- C'est formidable chers téléspectateurs. Ils se rendent tous au même endroit. Regardez, il y a même le point vert. Nous allons pouvoir les prendre sur le fait et les dénoncer. Sont-ils au cinéma ou à la piscine ? Les bons travailleurs n'ont pas à payer pour les sans job. Nous allons enfin savoir et leur faire cracher le moindre cent qu'ils ont dérobé aux honnêtes gens comme vous et moi.

En régie, le stagiaire-relationniste esquissa un léger sourire. Lui savait. Et le cadreur leva la caméra sur le repère des profiteurs et dévoila...les files interminables de Pôle Emploi.

Le travail et la vie privée

Annick AUBAUD

Une amie s'est lancée dans le domaine médical.
Après une formation, elle a obtenu le diplôme d'auxiliaire puéricultrice à Lyon.
Son école lui proposa un poste sur Poitiers. Elle accepta et fit le nécessaire pour emménager en Haute Vienne.

En juillet 2OO4, elle s'installe dans son nouveau logement avec ses 2 enfants. L'aîné a 3 ans et son frère 1 an. Ils sont si adorables, si mignons et si attachants : le plus grand n'a qu'une chose en tête, devenir comme maman et le plus jeune dès qu'il voit sa grand-mère, ses yeux brillent d'affection. Quelle émotion ils transmettent à leur entourage !

Papa fait une thérapie pour se sortir de la drogue et il demeure dans un centre, dans les monts du lyonnais.

Le 20 août, maman se présente à son lieu de travail et signe son contrat pour commencer le 20 septembre.
Heureuse de la reprise de son travail, elle fête l'événement et m'y convie. Je visite la ville et passe quelques jours avec elle. Son travail démarre : elle confie ses 2 enfants à grand-mère qui doit veiller sur eux la nuit. Ses horaires commencent à 20 heures le soir et terminent le lendemain à 6 heures du matin.
Comme elle travaille à la maternité auprès des prématurés, quand il y a des problèmes de personnel ou un accouchement tardif avec complications, les horaires ne sont pas toujours respectés.
25 kilomètres la séparent de son lieu de travail en passant par des petites routes. Les trajets sont très durs avec la fatigue cumulée du travail.
Grand-mère a la responsabilité de : veiller à leur santé, leur sommeil, penser à les promener, les distraire, s'assurer qu'ils mangent bien …….
C'est un nid d'amour ! Ils sont adorables, Chun et Timothey.

Le rythme de la vie quotidienne se met en place : quand maman rentre de son travail, elle veille à ce que Chun et Timothey aient pris leurs petits déjeuners, les entoure d'affection, et grand-mère reste avec eux jusqu'à 11 heures du matin. Cela permet à maman de dormir afin de se reposer. Puis maman prépare le repas de midi. Après le repas, les 2 enfants ainsi que maman font la sieste jusqu'à 15 heures.

Une promenade est organisée à travers la ville et l'heure du goûter arrive.

Avec grand-mère tout le monde entreprend des activités : coloriage, découpage de Disney. En même temps, maman donne ses recommandations pour la soirée et la nuit.

Elles s'entendent à merveille ! C'est l'union parfaite !

Maman part au travail et entoure Chun et Timothey de mille baisers avant de les quitter.

Et la routine journalière s'installe. Pendant une semaine : 4 jours de travail et 2 de repos, la semaine suivante : 7 jours de travail et 3 de repos. Mais certains matins elle arrive avec 1 heure de retard, grand-mère doit s'adapter.

Tout cela fonctionne avec des hauts et des bas ! Il faut à maman 2 jours complets de repos pour reprendre le dessus. Une fois reposée, elle se consacre avec amour à sa famille.

Bien sûr que grand-mère remarque la fatigue de maman et elle fait son possible pour la soulager des tâches matérielles.

En plus de sa fatigue, elle a le souci de ses enfants : angine pour Chun et rougeole pour Timothey.

Souvent en rentrant elle raconte des événements de l'hôpital et les 2 enfants écoutent maman, émerveillés de ce qu'elle fait.

Grand-mère porte une affection profonde à sa fille et elle fait tout son possible pour elle et les enfants.

La veille de Pâques, grand-mère et maman cachent les œufs en chocolat dans le jardin pendant que les enfants dorment.

A leur réveil les 2 garçons sont tout heureux d'aller à la recherche des œufs. Ils poussent des cris de joie.

Tout content, Timothey ramène son trésor et part à la chasse du reste qu'il trouve, et fier de lui, dit : j'ai tout trouvé, donc c'est tout pour moi ! Il met 6 œufs sur la table mais son frère, en passant en prend 1 ce qui le fait fondre en larmes.
Grand-mère se précipite vers lui, le prend dans ses bras et il se calme.

A l'arrivée des grandes vacances, maman a tout le mois de juillet pour elle et ses enfants. Papa doit passer la première semaine avec eux, car il a une permission pour une semaine ainsi qu'une autre en août.
Chun fait la tête: il veut avoir papa tout le temps, il ne comprend pas que son père soit encore rattaché à ce centre pour se défaire de la drogue.
Papa arrive début juillet et Chun monte dans sa chambre car il ne veut pas le voir.
Pour Thimotey, les retrouvailles sont sans problème mais pour son frère, c'est plus difficile.
Chun ne veut pas descendre pour le repas et papa va le chercher. Mais il ne veut pas ouvrir la porte à son père qui finit par rentrer dans la chambre et parle avec lui une demi-heure. Il le convainc de venir avec lui pour le déjeuner.
Ils arrivent à table, maman le sert mais il repousse son assiette. Papa reste avec lui, l'entoure et veut lui donner des câlins mais Chun part sur le canapé en pleurant.
Chun est très agressif avec son père et il ne veut pas de sa tendresse. Grand-mère monte lui parler, le consoler, et lui donner son amour, et il s'endort. Pendant ce temps, papa joue avec Timothey qui rigole aux éclats.
Puis tout le monde se repose, la maison est calme.
Après une promenade, tous rentrent enchantés de la sortie, et même grand-mère rapporte des produits pour elle. La vie quotidienne reprend son cours avec papa pendant une semaine. Cette période est pénible pour Chun car il maintient une agressivité envers son papa, heureusement que grand-mère est là. Chun vient se réfugier dans ses bras pendant que papa et maman discutent.

Timothey reste près d'eux, heureux de retrouver son papa ! Il est toujours fasciné par sa venue.

Puis les vacances s'organisaient : grasse matinée le matin, puis jeux dans la cour, l'après-midi, baignade, goûté, retour à la maison et soirée dans le parc du village puis à 10 heures, les enfants vont au lit.
Les jours de pluie, c'est jeux à la maison : éducatifs ou peinture
Que cette famille est merveilleuse !
Mais la maladie arrive pour Chun : des examens médicaux sont pratiqués à l'hôpital de Poitiers et on annonce une grave maladie.
Tout un protocole de soins est mit en place et Chun doit se faire souvent hospitaliser.
Pourquoi est-ce tombé sur un enfant innocent plein d'amour ?
Que la vie est dure pour certaines familles!
Maman doit poser un congé spécial pour s'occuper de Chun pendant que grand-mère surveille Timothey.
Maman a toujours tout fait pour ses 2 enfants : elle a su concilier amour de ses petits et travail professionnel. Elle est très consciente de ses responsabilités. Heureusement, elle peut se confier à Grand-mère.

Plus d'une fois, il faut emmener Chun chez le médecin pour des ordonnances de vitamines. De nombreuses fois il saute ses repas car il n'a pas faim, il pleure très souvent. Moins il mange, plus il doit s'étendre car il se sent faible. Il perd le goût des jeux petit à petit. Ni les vitamines, ni les visites du médecin ne permettent d'amélioration et la vie de la famille se dégrade.
Grand-mère est attristée de la maladie de son premier petit-fils.
Certains passages dans la vie sont surprenants comme ces graves maladies et leur issue fatale.
Malgré ses difficultés, cette famille avec ses cœurs purs a embelli la vie de Chun et Timothey. De toutes leurs forces ils disaient : il faut s'aimer « à tort et à travers », « L'union fait la force ».
L'amour profond dans cette famille a permis de développer cette union entre vie privée et vie professionnelle. Quel courage pour cette mère !

Les boîtes roses

Thierry LEFEBVRE

Il y avait à l'angle de l'avenue des Etats du Languedoc et de la rue du Nouveau Monde un immeuble qui en faisait le coin.
Le bâtiment avait l'allure d'un vaisseau du temps de la Royale. Avec sa proue avançant sur le carrefour, le navire paraissait prêt à gonfler ses voiles et filer loin de la ville.
J'imaginais sa charpente voguant sur les flots urbains, son étrave fendant les courants. On eut dit que l'architecte l'avait construit pour défier le grand large.
Mais étais-je le seul à le remarquer, le seul à percevoir l'étrange bruit de fond qui l'environnait ? D'autant que ça bourdonnait de plus en plus...

Ce lundi-là, la semaine commençait normalement ; nous étions au début du printemps, il était 08h30, les gens se rendaient à leur travail.
Rien de particulier ne semblait se dessiner à l'horizon, tout était tranquille, si ce n'est que l'immeuble avait disparu.

Je le sais parce que j'habite la maison d'en face.

C'est-à-dire qu'en lieu et place de cette bâtisse de vingt étages, il y avait un trou. La cavité avait la dimension des murs au sol et la profondeur respectait celle de ses fondations.
Le plus étonnant est que le gouffre était propre, dégagé de tout éboulis ; aucun amas de pierres, aucun ramassis de sable ou de ciment ne subsistait.
Cette fois, les Montpelliérains ne pouvaient plus passer à côté sans rien observer. L'excavation fascinait la foule qui s'était rassemblée.

Des incrédules s'approchaient du bord de la fosse et manquaient de chuter dans le néant. D'autres tout aussi captivés par le

spectacle prenaient au contraire du recul ; peut-être qu'avec de la distance verraient-ils mieux l'abîme ?
Quelques-uns s'agenouillaient en criant au prodige. Une femme s'évanouit, un médecin des pompiers la ranima. Les secours arrivaient, la police isola le périmètre. Jamais l'expression « Circulez, il n'y a rien à voir » ne fut plus appropriée.
Puis on ferma les voies d'accès.

Que s'était-il donc passé ? Comment un tel phénomène avait-il pu se produire ? Miracle ou menace ? Les questions s'étalaient sur les manchettes des journaux.
La boite de pandore s'ouvrait aux hypothèses les plus saugrenues comme les plus scientifiques.

De fait, étant aux premières loges, je suis bien placé pour en livrer un aperçu.

Que n'ai-je entendu ? C'est fou comme une disparition mystère peut susciter de scénarios divers.
Chacun y allait de ses suppositions. Il y avait ceux qui évoquaient le complot. Attentat fomenté par l'étranger, certains pays étaient diabolisés. Ou détournement ourdi par des « Aliens ». Les extra-terrestres l'auraient emporté dans une dimension parallèle. A moins que la NASA ne l'ait désintégré.
Il y avait ceux qui niaient toute réalité. Non seulement le monstre de pierre n'était plus là, mais il n'avait jamais existé. Leur postulat énonçait « Ce qui est n'est pas et la vérité est ailleurs ». D'autres déclaraient qu'il s'agissait d'un épisode annonciateur de la fin du monde ; ainsi, morceau par morceau, la planète disparaitra, force d'entropie oblige.

Leurs divagations n'avaient rien à envier aux avis des experts.
Un professeur en physique moléculaire présenta en laboratoire sa thèse sur la désagrégation des particules ; mais il ignorait où, « bien qu'élémentaires, elles refusionnent ».

Un général pointa sur une carte les cités à défendre quitte à verser du sang, car l'heure avait sonné, mais il ignorait de quelle revanche ou de quel ennemi il s'agissait.
Les responsables religieux en assemblée plénière annoncèrent que « seuls les justes seraient sauvés », ils ignoraient par quelle voie du seigneur ils le seraient mais indiquèrent où verser les dons.
Le maire enfin prit la parole, après un conseil municipal d'urgence, pour proclamer que ce changement-là, lui, en tout cas, ne l'avait pas promis.

Ensuite, ce fut de nouveau l'indifférence. Très vite, l'intérêt populaire se reporta sur d'autres infos, les médias ayant déserté l'endroit. Finis les pirates qui réclameraient une rançon. Adieu les dysfonctionnements techniques qui auraient de l'intérieur absorbé l'édifice.
Terminés pseudo magie, occultisme et autres élucubrations. On abandonna toute recherche. De toutes façons, où localiser la « caravelle » et sous quelle forme : dans la couche souterraine, au-dessus de la stratosphère, sur une base militaire… ?
Quant aux boites roses, c'est curieux, mais personne n'en parla. Pourtant, c'est bien à cette adresse qu'en février dernier le prix local de la Qualité de la Vie au travail avait été attribué. Nul ne s'en souvenait, ni n'investigua en ce sens ; dommage, cette remise de récompense constituait l'unique piste fiable.

On rouvrit l'avenue à la circulation. La vie reprit son cours comme si de rien n'était, c'était précisément devenu le cas.

Je revins bientôt solitaire sur les lieux de la dite tragédie. Ainsi, il aura suffi de quarante jours pour que le déluge des nouvelles efface à tout jamais l'événement.
Pour le public, cette volatilisation soudaine n'avait plus d'intérêt ni besoin d'être résolue. Que dis-je, en une semaine toute émotion s'était éteinte.
Encore que peu de promeneurs s'étaient souciés des occupants, l'enquête avait pourtant révélé que le bâtiment était occupé au moment du drame.

J'avais noté que pas un badaud n'avait prié, n'avait pleuré, n'avait gémi. Etait-il possible que leurs disparitions soient mises dans une sorte de pertes et profits pour l'humanité ?

Je refuse de le croire. J'ai mes raisons.

Car je peux dorénavant aider à comprendre ce qui est advenu au paquebot que j'aperçois derrière mes carreaux, là, dressé devant moi. Massif et bien réel. Avec son mufle en béton.
Ancré pour durer au vu et au su de quiconque veut se donner l'envie de l'admirer et l'entendre. Car même profilé ainsi, il n'a jamais bougé, ni ne peut s'envoler.
Alors quel est le secret ? Je vous l'ai indiqué quelques lignes plus haut. Son secret réside dans les boites roses. Oui ! Mais qu'est-ce encore ?

C'est tout simple. Elles sont à cet immeuble ce que les boites noires sont à un avion. Ces balises acoustiques enregistrent la vie à bord de sorte que s'il y a un accident on puisse l'expliquer.
De fait, ici, au coin de l'avenue des Etats du Languedoc et de la rue du Nouveau Monde, il n'y a pas eu de catastrophe. Seulement quelque chose en émane. Comment, vous doutez ? Allez-y faire un tour et tendez l'oreille. Lorsque vous aurez fait silence en vous, vous entendrez battre des cœurs.
Ces cœurs qui battent la chamade appartiennent à des gens comme vous comme moi, mais qui ont la chance de travailler avec un immense plaisir. Eux sont pleinement contents de leur sort. Ils en sont si satisfaits qu'ils passent désormais inaperçus aux yeux de leurs semblables qui n'ont pas cette veine ou plutôt qui, préférant ne pas le voir, s'inventent des tas de sornettes.
« Parce que travailler vient du latin « tripalium » qui signifie « instrument de torture à trois poutres ». Parce que ce n'est pas pensable, surtout pas dans mon entreprise. Parce que, dans ma société, il y a le boss. Parce qu'il y a partout mes collègues. Parce qu'il y a la crise. En un mot comme en cent, parce que l'univers se ligue contre moi « pôvre » employé... »

Tandis qu'eux, à l'image des peuples heureux, ils ne font pas tant d'histoire et ne se dérobent point, ce sont les autres qui refusent ce choix : être heureux au boulot et s'en donner les moyens. Comment ? Guidez-vous aux palpitations cardiaques émises par les boîtes roses, elles vous orienteront vers la porte, vous pourrez alors entrer et découvrir les résidents à l'œuvre.

Cette porte reste toujours ouverte, je le sais, je la voyais d'ici. Aujourd'hui, leur bonheur a atteint sa vitesse de croisière optimale, d'où le bourdonnement qui s'élève et prend de l'ampleur.

Quant à moi, je viens de fermer les volets, de ranger mon appartement, de jeter la clé. J'embarque sur la chaussée d'en face.

Ma petite entreprise

Bérengère DOUYERE

« Vos limites sont dans vos têtes. Vous pouvez tout faire. Le bilan de compétences que vous avez réalisé a débouché sur un projet professionnel et il ne tient qu'à vous de le mettre en œuvre. Vous possédez tous les outils pour retrouver rapidement un emploi à la hauteur de vos ambitions. Que la force soit en vous. »

La dernière séance de formation venait de s'achever sur ces bonnes paroles et Jean Neymard en sortit tout ragaillardi. Cela faisait quelques mois qu'il avait été licencié de manière injuste, et sa période de deuil s'achevait. Il possédait, à présent, toutes les techniques de recherche d'emploi. Son CV, de l'avis de ses amis, était remarquable. Sa lettre de motivation également. Et sa préparation à l'entretien de recrutement en faisait un comédien confirmé maniant le verbe avec un véritable sens de l'authenticité. Il savait ce qu'il voulait faire, comment le faire et avec qui le faire. Il voulait, à présent, croiser le fer (il sourit à son jeu de mot) avec qui de droit…

Jean s'était inscrit à différents job boards, ce qui lui permettait de recevoir des alertes concernant des propositions en harmonie avec ses attentes. Sa formation et son expérience lui permettaient de répondre à de nombreuses offres, d'autant que sa recherche était relativement large. Il passait donc ses journées entières devant son ordinateur afin de traiter l'ensemble des propositions qui s'offraient à lui. Il se faisait un point d'honneur à répondre tous les jours mais très vite il se sentit débordé et commença à accumuler du retard dans ses réponses. Il lui vint, ainsi, une idée lumineuse : se faire aider dans sa recherche d'emploi. Il alla donc à Pôle Emploi et proposa un petit job, celui d' « aide à un demandeur d'emploi ». Le conseiller de Pôle Emploi qui le reçu fut étonné de sa demande et pensa même à un canular, mais devant l'insistance de Jean il traita son offre et lui conseilla de créer une structure

juridique pour recruter un collaborateur. Jean consacra du temps à s'informer sur les avantages et les inconvénients des différentes structures juridiques en allant à la Chambre de Commerce et en consultant un ami avocat et un ami expert comptable. Tout commença à s'embrouiller dans sa tête car il touchait des indemnités de Pôle Emploi et créer une nouvelle activité, tout en percevant des indemnités, nécessitait des précautions juridiques. Il lui fallu un bon mois pour créer la structure juridique qu'il estima être la mieux en adéquation avec ses besoins, même si au fond de lui-même subsistaient certains doutes. Entre temps, le travail en retard s'accumulait et le nombre d'annonces restées sans réponse s'accumulait. Ses besoins pour répondre aux offres augmentaient et il envisagea même de recruter deux collaborateurs. Son conseiller de Pôle Emploi le calma et lui préconisa de commencer par une personne. Il lança donc son recrutement en rédigeant une fiche de poste, un profil de candidat et une offre d'emploi. Cela lui prit un certain temps mais Jean estima que ce n'était pas du temps perdu car il fallait démarrer sur de bonnes bases.

Il fut surpris par le peu de réponse qu'il reçu. Il ne comprenait pas qu'avec plus de trois millions de chômeurs, sa proposition n'intéressait que peu de personnes. Avant de rencontrer les quelques candidats retenus, il créa un dossier de candidature, un guide d'entretien et une grille d'observation. Le dossier de candidature devait lui permettre de bénéficier de toutes les informations des candidats car leur CV était souvent incomplet. Le guide d'entretien listait les thèmes à aborder et les questions à poser car comment comparer les candidats entre eux si les entretiens ne se déroulent pas de la même manière ? Et, enfin, la grille d'observation devait lui servir de paire de lunette professionnelle afin d'évaluer tous les candidats de la même manière à partir d'une liste de qualités dont le choix s'était avéré délicat. Jean était fier de sa démarche très professionnelle et avait hâte de rencontrer le premier candidat.

Entre temps, le nombre d'offres resté sans réponse s'accumulait.

Jean fut déçu par les premiers candidats reçus. Il trouva des hommes et des femmes plus soucieux d'obtenir une rémunération plutôt que trouver un réel intérêt dans leur mission. Les motivations des candidats étaient très faibles, voire inexistantes. Les questions posées ne concernaient que des points de détail sans véritable lien avec la fonction.

Et plus le temps passait, plus les offres restées sans réponse augmentaient.

Jean se décida enfin à choisir un candidat. Il du le former, lui expliquer ce qu'il attendait de lui, comment identifier les offres intéressantes, comment y répondre, comment relancer les employeurs indélicats qui tardaient à se manifester… Jean lui fixa des objectifs, lui créa un tableau de bord et organisa un bon système de reporting car il était hors de question qu'il soit derrière lui en permanence. Il avait une haute conception du management et maîtrisait parfaitement les techniques de délégation.

Cependant, malgré le travail acharné de son collaborateur, la quantité de travail ne diminuait pas. Jean se déplaçait régulièrement afin d'honorer les rendez-vous obtenus par son salarié et ne pouvait pas consacrer du temps aux réponses des offres d'emploi.
Il se décida, donc, de recruter un deuxième collaborateur. Partant du principe qu'il faut toujours être au plus prés du terrain, il décida de recruter une personne basée à Paris, proche des employeurs franciliens et connaissant au mieux leurs besoins.
Avec deux collaborateurs, Jean découvrit les contraintes d'une organisation multi-sites. Il utilisait Skype pour un entretien journalier avec sa collaboratrice parisienne mais chaque semaine il allait à Paris pour réaliser un débriefing en face à face. Les jours passaient, les semaines défilaient et le travail s'accumulait. Face à cette implacable réalité il prit la seule décision qui s'imposait à ses yeux : recruter de nouveaux collaborateurs dans différentes villes. Il envisagea même de recruter dans des pays francophones tels que la Belgique, la Suisse, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Ses

procédures étaient bien rodées et il se découvrit même un talent d'organisateur et de formateur.

Et c'est alors qu'il prit la décision qui allait changer le cours de sa vie. Il décida de franchiser son activité. Il trouva un nom à son entreprise, choisit un cabinet de conseil en développement de franchise qui l'aida à rédiger un contrat de franchise, sa bible du parfait franchiseur et du parfait franchisé. Il adhéra à la FFF Fédération Française de la Franchise et devint responsable de la commission « aide aux entreprises ». Très rapidement son réseau s'étoffa et sa présence dans tout l'hexagone fut perçue comme un gage de réussite. Il obtint le premier prix du développement commercial décerné par les DCF les Dirigeants Commerciaux de France.
On lui conseilla d'ouvrir son capital à des capitaux risqueurs et s'adressa à Sud Angels et à Melies pour lever des fonds. Avec son dossier qui était remarquable et ses références il obtint un concours financier des plus intéressants. Il était invité dans les plus prestigieuses Grandes Ecoles pour faire des conférences sur l'entreprenariat et le management et son press book gonflait sans cesse. En plus des articles et sa chronique hebdomadaire qu'il rédigeait pour les journaux économiques, il écrivit un livre sur la recherche d'emploi qu'il intitula « la méthode ouvre-boîtes » qui devint rapidement un best seller.
Et c'est alors que survint la catastrophe qu'il redoutait. Son conseiller Pôle emploi qui le suivait toujours lui proposa un job qu'il ne pouvait refuser : le remplacer à son poste de conseiller dans la mesure où Jean possédait maintenant une réelle expertise dans la recherche d'emploi.
C'était donc la consécration : le chômeur devenait l'expert. Il se prenait à rêver tel le prisonnier devenant directeur de prison ou l'élève endossant l'habit de l'enseignant…

Que croyez vous qu'il fit ? Il fit ce que vous auriez fait…
Il allait mettre en application l'aphorisme de Cocteau : « pour bien tuer un ours, vendez d'abord sa peau »…

Méfiez-vous de l'eau qui dort...

Staal SHAKTI

Cela faisait vingt ans que M. Rabier travaillait à Douches Expertise, en tant que VRP. Après des débuts hésitants, appuyer sur la sonnette était devenu une simple formalité. Car l'intérêt du métier résidait ailleurs, dans la suite des événements, lorsque l'appât se tenait dans l'encadrement de la porte. C'est à ce moment précis que M. Rabier donnait toute la mesure de son talent : parer à toutes les éventualités, anticiper le moindre refus, faire un pas… juste un pas de plus pour franchir le seuil de la porte. La comédie pouvait alors commencer.

Une fois dans l'antre, M. Rabier aurait demandé à son hôte la permission de se délester de sa mallette. Il aurait ensuite déployé son argumentaire, établi un devis et asséné le coup de grâce : le mirobolant rabais. Pour ne pas laisser la chance au doute, il aurait aussitôt appelé le plombier de la boîte. Vingt ans déjà. Vingt ans à se frotter à la psychologie des gens, tant et si bien qu'il avait fini par élaborer un schéma d'approches-types en fonction des profils. Vingt ans à plaisanter avec son interlocuteur, à peser ses mots lorsque ce dernier était suspicieux, à se mettre en retrait lorsqu'il fallait le laisser réfléchir. Vingt ans d'une fausse sympathie à rendre apathique n'importe quelle proie.

Mais voilà que M. Rabier s'enlisa, sans même pouvoir le situer dans sa carrière, dans le théâtre des objectifs commerciaux. De simple vendeur, il en était devenu la caricature même. Le cheveu légèrement gominé, le sourire engageant et la poignée de main ferme, on lui aurait donné le bon dieu sans confession. Presque trop. Dans le secteur qu'il parcourait inlassablement, il avait même poussé l'absurde à son paroxysme : convaincre le client de l'utilité de l'inutile.

La confiance que M. Rabier avait tirée de son occupation primaire avait, en partie, déteint sur son quotidien d'homme ordinaire et ses relations personnelles. Les primes à l'affection qu'il pouvait recevoir en retour étaient à la hauteur son investissement relationnel, feintes. Car en réalité, il était très économe de sa personne… sauf dans son travail. Mme Rabier, lasse, l'avait quitté. C'est à ce moment-là que M. Rabier s'était, pour la première fois de toute sa carrière, mis à douter. Qui était-il vraiment ?

On sonna à la porte. M. Ravier s'extirpa de sa nuit sans sommeil, revêtit sa robe de chambre, traversa le salon et ouvrit la porte. Un postier lui tendit un recommandé. Cela ne laissait rien présager de bon. Trois jours plus tôt, le Conseil d'administration de sa boîte l'avait convoqué. Face à son responsable, il s'était emporté. Il n'avait pas eu cette intelligence - et qui lui était a priori si naturelle - des mots.

Il signa le bon et referma la porte. Et c'est avec résignation qu'il lût le recommandé : « Votre conduite ayant altéré la bonne marche de l'entreprise, nous vous avons convoqué à un entretien préalable afin de recueillir vos explications [...] Celles-ci ne nous ayant pas données entière satisfaction, nous avons le regret de vous informer que nous vous infligeons une mise à pied ». C'était froid, sec, lapidaire.

M. Rabier sentit sa gorge se nouer. Depuis quelques temps et en dépit de son acharnement, il ne parvenait plus à atteindre les objectifs fixés. Il posa la lettre, traversa le salon et pénétra dans la salle de bains. Il allait se reprendre. Il se dévêtit, rentra dans le bac de douche et tourna, avec une force insoupçonnée, le robinet d'eau chaude. Pour tout regard extérieur, cette manipulation si vigoureuse aurait induit, au vu d'un geste si banal, un léger décalage. Mais pas pour M. Rabier qui voyait là la métaphore, certes incongrue, de son imminente renaissance. Un fin filet d'eau saliva du pommeau. Si fin qu'il se tarît bien vite. Probablement un problème dû aux canalisations. L'installation de l'immeuble commençait à se faire vieille. À moins que cela ne soit le pommeau

de douche. M. Rabier songea un instant à rédiger un bon de commande, histoire de sauver son emploi. Puis rit de sa propre bêtise. Toujours est-il que l'eau ne coulait toujours pas.

Déjà deux semaines que M. Rabier ne se lavait plus en raison de son problème de douche. De son corps émanait des odeurs jusque-là inconnues. Certes, il était sur le point de perdre son identité sociale mais il était en bonne voie de se réconcilier avec son identité corporelle. Lui, toujours tiré à quatre épingles dans son costume-cravate dont l'infime pli était soigneusement étudié, arborait dès-à-présent et avec fierté sa nudité bedonnante qui trahissait sa quarantaine. Lui, toujours à s'asperger d'une eau de toilette bon marché à la moindre surchauffe, laissait désormais libre cours à l'expression sans borne de ses phéromones. Lui, toujours à mesurer ses gestes, s'abandonnait à des penchants primaires. Il aimait à passer ses mains sous ses aisselles humides qu'il reniflait longuement. Comme une sucrerie olfactive. Il aimait à rouler entre ses doigts – intense jouissance tactile - ses poils collants qui ornaient la voûte de ses dessous de bras. Sa barbe, tel un lichen envahissant, dévorait son visage et son cou. Mais de son être en friche, la plus grande fierté qu'il en tirait était sans nul doute son orifice buccal : le lieu magique d'une ritournelle orchestrée par les plats en conserve qu'il ne cessait d'ingurgiter. Aux sueurs acides, s'ajoutaient des flatulences étouffées et autres borborygmes intestinaux. Ces odeurs et ces musiques intérieures faisaient désormais partie intégrante de lui-même. Elles le rassuraient. Elles, si longtemps réprimées, reprenaient enfin leurs droits. Lui, toujours civilisé, se bêtifiait...

On sonna à la porte. M. Ravier s'extirpa mollement de sa grotte et ouvrit. La concierge de l'immeuble lui tendait un paquet. Devant elle, un homme qui n'avait rien à voir avec celui qu'elle croisait habituellement le matin. Elle détailla les sillons de nervosité qui creusaient le visage de M. Rabier, sa barbe hirsute et ses yeux… vides. Cet homme lui faisait peur.

M. Ravier prit le colis et referma la porte derrière lui. Son pommeau de douche, commandé quelques jours plus tôt sur Internet, était enfin arrivé ! Il fendit le salon et s'empressa d'installer l'instrument qui allait, pensait-il, sonner sa délivrance. Le tuyau flexible tressauta. M. Ravier attendit l'eau jaillir. Comme un enfant. Mais sans succès. De rage, il jeta le pommeau. Et il pleura. Toute l'eau de son corps.

Voilà un mois que M. Ravier était reclus. Ses provisions avaient chuté : il ne lui restait en tout et pour tout qu'une seule bouteille d'eau minérale et ses boîtes de conserve avaient rendu leur dernier cassoulet. Il se leva. Difficilement. Sa tête tourna. Des points de lumière obstruèrent sa vision. M. Ravier se ressaisit, se dirigea vers la cuisine, ouvrit un placard vide et empoigna fermement un marteau. Il avait décidé d'en finir.

Alertés par les coups et les cris, les voisins avaient appelé la police. Un homme avait été retrouvé en sueur, achevant sa douche à coups de marteau. Sous le poids du maillet, les canalisations avaient cédé, provoquant un dégât des eaux dans l'appartement du dessous. M. Ravier fut interné sur-le-champ.

Alors que la concierge de l'immeuble s'affairait à éponger le sol de la salle de bains sinistrée, elle pensa à sa mère. Oui, décidément, celle-ci avait au moins raison sur un point : il faut toujours se méfier de l'eau qui dort. Cet homme, si propre sur lui... Qui l'aurait cru ? Tandis qu'elle s'apprêtait à plier sceau et serpillière, elle s'attarda sur la vanne d'arrivée d'eau. Celle-ci était fermée. Et la concierge soupira : « Et dire qu'il était sur le point de partir en vacances ».

Nom de Dieu

Florian MANTIONE

- Parlez-moi de vos diplômes et de votre formation.

Le DRH avait posé sa question sur un ton bienveillant et se montrait très à l'écoute de son candidat. Il recherchait un attaché commercial devant suivre et développer une clientèle existante de commerçants. Il souhaitait rencontrer une personne ayant une bonne faculté d'analyse et de synthèse ; quelqu'un qui savait s'adapter à tout type d'interlocuteurs, qui savait comprendre les besoins de ses clients, qui savait proposer la meilleure solution et qui savait conclure. Bref, un vendeur. Un vrai. Pas un bonimenteur.

Le candidat répondit concrètement à la question en décrivant sa formation ainsi que les diplômes obtenus. Il insista sur la cohérence de son parcours scolaire et universitaire. Il parlait d'un ton posé, utilisait un langage simple avec un sourire commercial de bon aloi et l'exacte dose d'enthousiasme.

- Et votre itinéraire professionnel ? Décrivez-le moi.

Le candidat répondit avec le même ton posé, le même langage simple sans se départir de son sourire commercial de bon aloi et de l'exacte dose d'enthousiasme. Il insista sur ses résultats à la hauteur de ses efforts, cita de nombreux exemples illustrant ses capacités commerciales et prit soin de chiffrer ses propos, apportant ainsi une réelle crédibilité à sa démonstration.

- Y a-t-il une vie en dehors du travail ?

Le candidat ne sembla pas surpris par la formulation de la question. Il comprit que le DRH voulait s'enquérir de ses hobbies, de son activité culturelle, sportive ou associative. Il répondit avec

le même ton posé, le même langage simple sans se départir de son sourire commercial de bon aloi et de l'exacte dose d'enthousiasme.

Le DRH prenait des notes, opinait souvent du chef, conservait son attitude bienveillante et semblait intéressé par les réponses du candidat.

- Qu'est-ce qui vous intéresse dans notre société et dans le poste que nous proposons ?

Le candidat répondit sans hésiter en insistant sur l'excellente image de la société et la qualité des services et des produits vendus avec le même ton posé, le même langage simple sans se départir de son sourire commercial de bon aloi et de l'exacte dose d'enthousiasme. Le poste lui convenait parfaitement car il alliait l'autonomie qui allait le responsabiliser avec les moyens adéquats pour réaliser ses futurs objectifs.

L'entretien qui durait depuis une bonne heure allait bientôt s'achever par un constat plutôt positif car les deux parties semblaient y trouver leur compte.

Le DRH reprit la parole et réexpliqua de nouveau la procédure de recrutement de sa société qu'il avait mise au point et dont il était très fier avec tout particulièrement un élément qui illustrait ses propos : le CV anonyme. Il s'était battu au sein de son entreprise pour l'imposer, et avait organisé de nombreuses réunions d'information voire de formation. Sa démonstration était rigoureuse : seules les compétences du candidat devaient être prises en compte et la lecture du CV ne devait pas être « polluée » par des informations n'entrant pas dans le champ professionnel. En plus de respecter la loi sur la non-discrimination, la société montrait ainsi son ouverture d'esprit.

Le DRH était particulièrement heureux de cet entretien mené avec un CV totalement anonymisé et transmis par son directeur commercial qui avait procédé à une pré-sélection. Comme l'issue

se présentait bien et allait déboucher vraisemblablement vers une embauche ou, tout au moins, une proposition de contrat de travail, le DRH demanda un CV avec toutes les informations relatives au candidat.
Le DRH saisit le CV que lui tendait son candidat afin de le parcourir rapidement, mais il ne put s'empêcher d'avoir l'œil attiré par le patronyme du candidat : il s'appelait Jean Larnacœur. Le DRH ne dit rien. Il conclut l'entretien avec la même bienveillance avec laquelle il l'avait mené et le candidat ne se départit pas de son sourire commercial de bon aloi et de l'exacte dose d'enthousiasme qu'il estimait exprimer.
Une fois le candidat parti, le DRH appela le directeur commercial en lui annonçant la bonne nouvelle : il venait de rencontrer un excellent candidat, bien formé, avec une expérience bien adaptée et une personnalité en harmonie avec les valeurs de la société. Le directeur commercial, qui attendait avec impatience de nouvelles compétences dans son équipe réagit positivement et exprima le désir de le rencontrer rapidement.

- Lis d'abord le CV, dit le DRH.

- J'arrive.

Une fois arrivé dans le bureau de son collègue, le directeur commercial prit le CV que lui tendait le DRH avec un sourire amusé.

- Qu'y a-t-il ? Tu me sembles bizarre. Il est bien ou il n'est pas bien le candidat que tu viens de rencontrer ?

- Il est très bien et correspond exactement au profil recherché. Et en plus, il est libre et peut commencer la semaine prochaine.

- Tout va bien, donc. Pourquoi ce petit sourire en coin ?

- Lis d'abord le CV, dit le DRH

Le directeur commercial faillit s'étrangler en lisant le nom du candidat.

- Non, mais c'est une plaisanterie ! Il s'appelle Jean Larnacœur… Non, mais tu vois mon attaché commercial se présentant chez un client en disant « bonjour, je suis Jean Larnacœur » ?

-Ecoute, c'est un excellent candidat, bien formé, avec une expérience bien adaptée et une personnalité en harmonie avec les valeurs de notre société.

- Attends, je lis son CV. Effectivement, il correspond bien au profil recherché. Mais je ne peux pas embaucher un arnaqueur.

- Tu dis n'importe quoi : ce n'est pas un arnaqueur. Il s'appelle Jean Larnacœur.

- C'est bien ce que je dis : c'est un arnaqueur.

- Non, c'est un Larnacœur. Ce n'est pas pareil.

- Je ne fais pas de différence et mes clients aussi ne feront pas de différence. Non, mais tu imagines la scène… Si tu veux que notre société soit ridiculisée, si tu veux que l'on perde tous nos clients, alors embauche-le. En tout cas, moi je n'en veux pas.

Les deux hommes se regardaient face à face. Le DRH était gêné, comprenant le directeur commercial sans le comprendre tout en le comprenant… Celui-ci semblait abasourdi et tiraillé entre son envie de recruter un bon candidat immédiatement opérationnel et ses craintes de provoquer un tsunami dans son équipe de vendeurs. Et oui, comment allaient réagir les commerciaux déjà en place alors qu'il s'évertuait de prôner une certaine éthique dans la démarche commerciale, alors qu'il imposait que toute vente soit conforme aux besoins des clients en pratiquant le juste prix et en respectant tous les engagements ?

Les deux hommes étaient maintenant silencieux. Chacun semblait peser le pour et le contre. Chacun affûtait ses arguments pour convaincre son interlocuteur.

- Et si on appelait le précédent employeur ? Il nous dirait si son nom l'avait pénalisé dans sa démarche commerciale, ose le directeur commercial.

- Non, il n'aurait pas eu d'aussi bons résultats commerciaux si cela avait été le cas.

- Et si on lui demandait de changer de nom, ose de nouveau le directeur commercial.

- Mais tu te rends compte de ce que tu es en train de dire ? C'est totalement illégal et indigne d'une société attachée à de fortes valeurs.

- Et si on téléphonait à l'inspecteur du travail ou à notre avocat ? Ils pourraient nous conseiller. Après tout c'est leur travail.

- Et pourquoi pas téléphoner au Défenseur des Droits. Non, il faut être un peu sérieux…

- Alors que faisons-nous ? C'est toi le DRH. C'est à toi de nous trouver la bonne personne qui ne risque pas de faire de vagues.

- Et bien en tant que DRH, je pense que le nom n'a aucune influence sur ses compétences et sur l'image que l'on renvoie. Je m'appelle bien Alexandre Viray !!!

Pas mieux qu'elle

Claire VAURIS-PATAKI

Depuis six ans elle avait su s'accommoder d'être l'assistante irréprochable de Madame Bellegarde.
Irréprochable. C'était un fait. Car celle-ci lui avait dit d'entrée de jeu le matin de son arrivée « Si j'ai une chose à vous reprocher, Nathalie, je ne le ferai pas. Je vous virerai ».
Ce même jour, en allumant l'ordinateur, elle s'était fait un devoir de changer le mot de passe choisi par celle à qui elle succédait : vieille ordure, noté sur un post-it rose ostensiblement scotché en haut du moniteur. A d'autres la lutte des classes ! Elle n'était pas là pour mordre la main de son maître.
Elle put faire rapidement connaissance avec un bon nombre d'employés de la société, qui semblaient trouver une urgence fébrile à venir lui dresser les portraits de celles qui lui avaient précédé. Et qui avaient toutes été renvoyées. La dernière en date n'était restée que quatre mois. « Cela valait bien mieux que de tomber malade » la consolait-on par avance. Chacun en regrettait une plus que les autres. « Tiens, tu seras la deuxième Nathalie, c'est drôle ! », s'amusait-on. Il en fallait bien peu pour les distraire du ronronnement de leur quotidien.

Dans les premiers temps, elle avait dû faire le dos rond bien souvent. Elle avait lentement récité dans sa tête l'alphabet en quatre langues (elle n'avait pas gonflé son C.V) ou la liste des départements français, chaque fois que l'orage avait grondé. Cela l'avait aidé à rester souriante, et hermétique aux insultes qui passaient, comme un mauvais grain subit sur une eau tranquille.
Ardèche – Ardennes – Ariège – Aube – Aude – Aveyron…
Elle aimait rester concentrée sur la tâche à accomplir. Elle était persuadée que tout le monde y gagnerait. Et en effet, de plus en plus souvent, les tensions s'étouffaient avant même de réellement pulser à la tempe de sa patronne.
Depuis six ans, en plus de l'agenda, elle avait géré toutes sortes d'explosifs verbaux venant du bureau mitoyen, mais dont les

substances s'étaient faites de plus en plus rares et de moins en moins instables.
Elle ne l'avait ni domptée ni attendrie. Mais elle s'était rendue indispensable à force d'efficacité et de patience. C'était cela. Elle en était persuadée.

Elle avait également un talent particulier qui facilitait les choses. Elle n'attendait rien et elle s'en régalait.
Plus jeune, elle s'était chaque jour éveillée certaine qu'il se passerait une chose un peu hors du commun dans sa vie. Elle se disait « Aujourd'hui ! » « Aujourd'hui je rencontrerai un homme. Aujourd'hui je me mettrai à aimer mon travail. Aujourd'hui je me sentirai belle. J'aurai une idée de génie ». Puis elle avait fini par trouver confortable l'idée qu'il ne se passe jamais rien. Rien de décisif. Et elle avait commencé à se sentir satisfaite ! C'était aussi simple.
Elle avait basculé dans l'ordinaire, comme dans une activité sans fin qui la délassait. Certains font du Sudoku, d'autres brodent... Ce métro – boulot - télé – plateau – dodo, c'était cela sa vie et ce qui l'emplissait. C'était mieux que le vide et l'attente. C'était déjà quelque chose. Et c'était bien réel.
Ce n'était pas une capitulation. Elle avait découvert qu'elle prenait un réel plaisir aux choses routinières. Elle entendait toutes ses collègues dire sans pudeur « j'étouffe » « Je n'en peux plus de ce rythme, de ce système » « Je me sens coincée » Et elle, égoïstement, elle se sentait plus sereine.

Elle avait parfois quelques complexes furtifs en voyant ces mêmes femmes affriolantes en réunion, qui lissaient leurs jupes et avaient dans leur sac une pochette à maquillage. Elles pouvaient et devaient séduire autant que convaincre.
A la pause, elles passaient un texto à la nounou pour savoir si la fièvre n'était pas remontée, demandaient à leur ainée si elle pouvait passer au magasin de surgelés, commandaient sur internet un cadeau d'anniversaire ou de Saint Valentin et réservaient leurs billets de train pour le week-end. « Je travaillerai sur ce rapport dans le train » disait-elle, avec déception. « Je ferai ma valise après

la réunion au collège » « Je ne sais pas ce que l'on va manger ce soir » « J'ai une de ces piles de repassage »…
Elles avaient dans le regard une lassitude masquée sous un loup d'énergie. Elles pétillaient, puis par moment elles s'étiolaient. Jamais d'humeur égale. Jamais tranquilles. Toujours en quête de temps et de solutions.

Nathalie avait ses petits plaisirs pour s'habituer à faire face à ces femmes aux multiples talents. Elle s'installait toujours en bas dans le RER à 2 étages, pour les voir passer sur le quai en contre-plongée, pour les voir un peu déformées, moins élégantes. D'en bas, celles qui étaient assises, avaient presque des allures de crapauds. C'était juste pour se réconcilier avec sa propre gaucherie, sans réelle malveillance, car elle avait déjà gagné sa place à leurs côtés.
Au tout début elle avait perçu comme une petite rumeur, un murmure qui bruissait en permanence dans les couloirs lorsqu'elle passait. C'était comme vivre sous un toit de paille à travers lequel on entend les sons d'une nature pouvant devenir hostile. Il n'y avait pourtant pas eu d'animosité. Juste une gêne de sa part.
Manche – Marne – Mayenne – Meurthe et Moselle…
Elle croisait ces filles comme deux espèces cohabitent et s'observent au point d'eau. Puis un jour, homme ou femme, ils avaient trouvé le moyen de lui dire leur admiration. Cela faisait six ans. Et elle était toujours là ! Un record. De plus en plus épanouie, de moins en moins bousculée par sa féroce hiérarchie. Elle était « si consciencieuse, si compétente » « Une autre carrure que toutes celles qui ont défilées ». C'était cela. Ils en étaient persuadés.

Ce vendredi, en arrivant au bureau elle était certaine que la journée serait sans surprise. Elle venait de faire son chemin de petite fourmi. En croisant de coquettes silhouettes en tailleur à l'accueil, elle avait pris sa mine détachée. Au troisième elle avait badgé.
Bien rôdée à ces gestes solitaires du matin, elle se vautrait avec une quasi-volupté dans ses petites habitudes et la satisfaction de cette chorégraphie répétitive.

Allumer les plafonniers. Quelques pas à droite. Réveiller le photocopieur. Un pas en arrière. Couper la boite vocale. Faire rouler sous ses doigts la cordelette du store à lamelles. Poser sac et manteau en les faisant glisser le long de son corps. Demi-tour. Un beau port de tête.
C'est alors qu'elle l'aperçue et sursauta. Madame Bellegarde était déjà là. Visiblement de bonne humeur.
Nathalie, ce soir réception avec le comité directeur au 5ème. Je boucle tout et monte vers 18h. Je me suis dis que pour une fois vous pourriez partir un peu plus tôt.
Merci. Mais j'en profiterai pour rédiger quelques comptes rendus.
Vous êtes unique !
Elle avait dit cela comme on dit à son amant « Tu es incorrigible ! » ou « Tu me gâtes trop ! ». Comme on dit à sa vieille maman « Tu m'étonneras toujours ! ».
Elle y avait mis un peu de sentiment, sous une fine pellicule de renoncement. A la manière dont on accuse à peine ceux que l'on aime, d'être ceux qu'ils sont.
Oui, depuis six ans, elle avait su prouver à Madame Bellegarde qu'elle était travailleuse et dévouée. C'était bien cela. Elle avait su se faire apprécier.
Quand elle eut terminé, elle décida de monter porter un message urgent.
En s'approchant elle entendit le tintement des verres, le son de sa voix, à elle, sa voix tout à l'heure si plaisante, qui disait « Ecoute, elle n'a peut-être pas inventé la poudre mon assistante… mais je t'assure il n'y a pas mieux qu'elle ! Pas de gamin malade ou de nounou qui se tord la cheville. Pas de grève à l'école ! D'une ponctualité à toute épreuve. Pas d'homme pour la distraire ou l'énerver, pas de shopping en ligne pour se faire belle. Pas d'exigences pour les vacances. Bref, pas de vie ! Pas de congé mater en vue…et elle ne se plaint jamais ! Alors celle-ci je me la garde précieusement. »

Elle s'était mise à penser qu'elle avait quelque chose en plus.

Elle avait quelque chose en moins.

Pigeon vole

Sylvie DUPUY

Jeudi 8 heures 30. Réunion hebdomadaire de service. C'est Françoise qui attaque en premier, l'anxiété collée au visage.

- C'est pas à l'ordre du jour mais on a une urgence à régler : Il y a des rats dans la chambre de Thomas. Des crottes partout.

Quelques rires et manifestations de dégoût fusent. Tour de table. Diagnostics, hypothèses, préconisations, rappels au cadre, sanctions prévues.

Dans ma tête je déroule le fil de mon intervention de la veille chez Camille, un jeune homme qui a quitté le foyer depuis deux mois pour emménager dans un appartement en ville. Jusqu'à hier, appartement correctement tenu, pas de plaintes de voisinage, courses effectuées régulièrement. Bilan très positif.

Devant sa porte d'entrée, Camille ne bronchait pas. La tête des mauvais jours, enfoncée dans une capuche crasseuse. La tête d'un condamné.

- Mais quelle horreur !

Je n'en croyais pas mes yeux. La pièce principale était maculée de fientes d'oiseaux. Le carrelage, les meubles, rien n'avait été épargné.

- Mais qu'est-ce que tu as foutu ?
- J'étais bien obligé de le recueillir, le pauvre, il était blessé.
- Et puis cette odeur, c'est horrible. Ouvre la fenêtre.
- Non, surtout pas, faut pas qu'il tombe.
- C'est quoi cet oiseau ?

- Bah ! C'est mon pigeon, j'lai trouvé sur le parking en bas. Comment tu voulais que je fasse ?
- Et qu'est-ce que je suis censée dire ? Je fais comme si j'avais rien vu ? Mais je ne peux pas ! Tu ne peux pas vivre dans un cloaque pareil.
- J'avais pas le choix, fallait bien que quelqu'un s'en occupe !
- Et ton chat, t'en a fait quoi de ton chat ?
- J'avais peur pour mon pigeon, alors, je les ai mis chez mon père.
- Comment ça, tu LES as mis chez ton père ! Tu n'as qu'un chat !
- Bah ! Non, en fait j'en ai deux. J'étais bien obligé, c'est le vieux du dessous qui faisait que taper sur son chat, alors il a été d'accord pour me le donner. Mais t'inquiète pas, le premier, y'a quelqu'un qui va le prendre.
- C'était quand cette histoire de voisin ?
- J'sais pas.
- Bon, en tout cas moi j'en connais qu'un de chat. Et ton père, il est d'accord pour garder les chats ?
- C'est bon ! Lâche-moi. Si tu crois que c'est facile. J'ai pas eu le choix.
- Camille, on a toujours le choix.
- …
- Mais je ne peux pas te laisser vivre comme ça.
- T'as pas le choix ?
- Euh ! Je te rappelle que pour l'instant, c'est pas toi qui payes le loyer, c'est le service. Alors, ok, on va dire que je ne suis pas passée aujourd'hui. Je repasse demain, t'as intérêt à tout nettoyer sinon je serai obligée de prévenir le directeur, et tu seras viré, c'est certain.
- Je m'en fous d'être viré, de toute façon c'est trop petit ici. Comment je vais faire quand j'aurais récupéré les autres ? Il me faut au moins deux pièces supplémentaires.
- Quels autres ? Tu m'as expliqué que le deuxième chat, tu ne le gardais pas !
- Le chat plus le lapin. Tu vois pas la cage, là ? Je viens de l'acheter avec mon argent de semaine. Je préfère me priver de manger plutôt que de le voir crever.
- Ne me dis pas que tu vas recueillir aussi un lapin ?
- Bah si, je suis obligé, ma sœur elle le veut plus.

- On t'avait autorisé un seul animal. Tu as choisi d'avoir un chat, un seul chat et maintenant c'est l'arche de Noé.
- Je suis bien obligé, je peux pas les laisser mourir. C'est pour ça que je resterai pas ici, c'est trop petit.
- Tu sais bien que tu n'auras jamais les moyens d'avoir un appartement plus grand, c'est impossible.
- Et comment tu voudrais que je m'en sorte, hein ? C'est toujours la même chose avec vous.
- Bon, on va pas s'emballer. Une chose après l'autre. Tu trouves une solution pour le pigeon, pour le chat ou pour le lapin, tu nettoies et on reparle tranquillement.
- Et si mon père veut pas garder mes chats, je fais comment moi, j'ai pas le choix.
- Si tu veux, je vais aller lui parler. Je lui dis que c'est juste pour un jour, jusqu'à demain, le temps que tu nettoies.
- Mais non ! J'peux pas récupérer les chats demain.
- Et pourquoi ?
- Bah ! A cause de ma mère et de ma sœur.
- Je n'y comprends rien. Cette cage, c'est pour le lapin, non ? Il sera en sécurité !
- Comment vous voulez que je fasse, hein ? Le lapin, elle va le faire crever, je la connais ma frangine.
- Au fait, il est où ce pigeon ?

Il a poussé la porte donnant sur sa chambre. J'ai constaté, effarée, l'ampleur d'autres dégâts. Les draps, les murs, les vêtements par terre, couverts de fiente. L'odeur pestilentielle a empli mes narines. J'ai eu envie de vomir.
- Quelle horreur, c'est pas possible Camille…Et où il est cet oiseau ? S'il est blessé, il ne peut pas voler ! Comment a-t-il fait pour salir les murs ?
- Bah ! J'lai soigné, il a guéri.
- Où est-il ? Je ne le vois pas.
- Mais tu comprends rien. Il a guéri, Je l'ai plus, il est parti.
- Tu te moques de moi ou quoi ? Tout à l'heure tu ne voulais pas que j'ouvre la fenêtre pour pas qu'il s'envole.
- C'était pas pour lui que j'ai dit ça.

- C'est pour qui alors ?
- C'est pour mon rat !
- Ne me dis pas que tu as aussi un rat.
- Comment vous voulez que je fasse, hein ? Je suis obligé de le garder.

Il a plongé un bras sous les draps et en a ressorti une bestiole toute tremblante qu'il m'a brandi sous le nez.

- D'où sort-il ce rat ? On ne va pas s'en sortir. D'où vient ce rat ?
- C'est mon père qui me l'a donné.
- Ton père t'a donné un rat alors que tu as un chat ?
- C'est pas un problème si j'ai la cage. Mais c'est la connasse…
- Camille, non !
- Si tu préfères, c'est ma mère qu'a pas voulu me filer la cage qui était dans sa cave. T'as vu les coups qu'elle m'a donnés, hein ?

Il me montre deux petits trous en dessous de sa pomme d'adam.

- De toutes façons, Thomas vient chercher le rat ce soir.
- Thomas ? Le Thomas du foyer ? Mais tu sais bien qu'il n'a pas le droit d'avoir un rat dans sa chambre !
- Bah ! C'est lui qui en veut un deuxième.
- ?
- Bah ! Oui, j'lui en ai déjà donné un. Mon père, il m'en a filé deux.
- Je ne veux plus rien entendre. Tu te débarrasses du rat, tu nettoies l'appartement et je repasse demain, tout doit être clean c'est compris ?
- Oui mais va falloir que je m'trouve un appart plus grand…
- Ah ! J'allais oublier le lapin, tu ne peux pas le garder si tu récupères un chat ! Qu'est-ce que tu décides ? Le lapin ou le chat ?
- A quoi ça servirait ma cage, hein ? Je me suis pas privé pour rien.
- Camille, fais un petit effort tout de même ! Tu vas récupérer un chat, tu dois trouver une solution pour le lapin. On a dit un seul animal. C'est le contrat.
- Y'a plus de chats.
- ?

- En fait, mon père, il a piqué sa crise. Il a ouvert la cave et les chats se sont barrés. C'est pour ça qu'il m'a donné les rats, tu piges ? Tu vois, ça s'arrange ! Qu'est-ce que tu vas dire pour Thomas et ses rats ?
- Camille, on en reste à ce que je t'ai dit : demain, je vérifie l'appartement. Point barre. Rappelle-toi : un seul animal. Tu choisis le lapin, pas de soucis.
- Et les chats ?
- Mais tu viens de me dire qu'ils s'étaient enfuis ?
- Oui, mais dimanche, j'en aurais deux autres, y'a un collègue qui les a ramassés près de chez lui dans une poubelle. Tu vois, faut que je trouve un appart plus grand.

9 heures. Le chef de service a tranché sur le cas de Thomas.

Retour à l'ordre du jour : bilan de l'installation de Camille. C'est moi qui suis aux commandes du suivi. Les questions s'enchaînent. Le psychologue me demande si Camille continue à exhiber ses cicatrices au cou, la conseillère en économie sociale et familiale m'interroge sur la gestion de son budget et sur son hygiène.

Mes yeux glissent sur mon rapport rédigé avant ma dernière visite.

- Et bien pour l'instant, tout va bien.

Françoise pose une dernière question :
- Il a toujours son chat ?

Pignons sur plage

Marie-Laure DE NORAY-DARDENNE

Oswaldo s'arrête en posant les pieds arrière de son véhicule à traction humaine.
Il y a du vent aujourd'hui. Un mistral tournant, comme il aime dire à ses clients qui bloquent en général sur le « tournant ». Jamais entendu cette expression à la météo, même à la météo des plages... C'est dans leurs yeux qu'Oswaldo perçoit ce scepticisme. Pas dans les paroles. Ni lui ni eux ne se sont là pour discuter, on n'est pas au comptoir d'un bistrot, ici. On est juste là pour commander, avec ou sans « s'il vous plaît », attendre le moins possible en se balançant d'un pied sur l'autre, donner le billet, reprendre la monnaie, et le bâtonnet glacé, le thé ou le café, les chouchous, le beignet, et repartir en oubliant deux fois sur trois de dire « merci ». Oswaldo le dit pour deux, en ajoutant Monsieur ou Mademoiselle, quelque soit l'âge du client. Parfois il échange deux ou trois mots sur la fatigue du métier, sur la clientèle de la saison, sur sa dégaine aussi : « Vous au moins on vous reconnait de loin !», mais surtout, sur ses pignons qu'il met sans exception dans le thé à la menthe. Un grand succès ces pignons. Aux compliments sur son thé, il répond – sourire aux yeux – « à nul autre pareil...» et salue, la main sur la poitrine, avant de reprendre sa course lente sur le sable brûlant du Lido, entre Carnon et la Grande-Motte. Il y travaille l'été. Un été qui commence début mai et finit mi-octobre. Un sacré bout de volé sur le printemps et l'automne. C'est la région qui veut ça. Et ce n'est pas pour déplaire à Oswaldo.
Le reste de l'année, qu'il nomme 'Mon doux hiver', en marquant d'un vrai 'z' la liaison antonyme, il le passe au centre de Montpellier. Son vaste plan de travail s'étale tout le long de l'Esplanade et déborde sur la place de la Comédie.
Il suit l'agenda culturel et n'hésite pas à changer de quartier pour un événement artistique temporaire ou un festival.
Il aime la musique et en diffuse sans ostentation de son Chario-Thé, petit nom qu'il donne à son outil de travail. Il le ménage et fait bien attention où il met les roues. Une crevaison est si vite

arrivée. Le pire est de voiler une jante. Il faut une force et une précision inouïes pour la ré-arrondir parfaitement.
Jaune et rose, très vifs. Soleil sur pétunia. Il repeint son Chario-Thé chaque année, question de propreté. Quand on travaille dans l'alimentaire, c'est in-dis-pen-sable. Parfois, il le pare de quelques colliers de carnaval pour l'assortir à ses musiques.
Samba et faro sont ses rythmes préférés. Brésil. Il en vient. Il oublie parfois pourquoi il est là, d'ailleurs... Et puis, une silhouette à contre-jour sur la plage vient lui rappeler. Une silhouette qui ressemble à celle de Maguelone.
C'est pour la rejoindre qu'il est venu à Montpellier, il y a... il y a...
Il compte sur ses doigts : une main puis l'autre, puis la première à nouveau. Quinze ans.
Pas de Maguelone à son arrivée. Le numéro de téléphone indiquait une fin d'abonnement, elle était inconnue à l'adresse postale écrite sur le papier. Pourtant, cette adresse, ce numéro, elle lui avait donnés à peine dix-huit mois plus tôt. Dix-huit mois qui lui avait permis d'économiser sur sa bourse d'étudiant, sur son petit métier de vendeur de lunettes à Copacabana, puis de serveur de caïpirinha dans un bar de musiciens à Santa-Teresa. Rio. Il n'y était retourné qu'une seule fois, pour enterrer sa mère. La ville change, se maquille pour les Jeux olympiques, pour le Mundial, et se plie à ces hordes de nouveaux riches et de bobos qui accaparent presque tous les quartiers centraux. On rase des favelas, on en dissimule d'autres derrière des murs bariolés.
Montpellier est une ville à son échelle. A l'échelle de son métier aussi. Il ne se plaint pas. Ce métier, il se l'est fabriqué sur mesure. C'était sûr qu'avec un commerce pareil il retrouverait Maguelone en un rien de temps. La plage, l'Esplanade. C'était impossible qu'ils ne s'y croisent pas un jour. Il a imaginé mille et une fois la scène, mais la merveille ne s'est toujours pas produite. Il reste aux aguets par réflexe mais n'y pense pas vraiment et n'en parle plus à personne. On lui a ri au nez tant de fois. Il en est devenu sauvage. Pas d'ami à qui confier sa quête. Il préfère discuter de Maguelone avec les oiseaux, les vagues, et Yemanja, la déesse de la mer. Ça, oui.

Oswaldo sort de son coffre-glacière un cornet au chocolat et le tend à un garçon d'une dizaine d'années. Il manque un euro à l'enfant. Oswaldo lui ferait bien cadeau, mais il a appris qu'il ne peut pas se permettre ce genre d'attitude. La concurrence, la bienséance, les codes du marché. L'enfant lui dit « Je vais demander à ma mère là-bas. Je reviens tout de suite ». « Apporte ce petit verre de thé à ta maman, alors ; c'est cadeau ». « Merci ». « Attention, c'est chaud ».
Brûlant. Comme le sable sous les pieds, comme l'envie du garçonnet de croquer dans son cornet. La mère, au loin, lui donne la pièce manquante et fait un signe de remerciement à Oswaldo. Pour le thé à la menthe et aux pignons. Le vendeur a l'habitude, c'est son petit plus. Un geste élégant, une petite douceur dans un monde trop revêche pour lui. Et il le sait : les femmes adorent cette attention galante. Juste ce qu'il faut pour se sentir vivante aux yeux d'un homme, sans une once de libertinage. Il jette un regard évasif vers cette jolie main levée qui lui dit merci. Mais le regard s'accroche, s'étonne, s'emballe, donne des petits coups de poing à l'intérieur du ventre, puis du cœur. La main levée se fige, la tête se redresse pour mieux voir. L'enfant regarde l'une, puis l'autre. Vingt-cinq mètres les séparent. Quinze ans et vingt-cinq mètres.

Racines

Florence CURTET

Elle part travailler. Elle longe des boulevards, traverse des banlieues. Son travail est situé dans un quartier mal connu, en manque de signalisation. Une tache aveugle sur la carte de la métropole. Des bâtiments industriels, en face d'une longue barre d'immeuble, une résidence à caractère social. Le centre est installé dans un bâtiment mal isolé, mal agencé, mal insonorisé, mal éclairé l'hiver, bas de plafond. Elle reçoit des gens qui souffrent, voilà son travail. Ils ont mal au corps, mais surtout à l'âme, et elle les écoute, elle les entend. Elle essaie de répondre de toute son âme, elle aime ce travail. Pour supporter, elle y va en vélo, ça la défoule, ça permet de passer la rage, au retour, parfois. La rage : devant les gifles sociales, les désaccords, les retards et les incohérences, les déracinements. Les histoires de racine, ça la connaît. Elle est venue habiter cette ville parce qu'enfant elle passait ses vacances à une heure de là, chez ses grands-parents. Ils habitaient une colline couverte de vignes et de bois, et la voilà en banlieue. Mais elle vit au plus près de ce qui lui tient lieu de racines. Quand elle entend les gens chercher le sens de leur vie en pleurant, elle se dit qu'elle a une certaine chance.

Son bureau est une petite pièce, avec un fauteuil pour elle et deux chaises pour ceux qu'elle reçoit, une table, et une armoire en fer qui croule sous les livres de ses prédécesseurs. La pièce est étroite, les murs sont proches et recouverts d'une espèce de capitonnage écru, et quand il n'y a personne en face d'elle, elle a l'impression qu'on approche une main près de son visage, avec un mouchoir ou un coton pour l'étouffer. Quand elle est assise à son bureau, elle a une fenêtre sur sa gauche, une fenêtre basse et large. Avec vue sur le parking et la rue. Son seul oxygène est visuel.

Les collègues arrivent de loin, beaucoup habitent la campagne. Elle arrive tôt, elle les voit chaque matin garer leurs voitures, en épi le long de la haie de lauriers.

Quand un entretien est annulé, elle rattrape du retard dans les dossiers, elle s'installe à l'ordinateur, face à la fenêtre. Ne pas faire face au mur capitonné. Elle a le temps de regarder de temps en temps par la fenêtre. Il y a un petit acacia qui a poussé dans la partie gauche de la haie, contre un montant en fer. Une petite pousse frêle que le jardinier n'a pas dû reconnaître, ou à qui il a laissé une chance, il ne l'a pas coupé.

Il la prévient de toutes les saisons, ce petit acacia. Il est tout maigrichon, mais il vit tout en grand. Le printemps en grand, la floraison en abondance, l'automne avec la perte de toutes ses petites feuilles sur les voitures des collègues. Et l'hiver, il tient bon, il lui montre l'exemple.

De saison en saison elle le voit grandir. Elle pense aux acacias qu'il a fallu planter sur le terrain de l'île d'Oléron, pour remplacer rapidement l'ombre que les ormes mourants ne donnaient plus. Et qui se sont si bien acquittés de leur tâche, permettant même de tendre des hamacs entre eux pour y voir balancer et dormir les enfants.

Elle pense aux beignets de fleurs d'acacias, qu'elle aime préparer et manger, en mai. Le printemps s'installe, les jours allongent, et on s'y habitue. Et puis un jour, c'est LE jour. Même si l'on rentre tard du travail, si c'est un jour où les fleurs exhalent, où le temps a été chaud et sec, il faut aller ramasser les fleurs. Encore plus rapidement si la météo prévoit de la pluie dans la nuit, qui détrempera les fleurs et leur enlèvera couleur et arôme pour cette année. Si l'on a le temps, on part en voiture, on quitte la ville et on cherche un bosquet d'acacia aux branches basses. Avec des ciseaux, on coupe délicatement les bouquets convoités, on les enferme dans une poche plastique, et on rentre vite faire une pâte à beignets pour déguster.

Le petit acacia lui sert d'avertisseur, il la prévient, il est un signet vivant sur son agenda pour qu'elle n'oublie pas la date. Même si le travail est prenant, même si cette semaine là il y a des rendez-vous ou des réunions le soir. Il est des années où elle est si absorbée, si

distante, elle qui aime tant se ressourcer dans la nature pourtant, qu'il faut bien qu'il joue de ses fleurs odorantes. Alors qu'elle décroche mécaniquement son vélo pour rentrer, l'odeur la réveille. Tout d'un coup il n'est plus question de pleurs, de souffrance, de parent qui demande conseil. Non, il est question d'elle. "Vas-tu manquer ton rendez-vous annuel avec mes frères ?", semble t'il dire.

Il a un grand frère, un peu plus loin dans la haie du parking, au carrefour de deux rues. Un camion à sandwichs est garé sous son ombre, tout naturellement. On l'ouvre à onze heures, on s'y presse, on se raconte des histoires d'entreprises et de quartier, accoudés au comptoir dans des odeurs de frites et de viandes grillées, et on le ferme en début d'après-midi.

Un matin, la région se réveille douloureusement, se lève giflée, balayée dans la nuit par un fort coup de vent. On s'inquiète de qui va manquer au bureau ce matin-là. Les collègues arrivent au compte-goutte, il y a des arbres tombés en travers des routes. Chacun y va de son anecdote, de sa frayeur, des dégâts chez lui.

Personne ne signale que le vent a couché dans la nuit les deux acacias du parking. Elle regarde par la fenêtre, elle partage leur hébétude, leur incompréhension de se voir ainsi quasi fauchés. Au bureau, pas un collègue ne s'émeut. Au camion à sandwich, à midi, on fait le tour de l'arbre et on parle de le tronçonner. Elle passe l'après-midi, elle a vue sur le mur capitonné du bureau ou sur le petit acacia couché. Soucieuse et douloureuse quasiment dans sa chair. En rentrant, sur son vélo, elle y pense. Elle les imagine débarquer demain à trois ou quatre gars, hilares et blaguant fort ; elle les voit sortir une tronçonneuse et un bidon d'essence d'un quelconque utilitaire, et découper les deux arbres d'un coup d'un seul, les débiter en petits morceaux, et charger tout ça à l'arrière de la voiture pour un dernier voyage jusqu'à la déchetterie. Et personne n'y trouvera à redire. On n'aime pas la sensiblerie, par ici. On trouvera bien un parasol forain pour le camion, sans doute, ou bien on pestera contre le soleil à la saison chaude, mais pas plus.

Elle est rentrée. Elle prépare le repas, absorbée dans ses pensées. Elle fait manger sa petite fille et la couche. Puis, plutôt que de diriger vers le salon, sans prévenir elle change de tenue, prend ses bottes, des outils, de la corde, un jerricane d'eau. Elle charge tout dans la voiture, il faut les prendre de vitesse. Son mari la voit faire, il ne comprend pas bien mais vu l'heure il préfère l'accompagner, il ne fait pas de commentaire. Ils arrivent sur le parking, il est tard, dans la résidence en face tout est calme, les gens dorment ou regardent la télé, pas un à la fenêtre ni à promener son chien. Ils s'attellent à la tâche, et poussent et tirent les arbres maigres, et poussent encore, tendent des cordes qu'ils fixent dans la barrière pour les haubaner. Bien sûr, ils n'arrivent pas à les remettre tout à fait droits. Mais ils leur redonnent une dignité, un certain aplomb, la tête un peu haute, un air moins souffrant. Ils rentrent tous deux, elle est fourbue, elle range tout, personne n'en saura rien. Elle aura fait ce qui lui semblait juste. Son mari a apprécié, ça le rend toujours plus amoureux, de la voir si idéaliste. Pour la suite, elle s'en remet au jugement des autres.

Le lendemain, pas un commentaire, ni dans son équipe ni lors de la commande de son sandwich. Les durs ont oublié qu'il fallait tronçonner cet arbre, plus un n'en parle. Le cœur plus léger, elle se contente de saluer les acacias d'un discret coup de tête.

Et au mois de mai suivant, cette fois, elle acceptera le cadeau des fleurs urbaines.

Recrutement

Sylvie MORAND

- Okay, faites la entrer !
Victoria a patienté un petit quart d'heure et ne se le fait pas dire deux fois. Pour l'occasion, elle a sorti un nouveau tailleur qui épouse son corps athlétique et se sent parfaitement à l'aise.

- Bonjour ! Je m'appelle Victoria Moretti. Lance-t-elle avec un sourire en se présentant devant ses auditeurs.
Mark Wannstein et Olivier Rolle ont été spécialement formés et recrutés par la HCorp pour l'entretien. Costumes noires, cravates noires sur chemises blanches, il ne manque que les lunettes pour compléter la tenue des Men in Black.

- Bonjour, Madame Moretti. Nous tenons tout d'abord à vous remercier d'avoir accepté notre invitation à cet entretien. Je vous en prie, asseyez-vous.
- Merci, d'ailleurs, j'aimerais en savoir un peu plus sur votre projet. J'ai été retenue sur l'excellence de mon dossier, m'a-t-on dit, mais je n'en sais guère plus.
- Oui, d'où la nécessité de cet entretien pour affiner les éléments qui détermineront nos décisions respectives.
Mark et Olivier ont ouvert devant eux l'épais dossier de Victoria. Son CV, bien sûr, mais aussi un document classé confidentiel transmis par les RG, ainsi que de nombreux documents issus d'entreprises privées avec des tableaux, des courbes multicolores dans tous les sens.

- Bien, nous allons commencer dans l'ordre chronologique et par le début de votre carrière professionnelle. Vous avez commencé à travailler en 1983 pour l'Administration Territoriale ?
- Oui, je venais de renoncer à un poste à Paris dans une tour de la Défense pour rester en province et donner à mon fils un début dans l'existence sain, loin de la pollution urbaine. J'étais Responsable des Relations Extérieures. Une belle expérience dans la Com.

Victoria se remémore avec plaisir cette période où elle pouvait à la fois éduquer son fils et se sentir utile pour la collectivité.

- Puis vous partez à Genève pour travailler à ESP, un organisme qui regroupe les syndicats du service public dans le monde entier.
Victoria reste pensive.

- Oui, je venais de rencontrer celui qui allait devenir mon mari et nous voulions une vie au grand air. La montagne nous attirait et mon fils trouverait là un terrain de jeu idéal. Et puis, Genève, son aura internationale pour moi qui ai fait des études linguistiques... Il y avait quelque-chose de magique à imaginer tous ces pays, des îles Salomon à l'Afrique, tous ces gens œuvrant pour la justice et la reconnaissance du travail salarié.
- En 1990, vous rejoignez pourtant DigitCorp, une multinationale américaine ! N'y-a-t-il pas là une erreur de casting ?
- Non, pas du tout ! L'ordinateur était supposé améliorer le travail des hommes par sa rapidité à gérer des informations. Toujours ce souci d'aller vers une société meilleure où l'homme pourrait s'épanouir. Avoir plus de temps pour soi et sa famille !
Mark prend des notes et Olivier regarde intensément Victoria. Il connaît bien l'histoire de DigitCorp. Au gré des fusions et acquisitions, la multinationale est devenue un maillon anonyme dans la grande chaîne de l'évolution du capitalisme informatique.

- Vous avez démissionné en 1994 pour suivre votre mari à Valence et là nous perdons votre trace professionnelle. Qu'avez-vous fait là-bas ?
- J'habitais à la campagne. J'ai découvert le milieu rural et je me suis rapprochée d'associations travaillant pour le développement local. Savez-vous que le territoire français est exceptionnellement pourvu en terres fertiles et que développer une agriculture respectueuse de l'environnement permettrait de nourrir sainement la population française ?
Mark et Olivier échangent un regard complice. Décidemment, la personne correspond bien au dossier qu'ils ont étudié avec soin.

- En 2000, vous partez à Montpellier et travaillez pour la société

VestWind.
- Oui, nous étions trois à participer à la création de la filiale française de VestWind, alors premier constructeur mondial d'éoliennes industrielles. Lorsque je suis entrée dans la société, elle était encore dirigée par son créateur, une belle personne. Un an plus tard, il est parti à la retraite. Les salariés lui ont offert une rutilante voiture américaine pour son départ! Le DAF a assuré l'intérim jusqu'à ce que le Conseil d'Administration recrute un nouveau P-DG.
- Et en 2008, vous quittez VestWind. Pourquoi ?
- Mon poste a été transféré à Paris, un endroit plus "sexy" que Montpellier, en tout cas vu de Copenhagen ! Et puis, je ne me sentais plus en adéquation...
Victoria repense au tournant décisif qu'a pris la société avec le recrutement de son nouveau P-DG. Son sourire Gibbs a fait perdre le sourire à toute une partie des salariés, les anciens, des soixante-huitards qui étaient dans l'éthique, mais aussi certains jeunes qui pensaient concilier travail avec leurs idées sur une société plus humaine. Comme eux, elle avait pensé qu'une entreprise pouvait évoluer vers une sorte de "capitalisme vert", respectueuse de l'environnement et des gens, pour un futur viable. Il s'est avéré qu'il fallait retirer le terme "vert" et mettre de côté la notion d'espoir qu'il revêtait pour laisser la place à un capitalisme sauvage. La crise ! Quelle crise ? Un fonctionnement bel et bien structurel et planifié, programmé dès 2005 avec un cynisme digne du nazisme. Elle en est plus que jamais convaincue.

- Oui, mes journées n'avaient plus de sens. Nous travaillions en apnée en permanence pour des projets hyper importants mais rendus obsolètes du jour au lendemain par le "sourire" tombé en cascade d'en haut ! Plus le temps de manger ailleurs que devant son écran ou encore de faire du sport, des conférences qui s'éternisent le soir alors que les neurones se sclérosent par manque d'oxygène et d'endorphines. Et, refaire la même chose le lendemain. Je peux dire que la gouvernance, ce nouveau mot à la mode, mis en place dans l'entreprise a plongé la plupart des salariés dans l'anxiété la plus profonde.

- Et vous ?
- J'ai géré. Je ne suis pas un rat de laboratoire que la société teste pour voir s'il consomme bien ses anxyolitiques tout en restant sur le fil du rasoir ! J'ai repris la Fac de Médecine. Je me suis intéressée à la Médecine Traditionnelle Chinoise. J'ai appris des méthodes pour me relaxer, prendre du recul et valoriser les vraies priorités. Ces méthodes, je les enseigne aussi autour de moi, ma famille, mes amis. Une petite boule de neige !... Voilà, j'ai été honnête avec vous. Je pense que vous avez tous les éléments pour prendre votre décision. Mais j'ai beaucoup parlé et vous très peu ! Quel est donc votre projet ?
Mark et Olivier sourient à Victoria. Elle correspond tout à fait à la personne qu'ils recherchent depuis pas mal de temps.

- Hcorp pour Human Corporation est une entreprise internationale créée par des fils et filles des personnalités riches qui remplissaient les pages des tabloïds. Leurs moyens sont pharaoniques et ils se sont donnés comme objectif de lutter contre la criminalité économique mise en place par leurs parents. Ils veulent un futur. Ils ont compris que s'ils veulent continuer à vivre sur la planète Terre et pas dans une ville sous globe sur Mars, il faut que les choses changent rapidement. Ils ont besoin de gens honnêtes qui ont une expérience significative et qui ont su concilier leur vie personnelle, leur vie de famille avec un travail utile pour le bien de l'humanité. Exit les requins aux dents longues, ils recherchent et veulent recruter des hommes et des femmes heureux de vivre et de travailler. Les conditions de travail sont idéalement adaptées à chacun. Connaissez-vous l'entreprise Patania ? Savez-vous ce qu'est une Benefit Corporation ?
Victoria sourit. Bien sûr, elle connaît Patania mais rien sur la B Corp.

- Venez, nous allons vous montrer notre plan d'action et puis vous nous direz si vous êtes intéressée par le job. En tout cas, nous, nous aimerions travailler avec vous !
Victoria est sur un nuage. Cela existerait-il vraiment ? Elle repense à une phrase écrite par une ancienne collègue : « j'envie tes prochains collègues ! Prends soin de toi ».

Repose En Paix

Anecdote d'un apprenti croque-mort.

Gilles MARTINEZ

Pourquoi croque-mort ? Je ne sais pas ou je ne sais plus. Un hasard, une coïncidence. Une situation, une décision, une envie noyée dans l'inconscient de danser avec la mort pour mieux l'apprivoiser. La curiosité de voir, de savoir, de comprendre et de tenir les ficelles d'un métier aussi singulier. On ne naît pas croque-mort. Cela s'improvise histoire de faire un tour et puis finalement on le devient. On le fait pour soi, pour ne plus oublier d'où l'on vient, où l'on va et ne plus perdre de vue que le temps qui se glisse entre les deux est dérisoire. On le fait pour les autres, pour écouter, accompagner, épauler et rassurer ceux qui restent puis, sur la pointe des pieds, l'on se retire de leurs esprits, certes endeuillés, mais un peu plus légers.

De la fumée glisse entre mes doigts agités et malgré un soleil brulant d'été je n'arrive pas à me réchauffer. Il n'y a personne à la chambre funéraire en ce début d'après-midi. Le reste de l'équipe à été réquisitionné. Une histoire de train et de suicidé. Encore une cigarette, la dernière, promis et puis j'y vais. Il y a des jours où la solitude se fait plus pesante que d'autres, plus écrasante, jusqu'à l'asphyxie.

Après quelques pensées salvatrices je me décide enfin à entrer.

Le bruit mécanique de la climatisation me glace tout autant que l'air qui s'en échappe. Je retire délicatement ma veste et me décontamine les mains avec la dextérité d'un chirurgien. Sur une fiche épinglée à même le mur sont inscrites les références des articles à assembler : un cercueil Valentino, un capiton champagne et une croix brossée en taille 4. Plus bas, posé sur une chaise, au fond d'un grand sac en papier, un petit tas de vêtements soigneusement choisis attend son dernier défilé. A son sommet trône une modeste plaque dorée. Nom, prénom, dates. Tout y est.

Ici, une vie se résume à ces quelques mots gravés puis fermement vissés.

Armé de mon diable je me glisse dans la réserve. J'oscille entre les allées de cercueils rangés et alignés par gammes, par fournisseurs et par tailles. Une entreprise funéraire est une entreprise comme une autre. A chaque saison, ses nouveautés, ses rabais, ses périodes d'essais. Mais plus que toute autre, elle ne supporte pas l'amateurisme, la désorganisation. Pire, la faute. La mort est pointilleuse, vicieuse et comptable de tous vos faits et gestes.

Centimètre après centimètre, je révèle ces nobles planches méticuleusement découpées, assemblées et sculptées. Agrafe après agrafe je dépose le capiton, organise ses plis et découpe le surplus. Après avoir bien réparti sa garniture, je n'oublie pas de déposer en tête le coussin assorti. Un dernier coup de chiffon doux sur le vernis extérieur de l'objet sacré finit d'effacer définitivement mes traces d'apprenti sorcier.

Je décide de sortir un instant et de faire quelques pas dans l'arrière-court qui s'offre à moi. Je respire à pleins poumons. La torture n'est rien, ce sont les préparatifs qui sont insupportables. Je scrute l'horizon la tête vide de toute émotion, réflexion et autre élément perturbateur. J'étire mes bras, mes jambes et, d'un geste sec, fais claquer quelques vertèbres. Le soleil est toujours aussi brûlant, aveuglant et sans pitié pour qui ose le défier. Un filet de sueur me raidit la nuque. J'y retourne.

Slip, chaussettes, chaussures, pantalon et chemisette, je n'ai rien oublié. En quelques gestes j'habille ce corps inerte pourtant bien disposé à ne pas se laisser faire. Peu à peu je m'habitue à sa présence, à son regard dérobé sous des paupières figées. D'un fond de teint jaillit de la poussière. Dans les airs, un nuage de pigments couleur chair dessine un étrange sillon. Quelques coups de pinceau et quelques coups de peigne suffisent parfois à insuffler les traits d'une vie passée. C'est tout le paradoxe de ce métier. Aborder la mort sans jamais l'évoquer et encore moins la montrer.

Délicatement je déroule mes bras, saisis cet être endormi, fais quelques pas et le redépose au fond de son lit. Je le redresse, l'étire, réajuste ses vêtements et recroise ses mains sous lesquelles je glisse un dessin. Autour, j'installe des gerbes, des bouquets et autres marques d'affections. J'allume quelques cierges puis à l'aide d'un variateur à la sensibilité déconcertante je plonge le tout dans la pénombre. La scénographie de cette nouvelle tragédie est désormais en place. Dans l'entrebâillement de la porte j'aperçois une dernière fois son visage. Il semble apaisé, reposé, serein. Je le suis aussi, enfin. Je referme délicatement la chambre. Quelques instants plus tard des bruits de pas et des sanglots raisonnent. La famille vient d'arriver.

Un ange s'en est allé. Une minute d'inattention et le fond d'une piscine auront eu raison de son innocence. Cette minute d'inattention aura suffi à graver cette histoire bien plus profondément que dans l'éclat d'un marbre. Repose en paix.

Sacrée poussière

Frédérique LEYMONIE

Ce mardi matin, 25 février 2014, Rose Pluto, 58 ans, s'apprête à débuter l'une des journées les plus intenses de sa vie. Cette journée sera aussi l'une des plus déroutantes.
Rose Pluto fait partie de ces femmes sans beauté, sans grâce et sans style qui pourtant vous impose le respect d'un non-jugement dès lors que son sourire vous caresse le visage. Son apparente fragilité cache une détermination qu'elle n'affiche que par petites touches subtiles et une écoute à toute épreuve. Lentement, elle laisse ses convictions trancher tous les sujets, vous amenant peu à peu à regarder son monde d'une toute autre manière. Rose Pluto est un modèle qui s'ignore.
« Rose, ma rose, ma dame rose », disait sans cesse son mari, l'amour plein les yeux, jusqu'à son dernier souffle. Et quand vint ce dernier, lui tenant la main, il avait murmuré « Rose, ma Rose, je vais te regarder de là-haut, et la vie en toi maintiendrai tant qu'elle sera rose, ma dame rose ». Rose avait alors posé sa tête sur cette main presque froide et l'avait réchauffée de ses larmes, tout en se promettant de ne plus jamais être triste.
C'est cela Rose. Une femme capable de s'imposer un changement dès la décision prise. « Je faisais, je ne fais plus. Je veux faire, alors je fais ». Mais attention rien de volatile : de vrais changements, profonds et radicaux. Elle qui n'avait jamais travaillé (pour Roberto c'était à lui de s'occuper de cela) a décidé le jour de ses cinquante ans, et un mois après l'enterrement de son homme, de franchir les portes d'une agence d'intérim. Si l'employée de l'agence n'était guère enthousiaste, Rose, elle, avait de l'énergie pour elles deux. Très convaincante, elle put réaliser sa première mission dès le lendemain. Trois heures de ménage entre 5 et 8 heures du matin au sein d'une banque du centre-ville.

Huit ans plus tard, Rose Pluto, était devenue la gouvernante de l'hôtel thermal « Le Grand Palais ». Le plus grand et le plus

prestigieux de la ville avec 350 chambres et une équipe de quarante soubrettes à encadrer, former, chouchouter. Car Rose ne conçoit pas son métier autrement qu'en ayant du respect et de l'amour à donner. En plus de l'exemplarité bien sûr. C'est le secret de Rose.
Son savoir-faire, elle le tient avant tout de l'éducation très stricte de sa mère, qui voulut faire d'elle très tôt une parfaite maîtresse de maison. Elle resta à l'école jusqu'au certificat d'études, puis fut placée chez des patrons pour s'occuper de leur maison. C'est le mariage avec Roberto quand elle eut 19 ans, qui mit fin à cette période d'apprentissage. Puis ce fut chez elle qu'elle put perfectionner son expérience, pendant toutes ces années.
Gérer un grand hôtel comme une simple maison, vous n'y croyez pas ! Et pourtant, Rose l'a fait. Avec sa joie de vivre, son enthousiasme et sa discipline. Une rigueur de chaque instant. Une perfection à toute épreuve, car elle aime ce qu'elle fait. Elle s'occupe du « Grand Palais » comme de sa maison. En fait, le Grand Palais est devenu sa maison.
Rose n'a jamais eu d'enfant. Tant que Roberto l'accompagnait au quotidien, cela n'eut que peu d'importance. Mais après sa mort, la solitude l'a envahie et cet amour qu'elle avait à donner, elle l'a reporté spontanément sur tous les gens avec qui elle travaillait. Simplement, comme un cadeau à offrir, tel le parfum d'une rose qui se répand, sans retour, comme un état de fait.

Dans cette matinée du 25 février 2014, Rose vit l'extase du doux rêve dans lequel Roberto est encore avec elle, quelques instants avant de regagner le monde des vivants et la réalité de sa solitude, dans ce lit si vaste et cette maison silencieuse. Tandis que la séparation se précise, Rose a le cœur qui se charge d'une émotion si forte qu'un sanglot accompagne le regard qu'elle pose sur le jour naissant. Elle s'était promis de ne plus jamais être triste, mais ce matin, son cœur saigne de la douleur de ce second au revoir. Ce rêve était si réel, si palpable, comme si Roberto avait été présent à ses côtés et qu'il la quittait seulement en cet instant précis.
Pourtant, cela fait huit années que Roberto n'est plus et douze ans que le combat judiciaire a commencé. D'abord Roberto, seul, puis Rose qui reprit le flambeau après son décès. La décision de

travailler à cinquante ans n'était pas née du seul désir d'être occupée, de se sentir utile, c'était aussi le moyen de financer l'avocat et les procédures interminables qui se sont succédées.
Il y eut d'abord la maladie : une lente et inexorable sensation d'étouffer qui s'installa dans ses poumons, lui enlevant peu à peu sa capacité à respirer. Lentement, Roberto cessa de chanter, puis de siffler, puis de sourire, tant le poids qui lui écrasait la poitrine l'enfonçait peu à peu dans sa tombe. Marcher devint difficile, puis impossible. Quand le corps nécessita une aide mécanique pour l'oxygène et un fauteuil pour se mouvoir, la flamme de ses yeux commença à s'éteindre, et Rose à son tour se mit à faner.
Sa promesse de ne plus être triste, c'était aussi pour Rose une promesse d'aller jusqu'au bout des procès. Son combat fut d'abord celui de la reconnaissance de la maladie professionnelle, puis celui de la condamnation du patron qui refusa toutes ces années de fournir un masque contre les poussières. Des poussières. Des poussières. Toujours des poussières. Dans les cheveux, sur les vêtements, sous les ongles, dans la maison. Pour Rose, faire la poussière devint une tâche minutieuse tant elle a toujours su que cette poussière de particules était un danger pour son homme. Et si tout cela l'avait rendu stérile ? A force d'y penser, elle a fini par le croire. Et à travers l'histoire de Roberto, son combat est devenu celui d'une maternité interdite qu'elle s'est donnée le droit de défendre.
Mais Rose n'est pas en colère. Elle souhaite juste que cette vérité soit révélée pour que le nom de Roberto soit lavé de cette poussière et que la non descendance soit scientifiquement expliquée, soit pénalement reconnue. Les non-dits de la famille furent bien trop pesants pendant toutes ces années. Bien sûr, les parents sont partis depuis bien longtemps, mais il reste les cousins et à travers eux, l'histoire familiale qui se raconte et qui continue de s'écrire. Alors pour eux, pour le nom des Pluto, et surtout pour Rose, il est important de savoir ce qu'en disent les juges.

Bien que l'audience ne soit qu'à 14 heures, Rose a pris un jour de congé, une grande première en huit ans. Elle ne se sentait pas capable de travailler ce matin. Pourtant, à la maison, elle déambule

un chiffon à la main, incapable de penser à autre chose qu'à la poussière qu'elle fait pourtant disparaître tous les jours. L'attente la rend nerveuse. Et si tout ceci n'avait servi à rien… Et si au bout du compte, le seul résultat restait l'absence de Roberto. Sa mort, trop tôt, pour rien. Non ! Rose s'y refuse, même si une part d'elle-même n'ose trop y croire, tellement l'attente fut longue et le revirement si inattendu.
Une pression ferme sur l'avant-bras de Rose la fait sortir de sa torpeur. Pendant quelques instants, elle ne sait plus qu'elle se trouve au palais de justice, aux côtés de Maître Simonet. Le Président est en train de finir de lire l'arrêt. L'avocat est tendu mais sourit à Rose pour lui donner du courage, alors que lui-même n'en a pratiquement plus. Elle se concentre sur la voix imposante du juge et tente de mémoriser les termes incompréhensibles : « ... Par ces motifs et sans qu'il y ait lieu de statuer sur la seconde branche du moyen, casse et annule, dans toutes ses dispositions, l'arrêt rendu le 17 mars 2012, entre les parties, par la cour d'appel de Riom ; Dit n'y avoir lieu à renvoi ; Rejette le recours de la société Bouchardon. »

L'avocat est debout et serre Rose dans ses bras. « C'est fini, Rose. Vous avez gagné. C'est magnifique. Je suis tellement heureux. » Mais Rose ne sourit même pas. Elle est trop abasourdie. Les sons se déforment, la lumière s'épaissit et Rose se demande ce qu'elle va bien pouvoir faire demain… Maintenant que la poussière s'est envolée.

Salade de nuit

Carole TRIBOUT

Tu te souviens comme tu m'avais trouvée rayonnante ? Tu venais de me proposer la lune. Habiter dans ta grande maison, près de Paris. Une carte bancaire pour la meubler à mon goût, m'acheter des vêtements bien trop chers pour ma modestie, et même envoyer un peu d'argent à mes parents restés au village. Tu étais mon Prince charmant arrivé sur Meetic, et je croyais aux miracles.

Tu te souviens comme, contre toute attente, j'ai eu le mal du pays ? Je pleurais quand tu partais travailler. Je n'avais même pas le courage de visiter la Tour Eiffel. Prendre le RER, le métro, côtoyer tous ces gens tristes et pressés m'effrayait. Je préférais t'attendre, assise sous le cerisier de ton, pardon, de notre petit jardin. Il a fallu que Jasmine naisse pour que ma nouvelle vie commence vraiment. Je pouvais enfin aimer sans frontière.

Tu te souviens des nuits blanches et de notre nid plein d'amour ? Tu étais trop souvent absent, hélas. Je crois que tu culpabilisais un peu de m'avoir arrachée à mes origines. Tu voulais que nous ne manquions de rien. Les cernes se creusaient sous tes beaux yeux bleus.

Tu te souviens de ma réaction quand tu as embouti ce soir-là ton Espace neuve contre le portail ? Le groupe international qui t'employait fermait ton unité et licenciait la moitié du personnel. Dont toi, le cadre supérieur. Je me suis mise à chercher un job, le temps que tu te remettes du choc. J'avoue que j'étais contente de me sentir utile, de sortir de ce rôle de femme au foyer auquel j'étais mal préparée.

Tu ne te souviens peut-être pas de la peine que j'ai ressentie en devinant ta déception. Simple ouvrière à la chaîne dans une entreprise agroalimentaire, payée au Smic. Voilà tout ce que j'avais pu dénicher, faute de diplôme et d'expérience. J'avais de la chance

pourtant, m'avait précisé la conseillère de l'agence d'intérim : c'était un des rares secteurs qui continuaient d'embaucher. La boîte avait même du mal à recruter... Tu as cherché à résister. Tu as passé des coups de fil frénétiques à tes relations. En vain. Tu as eu deux entretiens, sans suite. Tu es tombé malade. Tu t'es un peu plus enfoncé sous le poids de ma déchéance.

Te souviens-tu seulement comme je rentrais transie, harassée mais joyeuse de l'usine ? J'y découpais des salades. Elles arrivaient par camions entiers, subissaient plusieurs bains d'eau plus ou moins javellisée, puis nous parvenaient, encore trempées, sur un tapis roulant. Nous étions une quarantaine de femmes, aux doigts agiles, à traiter toutes ces belles laitues qu'il nous fallait dépouiller. Tchok, tchok, tchok : trois coups de couteau adroits et puissants, et le cœur était prélevé, puis remis sur le tapis pour être ensaché un peu plus loin. Avec un peu d'azote, m'a appris un technicien, pour que les feuilles restent rigides. « Ce n'est pas dangereux », a-t-il ajouté devant mon air sceptique. J'aurais préféré savoir tout cela dès mon premier jour. J'aurais eu l'air moins bête. Mais si la « DRH » a bien pensé à nous expliquer l'utilisation de la pointeuse, elle a oublié de nous faire la visite du propriétaire... Dommage.

Tu ne te souviens certainement plus des détails. Les trois quarts de la salade étaient jetés. Je ne savais pas, non plus, pour quelle utilisation. Ensuite, les machines prenaient le relais. Puis les gars de la logistique : les sachets étaient mis dans des cartons, les cartons dans des palettes, les palettes dans des poids-lourds, pour livrer tous les supermarchés de France. Il fallait tenir le rythme : 1.000 salades à l'heure, par 4 degrés, debout toute la journée, hormis le repas et deux pauses de dix minutes. Au début, j'étais très loin du compte. Je paniquais et mon couteau tranchait de travers. Mais l'automatisme s'est vite installé. Il avait même tendance à ressurgir dès que je cuisinais !

Tu ne dois pas te souvenir de Babette. C'était une fille de ma ligne. Comme elle était drôle ! Toujours une histoire cochonne aux lèvres, pour me faire rougir. Elle vendait, une à deux fois par

semaine, des sex-toys à domicile, car son Smic ne lui permettait pas de payer à son fils les baskets de marque qu'il réclamait plus souvent que de raison ! Il m'était souvent difficile de garder la cadence quand elle se mettait à imiter la voix haut perchée de Marianne, notre chef de service : « Allez Mesdames, on ne ramollit pas. Une prime à la plus rapide de la semaine. Et un sachet de cœurs de laitue gratuit ! » Comme si on n'était pas déjà rassasiées de toute cette verdure. Pour ma part, je n'en ai plus jamais mangé... Il y avait aussi Suzon, Aïcha et Fatoumata avec qui je prenais ma pause. Affalées autour de la machine à café, on parlait des enfants, de notre week-end, des chaussettes sales de nos maris, de la meilleure manière de s'épiler, du feuilleton devant lequel on finissait par s'endormir. On épiloguait à n'en plus finir sur Marianne : encore pucelle, veuve noire, ex-taularde, maîtresse du directeur, lesbienne ? Plus c'était farfelu, plus on réembauchait d'un pas léger ! Nos repas, à la cantine de la boîte, étaient très conviviaux : chacune notre tour, nous apportions quiches, couscous, maffés maison, tartes aux fruits du jardin, et parfois un petit coup de rouge. Je me faisais enfin des copines. Et je pouvais remplir le réfrigérateur sans avoir à te quémander de la monnaie. Toi, tu t'amaigrissais. Tu perdais de ta superbe.

Te souviens-tu comme je me levais tôt ? Je devais te secouer pour que tu prépares le déjeuner de Jasmine, le biberon de Bruno. Puis tu te recouchais après les avoir emmenés à la crèche. Tu ne supportais pas leur tapage. Quand je rentrais l'après-midi, je te trouvais souvent au lit, les yeux dans le vide. J'avais hâte que tu retrouves de l'énergie pour entamer des démarches de reconversion. Je rangeais tes vêtements qui traînaient par terre. Je nettoyais la maison. J'allais chercher les enfants et je préparais le repas. Puis me couchais, pendant que tu zappais sans envie... Deux ans et demi durant.

Peux-tu te souvenir de ce pot au feu que je préparais ? J'attendais que tu reviennes de ton rendez-vous avec ton conseiller en reclassement pour te prévenir. Mon patron me changeait d'équipe. J'avais eu beau plaider ma cause, il n'y avait rien à faire. Mes

nouveaux horaires ? 14-22 heures. Il te faudrait gérer les repas, les devoirs, le coucher des enfants. Tu as hurlé que c'était hors de question. Tu m'as secouée par les épaules. J'ai lâché cette phrase malgré moi : "On va finir par divorcer". Tu es parti d'un fou rire monstrueux, me renvoyant l'image d'une pauvre fille incapable et sans ressource. "Mais qu'est-ce que c'est que ces salades !", as-tu fini par éructer. Ma main a réagi la première. Tchok, tchok, tchok: trois coups de couteau et ta gorge bien tranchée.

Tchok, tchok, tchok, aujourd'hui, j'épluche des légumes à la cantine de la prison, depuis un temps immémorable. Mais je me souviens encore très bien de tout ce sang qui giclait.

Secrets d'histoire

Guy GRESLE

Notre curé Blaise très âgé, qui officiait à Nérak depuis plus de 20 ans demanda en 1920 à l'Archevêché de prévoir son remplacement.
C'est exactement cette année là que le bourg voisin qui faisait partie intégrante de Nérak, obtint son « indépendance » et notre village y perdit au moins la moitié de ses habitants.
Est-ce pour cette raison que l'Archevêché ne donna pas suite à la demande de notre curé Blaise ? Estimait-il que le village, avec moins de fidèles, pouvait être encore géré quelques années par notre vieux curé ?
Le fait est que, toujours pas remplacé lorsque notre curé Blaise commença à perdre la vue, en mars 1921, il accueillit un prêtre, venu de sa propre initiative pour l'aider et le remplacer par la suite.
Justin Rieu, notre nouvel abbé fut immédiatement adopté par les Nérakiens. Personnage remarquable, simple, bon vivant, dévoué, il prit possession de la paroisse en mains de maître.
Le savoir de cet homme était incroyable dans tout ce qui touchait à la terre, aux animaux, aux sources. Grâce à lui, de nombreuses résurgences qu'il a mises à jour coulent encore.

Les services religieux terminés, il fallait le voir partir travailler, revêtu de sa soutane noire, les pieds dans des sandales, coiffé d'un béret. Couper du bois pour les plus indigents, moissonner, vendanger, prêter main forte en période de vêlage, rien ne le rebutait. De plus il n'acceptait aucune rémunération. Tard le soir il revenait au village, radieux, heureux du bonheur qu'il avait pu prodiguer aux autres. Malgré le manque d'une véritable vie familiale, une vie professionnelle et une vie privée extrêmement emmêlées, notre abbé arrivait à trouver facilement son équilibre.

Tout allait pour le mieux dans notre petit village. La construction de la voie ferrée Miramas/Marseille étant presque achevée, cette

ligne de chemin de fer allait permettre à Nérak de sortir de son enclavement.
Des milliers d'ouvriers y avaient travaillé onze longues et pénibles années, le relief et la nature des terrains exigeant quantités de viaducs et de tunnels.
Beaucoup d'ouvriers Espagnols à la fin de cet énorme chantier non seulement ne retournèrent plus dans leur pays mais voulurent faire venir leur famille.
Notre curé pris à bras le corps ce challenge : comment loger ces étrangers ? En remuant ciel et terre, il arriva à convaincre la Société de chemin de fer de laisser sur place les baraques de chantier les plus délabrées. Ainsi, à la tête de quelques volontaires, ce « prêtre ouvrier » passa des mois entiers à nettoyer, retaper et repeindre ces baraquements qui offrirent pour quelques temps des logements précaires mais convenables, ce qui aida beaucoup à l'intégration parmi nous de ces familles d'émigrés.

Originaire du Sud Ouest, notre abbé parlait parfaitement Espagnol. Deux soirs par semaine, il réunissait bénévolement dans leurs cantonnements les familles qui désiraient apprendre la Français.

C'est vers cette époque que commença une époque faste pour notre village : des magasins se créèrent, l'école s'agrandit de deux classes, les routes devinrent carrossables, les premiers réverbères publics furent mis en service, bref, Nérak enfin commençait à sortir de son isolement.

Malheureusement ce qui devait arriver, hélas arriva : le curé Blaise quitta ce monde en 1926, l'abbé procéda à son enterrement et tout naturellement continua à s'occuper de la paroisse.

Quelques semaines plus tard cependant le maire du village reçu une missive de l'Archevêque d'Aix lui signifiant que l'abbé Faure avait été nommé pour desservir Nérak. Une délégation ecclésiastique aller venir présenter ce nouveau curé le dimanche 2 Mai.

Bien évidemment cette décision de nous changer notre curé n'a pas plu du tout à l'ensemble des Nérakiens et ce jour là, notre abbé et quantité de paroissiens se sont enfermés dans l'Eglise pour marquer leur mécontentement.
Prenant en compte le signal fort que lui avait adressé la population de Nérak, le Vicaire s'en retourna sur le champ après avoir effectué sur le parvis de l'Eglise une rapide passation de pouvoir avec l'abbé Faure qui devint officiellement curé de notre paroisse sans pouvoir pour autant accéder à son lieu de culte.
Les représailles du Clergé ne se firent pas attendre. Le Sous-préfet envoya le dimanche suivant de très bonne heure une compagnie de gendarmes arrêter notre curé et restituer les clés de l'édifice religieux à l'abbé Faure. Sur les portes de l'église était placardée une ordonnance à l'entête de l'Archevêché. Elle stipulait que Justin Rieu « prêtre interdit pour le diocèse avait été excommunié depuis quelques années et n'était qu'un usurpateur qui distribue des sacrements illicites et sacrilèges »
Cette nouvelle eut l'effet d'une bombe parmi les habitants.
Quelques jours après son arrestation Justin Rieu s'en revint au village. La Municipalité lui procura gracieusement un logement où de la salle de séjour il fit une chapelle. Nérak qui avait deux curés, eut pendant quelques années deux églises.
Rieu continua son ministère, une partie des paroissiens oubliant son « excommunication » assista aux offices comme si rien ne s'était passé. Tant d'injustices contre un homme charitable et humble le rendaient pitoyable, mais sa force venait de cette position de martyre objet de persécutions hiérarchiques qui le rendait si populaire.
De nombreuses lettres de l'Archevêché insistèrent sur la suspension de sacerdoce et sur la nullité des actes que Rieu continuait à dispenser. A la suite de ça, certains pratiquants se divisèrent et il y eut des conflits parfois même dans les familles. Nérak eut sa population coupée en deux et vécut une période difficile.

Au fil du temps, la messe du dimanche petit à petit fut désertée, malgré le dévouement et l'humilité de ce prêtre. Alors qu'il ne

touchait aucun pécule, il continua néanmoins à secourir les plus pauvres et s'éteignit dans la misère le 17 Janvier 1941 après avoir vu disparaître beaucoup de ses fidèles partisans.
Bien que très jeune à l'époque de ces événements, je n'ai jamais voulu accepter la révocation de ce saint homme, et c'est bien plus tard que j'ai cherché à connaître le véritable motif de son excommunication.

Les annotations enregistrées dans son dossier que j'ai pu retrouver aux archives de l'Archevêché d'Aix étaient celles-ci : agitateur, contestataire, provocateur, révolutionnaire, mais aussi : utilisation d'un lieu de culte pour tenir des réunions gauchistes.
Je me suis rendu dans sa dernière paroisse, elle se situait dans une ville du département voisin, dans un quartier profondément anticlérical, où la gauche dure régnait en maître. Ses habitants depuis toujours refusaient toutes pratiques de religion et aucun ecclésiastique ne pouvait longtemps y pratiquer son sacerdoce.

Les débuts dans ce quartier furent difficiles, une église en piteux état, juste un petit noyau de fidèles à s'occuper et dans les rues des railleries continuellement. Mais Rieu n'était pas homme à se laisser abattre. Par sa générosité, par sa dévotion il arrivait petit à petit à toucher le cœur des plus nécessiteux. Par son franc-parler, par son courage à tenir tête aux plus belliqueux, il était de plus en plus en plus respecté. Les quelques anciens paroissiens que j'ai pu retrouver étaient fiers de parler de ce curé « pas comme les autres ».

En 1908, cette ville avait entrepris un immense chantier, celui de réaménager et d'approfondir le Canal de Caronte. Le tout début de l'industrialisation commençait à se faire sentir, et relier la Méditerranée à l'Etang de Berre était indispensable. Dans la paroisse de Justin Rieu, nombreux étaient les ouvriers qui y travaillaient, mais sur ce chantier les noyades étaient fréquentes, les moyens de sécurité pratiquement inexistants.
Il n'en fallait pas plus pour que notre curé dans ses prêches commente les moyens qui devraient être utilisés pour éviter la

plupart de ces accidents. Les fidèles affluèrent de plus en plus dans son église pour écouter ses conseils, tant et si bien qu'après l'office des réunions de travail furent organisées.
Rieu analysait les risques, démontrait la nécessité d'utiliser du matériel de protection, évoquait la possibilité de refuser d'exécuter un ordre si la sécurité n'était pas conforme. Son seul objectif : sauver des vies.
Un jour, le responsable du chantier qui voyait d'un mauvais œil ces réunions, envoya une équipe de « gros bras » armée de manche de pioche. Il s'en suivit de violentes bagarres dans la rue et même à l'intérieur de l'église.
C'est suite à ces événements que Justin Rieu fut excommunié en 1921.
Pour des motifs aussi inconsistants l'Eglise avait infligé à ce prêtre la plus terrible des sanctions et l'avait détruit. Justin Rieu dont la vocation première était le don de soi et l'amour du prochain, a passé sa vie professionnelle et sa vie privée à combattre l'injustice pour sauver des âmes, pour sauver des vies. Quel gâchis !

Tapati bonjour !

Emmanuelle HUDE

Tapati Bonjour ! Il est 8h45 et ça va être ça toute la journée ! Et moi je veux ça, et moi il m'est arrivé ça, et moi je suis malade, et moi j'ai perdu ma mère, et moi je n'ai pas d'argent, et moi ceci et moi cela….sans oublier bien sur le fameux c'est toujours les autres qui ont le droit….Et est ce qu'aujourd'hui nous aurons le droit au terrible et douloureux « de toute façon y en a que pour les chômeurs et les arabes » !

Oh je suis peste je m'épanche, je m'épanche mais heureusement y en a qui vous posent des questions et ne vous rendent pas forcément responsable de ce que vous n'êtes pas. Il y a des personnes qui écoutent, qui retiennent et y en a même qui vous remercient même quand vous leur donnez une information qui ne leur fait pas plaisir !

Toute la journée je sens couler sur moi des demandes émanant de toute part, le téléphone sonne et sonne, les questions fusent, les reproches aussi….Je continue, je tiens la barre. Je virevolte, je suis un papillon, un guépard, mais jamais au grand jamais je ne serais une limace. Je fournis, j'informe, je renseigne, je donne et je donne mais je ne serai pas un marche pied, je ne serai pas le tapis jeté par terre.

Et pourtant quelques fois on le sent bien avec la collègue ce pied qui essaie de se frayer un chemin sur notre gueule, la main qui s'appuie avec force sur nos épaules et se « crachonnement » qui tend à nous rabaisser, mais on tient la barre, on continue.

Je suis pas un ouvrier du bâtiment et je ne travaille pas dans la restauration, je n'ai pas un emploi physique et pourtant si vous saviez comme j'en dépense de l'énergie. Jour après jour être disponible en permanence sur demande. Commencer un travail et le faire en discontinu, entrecoupé par les appels qui jalonnent nos

journées. Un tableau à compléter, lâcher prise, et reprendre, passer le sel tout en se coiffant et en rassurant le petit dernier, c'est un peu ça.

Je suis à l'accueil sans l'être, je suis derrière le téléphone et devant l'ordinateur, devant la porte vitrée devant l'attente et les demandes, devant les doutes et les angoisses, devant les peines et les refus et quelques fois devant les remerciements et les joies ; mais rarement ! Je suis agent de liaison, je crée le contact, je montre le chemin, je réalise des connexions, je suis un neurone hyper actif se déplaçant dans les strates intersidérales. La journée s'enchaîne fraiche et disponible, souriante et attentive, toujours présente jamais pliable quelques fois crachable, je reste digne et je tiens la barre.

17h enfin ! Tapati bonjour reviendra demain. Je suis tendue, un petit bout d'électricité qui ne se décharge pas, une tension accumulée, un trop plein de plainte, la cerise sur le gâteau qui a débordé y a bien longtemps, ponpon sur le haricot. J'ai mal, mes épaules sont raides, aïe mes yeux, ma mâchoire, mon ventre, aïe, j'ai mal. Sourire est parti, où es-tu reviens, je vais rentrer à ma maison il faut que tu m'accompagnes, reviens, à la maison il y a la vie, mon enfant va courir et me raconter enchanté et enchantant, mon mari aussi semble tendu. Je veux retrouver le rire qui s'est égaré épuisé par ses lamentations. Je veux répondre à tes demandes mon enfant mais mon quota a explosé, aujourd'hui j'ai traité 80 appels, 10 personnes physiques, 4 entretiens, 1 réunion du personnel, 25 injures extérieures, 3 reproches venant de l'intérieurs et un remerciement…mon enfant, mon mari, ma vie je vous vois mais je crains de ne plus me voir.

Il faut que je déchausse avant de rentrer, il faut que je déchausse que je laisse les skis et tout le farda chez Tapati, ça ne peut pas continuer ainsi, Tapati doit garder son désordre. Rentrer à la maison et virevolter avec mon enfant et mon mari, rire et sautiller voilà ce que je veux où est le mode d'emploi. Une pincée de ceci, une poignée de cela. Un temps pas forcément long mais un temps

avant de rentrer pour évacuer. Laisser le temps au corps de se régénérer, de virer ces mauvaises énergies accumulées. Alors je prends ce temps, il n'est pas perdu, il n'est pas en moins sur l'opération familiale, il est en plus, il est du bonheur, de la joie et des rires, il est le sourire retrouvé.

Rentrer en Tram, marcher jusqu'à l'arrêt, attendre, monter et flâner, ne penser à rien se laisser bercer. Prendre ce temps pour écrire si besoin de déverser, pour lire si besoin de s'évader, pour pleurer, pour rêver, le temps de lâcher. Mon petit souci c'est que le tram c'est bien mais que c'est pas possible tous les jours alors comment faire pour les autres jours. Comment ne plus se faire happer, comment trouver la limite, comment ne plus être un instrument, ne plus être à la merci d'un chef d'orchestre fou ; mais en harmonie, trouver le tempo, le rythme.

Tout est là, pim, pim, pim, cloc, cloc, piiiiiim, une question de rythmique, de flot, là je le sens ça bloque, le souffle est en otage, ma partie abdominale comprime et je suffoque. Inspirer, expirer, sentir son ventre se gonfler, sa cage thoracique grandir, se laisser enivrer par cet air qui se promène. Monter, descendre, bloquer et se relâcher, se détendre, se relaxer. Bailler, bailler à gorge déployée, bailler à s'en déboîter la mâchoire, bailler et hurler, laisser sortir, laisser partir, ne pas contenir. Enlever ces points qui m'obstruent, évacuer.

Et rentrer chez moi, voir mon bébé qui commence à marcher, être présente et comprendre ce bras qui se lève, ses sons, ses mots. Partager avec lui, voir ses changements et me réjouir de ses progrès. Ne pas être excédée, aveuglée. Laisser une larme se frayer un chemin sur la joie de ces moments si précieux et ne plus passer sans regarder la vie qui passe. Mais garder, quand même, une bulle ouverte qui se demande, est-ce normal de se sentir moulinée après une journée de Tapati Bonjour !

Toi, toi mon rat

Valérie LECOINTRE

Vendredi 21/03

C'est à grandes enjambées que je rejoins mon bureau après cette énième réunion inutile. Pressant le pas. Montant les escaliers 2 par 2.

Il est 16h10 et j'ai rendez-vous avec toi, comme chaque jour travaillé depuis des mois. Toujours dans le même créneau horaire, entre 16h et 16h30. Des rendez-vous furtifs, une minute à peine. Mais il faut que je te voie, toi ma bouffée d'oxygène au milieu de cette pourriture dans laquelle survivent les rescapés, en sursis, des plans sociaux.

A peine le seuil de la porte franchit, je me jette lourdement sur ma chaise de bureau qui roule en direction de la fenêtre. Pourvu que tu ne sois pas déjà passé…Dehors il pleut. Je te guette, me rongeant nerveusement un ongle.

Te voici enfin ! Le poil hirsute, trempé par la pluie. Je souris. Le poids que je me trimballe en permanence sur la poitrine s'est envolé pour une minute. J'inspire profondément. C'est bon. En quelques pas rapides, tu as grimpé le long de la façade de la bicoque mitoyenne à l'usine, juste en face de mon bureau. L'usine, vieille, est située en plein centre-ville, c'est pourquoi on y trouve adossées de petites maisons ouvrières, qui ne sont d'ailleurs plus occupées par les ouvriers de l'usine depuis des décennies. Tu grimpes encore, en petits sauts nerveux. Comme chaque jour, tu t'immobilises, jette un coup d'œil dans ma direction et d'un dernier bond, te faufiles sous la toiture, par une tuile cassée. Dans ce laps de temps, je suis restée figée, de peur de t'effrayer. Tu sais que je t'observe. Tu sais aussi que tu n'as rien à craindre de moi, prisonnière derrière ma fenêtre. Tu passes comme ça tous les jours. Tantôt quelque chose entre les dents, tantôt t'attardant au

soleil lorsque celui-ci chauffe le mur. Parfois, je me surprends à te murmurer un « salut toi! » ou « mais où étais-tu passé, affreux! ». Mon rayon de soleil, ma bouffée d'oxygène, c'est toi, un vulgaire petit rat.
Comment vous expliquer qu'en le voyant, je sors de cet univers insupportable qu'est devenu mon travail. Je pense durant quelques secondes à autre chose qu'au boulot et la mort certaine à laquelle il est destiné. Je me demande d'où tu viens, ce que tu as mangé aujourd'hui, si tu as croisé le chemin du vieux chat roux d'à côté.

C'est comme ça à l'usine. Chacun de nous a dû trouver un exutoire pour tenir le coup. Mon exutoire à moi, c'est un rat. Je me ressource auprès d'un rat… Pathétique n'est-ce-pas ?

Quand je dis chacun de nous, il faut comprendre ceux qui sont encore là. Une poignée. Des anciens et à 40 ans, on est un ancien. Ceux qui connaissent l'usine et ses rouages sur le bout des doigts. Ceux qui savent à peu près tout faire et qui, s'ils ne savent pas le faire, se débrouilleront pour le faire.

Dans le bon vieux temps, nous étions 250 employés. Tous fiers de travailler pour l'USINE. On faisait toute sa carrière ici. On y faisait même rentrer ses enfants, il y avait de la place pour tout le monde. On partait à la retraite avec un cadeau de la Direction qui, pour l'occasion, offrait le champagne et au salarié un vélo, une canne à pêche, une machine à coudre, un ordinateur même les derniers temps.

Et puis le patron est parti. Et puis l'usine a été achetée et rachetée par différents groupes qui ne connaissaient rien à notre activité mais qui savaient comment générer un maximum de bénéfices en faisant de nous l'une des vaches à lait du groupe. Certaines des autres vaches à lait ne produisaient plus assez. Pas le temps de les soigner, pas le temps de les laisser souffler ni leur laisser une chance de se rétablir. Direction l'abattoir. Bang! Une décharge électrique en pleine tête, 100 salariés sur le carreau. A tour de rôle, ne pouvant atteindre d'utopiques objectifs, l'ensemble du cheptel

avait été, méthodiquement, euthanasié. Ne reste plus que nous. Et là, on lui en demande beaucoup à la petite vache à lait Française. Il faut qu'elle donne un maximum de lait avec le minimum vital. Mais elle le sait la vache, que si elle ne produit plus assez, ça lui sera fatal. Alors, elle s'accroche, elle s'épuise, elle n'y croit plus mais allez savoir pourquoi, elle continue, malade, bancale, affamée. De 250, nous sommes maintenant à peine 40 dont une trentaine d'opérateurs fatigués, qui évoluent dans d'infectes odeurs de solvants qui esquintent leurs poumons. Au réfectoire, le casse-croute est désormais partagé dans un silence religieux. Pareil pour nous, la dizaine d'administratifs. On est à la fois commercial sédentaire, comptable, standardiste. Avant et pour faire face aux gens qui craquaient psychologiquement, on nous avait octroyé un psychologue d'entreprise. Une fois par semaine il venait et là, ça se bousculait au portillon pour lui raconter notre détresse, nos angoisses, notre sentiment de n'être qu'un numéro. Il était gentil le psy, il nous écoutait. Mais à part nous écouter, que pouvait-il bien faire d'autre, hein ? Rien. Alors, on a arrêté d'aller le voir.

La seule pause qu'on s'accorde encore, c'est celle du mercredi matin devenu un rituel. Tous les administratifs autour de ce café hebdomadaire. A tour de rôle, on apporte un gâteau confectionné la veille ou des croissants. Le mercredi on aime bien, ça veut dire qu'on a fait la moitié de la semaine, qu'on tient le bon bout. Par politesse, on demande sa recette à celle qui a apporté le gâteau mais on ne la refera jamais sa recette, parce que chez nous, on essaye de ne rien ramener du boulot. Même pas le gâteau de la collègue. Très vite, chacun plonge son regard vide dans sa tasse de café pour fuir les yeux rougis et encore plein de larmes de l'une, ou les bras couverts d'eczéma de l'autre. On ne relève pas que cette troisième n'est pas dans le bureau, parce qu'on sait tous où elle est. Elle est aux toilettes. Elle sort d'un entretien téléphonique avec sa responsable. Chaque fois ça lui déclenche de terribles diarrhées. Vous trouvez ça dégueulasse? Mais c'est ça la vie dans notre usine, c'est devenu dégueulasse. Ça pue.

Moi, ce n'est pas la semaine que je suis malade. La semaine, je rentre exténuée et ce, dès le lundi. Je prends une douche dès que j'arrive parce qu'après, je n'en ai plus la force. Puis je vais dans ma cuisine préparer le souper, en silence. Ni radio, ni télé. L'esprit encore là-bas, malgré moi. Quand les enfants arrivent, je me métamorphose, les questionnant non-stop sur leur journée. J'écoute à peine leurs réponses que déjà j'enclenche la question suivante. Et vas-y que je brasse devant eux, je gesticule, pleine d'un dynamisme trompeur. En réalité, mes jambes flageolent. Ils sont gentils mes gamins. Ils font semblant de croire à la comédie que je leur joue tous les soirs. S'ils savaient que la journée je parle à un rat… Puis très vite, je m'écroule dans le canapé et je dors déjà lorsque le générique du film commence. « Maman, tu devrais aller te coucher ». Elle est mignonne ma petite dernière. Comment lui dire qu'aller me coucher c'est être presque au lendemain, presque à l'usine.
Moi, c'est le dimanche soir que je suis malade. Ça me prend en fin d'après-midi et ça monte lentement pendant la soirée. D'abord des maux d'estomac, puis des nausées. Vomissant systématiquement mon diner, j'ai fini par ne plus manger le dimanche soir mais je vomis quand même. La nuit. Sans bruit. Une bile acide.

Alors le lundi, j'attends 16h pour voir mon petit rat, mon médicament.

Lundi 24/03

Mais ce lundi matin, en arrivant au travail, la main posée sur mon estomac douloureux, encore pétri des spasmes de la nuit, le gardien n'a pas compris. Il n'a pas compris pourquoi, alors que je venais de le saluer, d'un coup j'ai hurlé, les doigts crispés devant ma bouche béante. Non, il n'a pas compris pourquoi j'ai senti mes jambes se dérober sous moi, pourquoi je me suis écroulée, inconsciente sur les marches de l'entrée. Il était pourtant tellement fier de brandir sous mes yeux exorbités, se balançant au bout de sa longue queue, le cadavre ensanglanté d'un petit rat gris en m'annonçant dans un sourire satisfait « Regardez, je l'ai eu ! ».

Tradition familiale pour tous

Chantal REY

Antonin, 92 ans, bon pied bon œil, est porté par le flot des fidèles pressés de quitter l'église pour aller prendre leur tour dans la file qui s'étire devant la pâtisserie. Julia a toujours refusé de l'accompagner à la messe, préférant faire la belle au volant de son Austin rouge, telle une adolescente de 72 ans. Antonin arriva au bon moment, quand elle se trouva enceinte à 16 ans à peine. Faute de fils de notable, le père dut prendre pour gendre un journalier, mais du moins sut-il choisir le plus malin, considérant que la différence d'âge ajoutait à la respectabilité de l'arrangement. C'est ainsi qu'Antonin, en épousant la fille de son patron, devint propriétaire d'un verger de Reine Claude de 12 hectares dont il doubla la superficie en 3 ans tout en augmentant les rendements, et auquel il adjoignit un atelier d'emballage.

Antonin se vante d'avoir procuré une vie décente à une quinzaine de familles, venues pour la plupart des environs de Braga. Julia, jeune mère au foyer, contribua au développement du tissu économique en confiant les soins de son ménage aux filles des ouvriers de son mari. Ces portugaises étaient faites davantage pour les travaux des champs mais, soucieuse de se fabriquer une auréole de magnanimité, il lui arrivait de fermer les yeux sur un faux pli ou une trace de poussière.

Antonin lève les yeux sur la façade de l'Hôtel de Ville. Il est presque midi. Cette idée de remplacer l'horloge par un cadran solaire a dû germer dans l'esprit d'un de ces élus qui ne trouvent rien de mieux, pour améliorer le sort de leurs administrés, que ce prétendu goût de l'authentique. Ce sont les mêmes qui agrémentent le nombre vertigineux de ronds-points de la ville d'un pied de vigne, d'une antique charrette en bois imputrescible, ou d'un rocher en stuc le long duquel dégouline une cascade d'eau chlorée.

Ce n'est pas Raymond qui aurait ce genre d'idées. Non que ce garçon ait des capacités intellectuelles hors normes, loin de là, mais ce qu'il n'a pas d'intelligence, il le compense par une témérité proche de l'inconscience. Il dit tenir cela d'ancêtres Arawaks dont personne ici n'avait jamais entendu parler avant Raymond. Non content de remplacer la Reine Claude par des américano japonaises, il implanta une usine sur une friche que l'on nomma dès lors zone industrielle. A grand renfort de subventions, il y installa une station de conditionnement entièrement automatisée digne d'un roman d'anticipation, sans parler des immenses chambres à atmosphère contrôlée qui permettent de conserver aux prunes pendant toute une année la fraîcheur du jour de leur cueillette.

A force de réunions et banquets, Raymond sut convaincre nombre d'agriculteurs de mettre en place les mêmes vergers que lui, et de lui confier leur production qu'il se chargerait de stocker, conditionner et vendre. Les emplois générés par cette activité valurent à Raymond le Trophée de l'Entrepreneur. Quand il installa la même structure en Ukraine, il fut plébiscité par ses pairs pour assurer la présidence de la Chambre de Commerce. Depuis, on le rencontre souvent au golf, au Chacal's, et même –pour faire plaisir à Sophie- au théâtre.

Qui aurait cru, quand ce manœuvre peu futé arriva sur l'exploitation, qu'Antonin serait ravi d'en faire son gendre ? Ses collègues se moquaient de son parler, car il subodorait quand on supposait, et urinait quand d'autres pissaient. Mais il fit leur conquête en les étourdissant de tonitruants éclats de rire lorsqu'ils le gratifiaient du surnom ô combien spirituel de Blanchette. Quand il épousa la fille du patron, Blanchette devint « monsieur Raymond ».

Le regard d'Antonin, lorsqu'il songe à sa descendance, s'assombrit. A l'instar de sa mère et de sa grand-mère, Sylviane ne fit pas de sa scolarité une priorité. Son père voulut lui confier un poste de direction, pour lequel le diplôme de fille du patron eût été

suffisant, mais Sylviane renia toujours son milieu, le trouvant archaïque, conservateur, voire réactionnaire, contrairement au monde de la presse, auquel elle se targue d'appartenir. Comme s'il y avait de quoi pavoiser quand on est standardiste depuis 20 ans à « Quercy matin » !

Voyant Raymond sortir de la mairie, Antonin le rejoint près de la BMW qui, comme il aime à ironiser, est la voiture par excellence du garçon boucher qui a réussi.
- Nous devons nous dépêcher, Sophie m'a chargé de passer chez le traiteur.
- Le traiteur ? Elle fait les choses en grand pour le futur !

D'habitude, Julia arrive la dernière, mais aujourd'hui elle ne cèderait sa place pour rien au monde. Sa petite-fille n'est certes pas dégourdie, mais au moins ne craint-elle pas d'assumer ses choix ! Elle se délecte en songeant à la tête que feront son vieux mari, sa bourgeoise de fille et son fat de gendre à l'heure des présentations.

- Tu te souviens, ma petite Sophie, du premier dîner avec Raymond ? J'avais fait des escargots. Le pauvre ! Si seulement tu m'avais prévenue qu'il n'était pas français !
- Maman, Raymond a toujours été français, même s'il préférait à l'époque la fricassée de lambi aux ris de veau.
- Avec ta fille, rien à craindre, elle annonce la couleur, elle ! A propos de couleur, où est ton mari ?
- Avec le tien. Ils sont allés chercher le canard laqué chez Tchang.
- Tes amis de Gastronomie Sans Frontières t'ont tourné la tête !
- Maman ! La mondialisation, ça te dit quelque chose ? Les saveurs exotiques, les musiques du monde. Les gens voyagent, ils sont ouverts aux autres…
- Et ça donne les emplois précaires, la grippe aviaire, les pantalons en bas des fesses, et le mariage pour tous !
- Tu mélanges tout ! Contrairement à toi, je fais confiance aux jeunes, surtout à ma fille. Elle, au moins, prend son temps pour réfléchir.

- Annoncer ses fiançailles à 42 ans, ce n'est plus prendre son temps, c'est traîner la patte !
- Pour mieux choisir. Reconnais que toi et moi n'avons pas eu cette chance.
- Certes, on ne nous a pas demandé notre avis pour nous marier à des crétins qui nous ont donné leur nom en échange d'une bonne situation !
- Cela ne risquait pas d'arriver à Sylviane : à « Quercy matin », il n'y a qu'un enfant et c'est une fille.
- Dommage, ça ne m'aurait pas déplu qu'elle épouse le fils du patron.
- Pourquoi ?
- La sécurité, la position sociale, ça a du bon. Et puis soyons réalistes, ce n'est pas son BEP de secrétaire qui va la mener bien loin, surtout à son âge.
- L'ambition peut faire beaucoup. Papa et Raymond, par exemple, ont commencé tout en bas et ils ont gravi les échelons.
- Ils ont gravi, mais pas au point d'avoir le vertige ! Et c'est surtout la fille du patron, toi et moi en l'occurrence, qui leur a permis de s'élever.
- Il est vrai que leurs membres inférieurs ont favorisé leur ascension davantage que leur QI !
- Ma fille, tu deviens vulgaire !
- Tiens, les voici ! Je vais sortir les nems.
Raymond, tu tombes bien, tu vas préparer les cocktails au litchi.
Julia, un sourire en coin, interpelle son gendre :
- Il est comment, le futur ? Vous le connaissez ?
- Seulement son prénom : Charles. Mais justement, j'entends une voiture.
Sylviane entre, précédée d'une jeune femme enveloppée dans l'équivalent de 6 mois de cotisations patronales.
- Salut, la famille ! Charlie, je te présente mamie, papy, maman et papa. Voici Charlotte, l'héritière de « Quercy matin ».
- Mais… c'est une fille !
- Quelle perspicacité, papa !
- Tu ne comptes pas l'épouser ?
- Pourquoi ?

- Parce que ce n'est pas… Et la différence d'âge ?
- La même que la vôtre, à maman et à toi.
- Ce n'est pas pareil ! Tu as pensé à ta famille, et à la sienne ? Et tes grands-parents ?
- J'ai pensé à vous tous, qui m'avez inculqué de grands principes. C'est pourquoi je fais comme toi et comme papy : j'épouse la fille du patron, de 20 ans ma cadette.

Sylviane contemple sa tribu. Excepté sa grand-mère, qui dissimule son hilarité derrière un verre, tous ont une mine défaite. Elle ajoute :

- Moi qui pensais que vous seriez fiers de me voir perpétuer la tradition familiale !

Un espoir est né

Chantal TOURAND-GATE

Il est 9 heures, je dois me connecter
Je ne sais plus mon mot de passe
Il me revient, la date de naissance de ma fille
J'ai de la chance d'avoir une fille comme elle, je peux être fière
J'ai bien fait mon travail de mère, celui-là est alimentaire
Mes mains pianotent sur le clavier pour saisir les données
Ce dossier est compliqué, les codes ont changé
J'ai du mal à me concentrer souffrant de tout ce bruit
Un nœud enserre ma poitrine, l'écran m'éblouit
Dans les toilettes je respire à fond les yeux fermés
Sur mon écran, un rappel clignotant la réunion va commencer

A 10 heures moins cinq, je descends les escaliers
Dans la grande salle réservée
Je m'installe et j'ouvre mon cahier
Sur le grand écran défilent les mots en « té »
Compétitivité, rentabilité, productivité
Dans ma tête d'autres mots s'entêtent
Liberté, égalité, fraternité
Je les écris sur le papier
Notre manager annonce le changement à venir
Nous évoquons les dossiers toujours plus denses
Nous dénonçons les lenteurs du réseau, l'égarement des informations
Nous nous interrogeons, nous l'interrogeons : où est le sens ?
Votre activité doit évoluer vers un enrichissement du métier
Vous devez devenir polyvalents et multi compétents
Connaitre tous les produits
Maitriser tous les canaux
Pour satisfaire le client dans notre monde de concurrence
Vous resterez dans le même cœur de métier
Donc votre salaire ne sera pas augmenté

Nous devons subir ou partir
Je regarde ces visages fermés, fatigués, résignés
Je les connais certains depuis des années
Je dessine pour tromper le sort un sourire

Il est presque midi
Je retrouve mon petit écran dans l'open espace si grand
Plein de mails sont arrivés de clients excédés
Ça commence à m'énerver
J'écris sur mon cahier
Il faut lutter
Et je traite sans me presser le premier dossier

Il est un plus de 13 heures
Je chemine dans les allées humant les fleurs
Errant dans le parc voisin, ravigotant mon humeur
Je grignote mon sandwich écoutant les oiseaux
Je ne pense à rien, le ciel est bleu, il fait beau
Je rencontre Loïc et Sophie du syndicat allié
A la pause du déjeuner, germent les idées
Je prends des notes sur mon cahier
Il faut s'organiser
Nous devons rassembler, regrouper, solidariser
Ils n'ont pas tous craqué
Mais tous sont touchés

A 14 heures le bruit est dévorant
Le ton est plus fort
Sinon on s'endort
Le second dossier est emmêlé
Le client a déjà protesté
Aucune réponse ne lui a été donnée
Il est un tout petit client
Qui ne contribue pas vraiment au rendement
Il n'abandonne pas monsieur René
Il réclame, il écrit « ce n'est pas juste »
« C'est juste le contrat qui n'était pas terminé »

Je tape sur le clavier
« Et donc des indemnités à payer »
Je vérifie le fichier
Il a été réengagé une année sans signer
Je décide de rembourser Monsieur René
Je savoure cette idée, je vais lui téléphoner
Je ne serai pas inquiétée, je suis une salariée protégée
Demain, nous avons décidé d'une réunion
Entre élus chsct et du personnel délégués
Hier encore deux collègues ont pleuré
Toute la sainte journée
Deux autres sont en arrêt
Pour une durée indéterminée
Au risque d'être licenciés

Il est 16 heures je vais fumer
J'avais arrêté
Nathan, me dit « je vais démissionner »
Je réussis à l'apaiser
Je remonte l'escalier
Sur les murs blancs une affiche corporate
Comme une pub pour une famille gaie
Qui prend son petit-déjeuner
Me fait grimacer
Tellement c'est opposé
A la violence de notre réalité
Des mails fraternels sont arrivés
Sur mon adresse camouflée
Ils ont pour objet : Personnel : qu'est ce qu'on fait ?
On espère pouvoir s'exprimer
Par une action de tous les salariés
Et recréer un peu de solidarité

Il est 18 heures
Je suis soulagée de me déconnecter
Demain sera une autre journée
Qui construira un mouvement de dignité

J'écris dans mon cahier
Il sera décidé à la majorité
Car nous avons voté
D'un mouvement d'arrêt avec un piquet
De gens rassemblés dans une belle unité

La date est arrivée
Nous sommes les trois quarts à ne pas travailler
La moitie est là buvant du café, mangeant des beignets
La direction est affolée
Nous grimpons les escaliers
L'affiche rieuse est déchirée
Le directeur, la DRH sont consternés
Leurs voix ont changé
Ils ont trouvé un endroit pour nous faire tous rentrer
Nous redescendons dans une grave gaité
Chacun va s'installer dans la grande salle réservée
Le grand écran n'est pas allumé
Une vingtaine va témoigner
De leurs difficultés à ne pas pouvoir bien travailler
Leurs mots sont imprégnés de vérité
Leurs visages sont éclairés
Par cette magie d'avoir osé
Par la fierté de s'être exprimé
Le directeur et la DRH ont l'air d'écouter
Ils ont des figures crispées
Ils prononcent des mots décolorés
Nous sentons l'impact de notre effet

J'écris dans mon cahier
Un espoir est né
Même si demain rien n'aura vraiment changé
Quand il faudra se connecter

Un gouffre de silence

Michel GROS DUMAINE

Longtemps, je me suis levé de bonne heure. Chaque matin, je regardais avec inquiétude le chemin de la journée nouvelle, vidé par la nuit de ses traces d'embûches et de ses passants pressés.
Aujourd'hui, c'était le temps lui-même qui s'emballait.
L'hiver pourtant traînait. Sombre, malgré les jours qui rognaient la pénombre. Le chauffage fonctionnait encore dans l'immeuble. Mon cabinet, mon refuge, résidait dans cette bâtisse d'un autre siècle. Depuis plus de quarante ans, c'est là que j'exerçais mon activité de psychanalyste. J'avais besoin de cette chaleur. Je vieillissais et le froid me pénétrait sans crier gare. Je cherchais le confort dans l'intimité de mon cabinet, pour écouter les voix qui venaient dire des histoires tortueuses où les vies trop souvent s'empêtrent. Aussi loin que je réfléchissais, c'était de cette place immobile que j'avais fait mes plus lointains voyages.

Il était tard. Le dernier analysant venait de quitter sa séance. Je restai un instant pour que s'effacent les mots qui résonnaient encore en moi, comme autant de paysages traversés, de souffrances enracinées, de temps suspendus. J'allumai une cigarette malgré les interdits que je m'imposais pour ne pas empester la pièce. Mais à quoi bon des interdits à mon âge quand l'idée ridicule de la santé ne s'inscrit plus dans la durée. Et puis la fumée de cette clope aidait à me vider la tête. J'ouvrais tout de même la fenêtre par acquit de conscience. Le minimum, croit-on, à attendre d'un « psy ».

La pièce réservée aux séances était ma deuxième peau. Une peau moins contraignante que celle qui m'avait été donnée le jour maudit de ma naissance. Plus large, faite à la mesure de mes accommodements avec l'existence. Pourtant, elle n'avait pas changé d'un iota depuis le jour où j'acceptai la venue de mon premier client.

Une pièce simple, comme une chambre d'écho sans obstacle, un instrument pour la parole, sans fioritures. Autour de l'inévitable divan de cuir marron et du fauteuil de la même trempe pour s'y confondre, un petit meuble à pied-de-biche, sculpté par mon père, ouvert sur le devant pour y loger quelques livres. Sur le plateau, une sculpture, buste de femme ailée, qui semblait prendre son envol dans l'espace ouvert par la tension de la forme. Une boîte à cigares et un petit sabot en corne qui devait servir pour le tabac à priser. Deux fauteuils pour les entretiens préliminaires, un bureau en orme, une lampe, quelques babioles pour l'écriture, une chaise.
Près de mon fauteuil, un guéridon supporte mes lectures en cours, surplombé d'une minuscule sanguine qui représente une rue de ma ville natale. Deux autres tableaux de petite taille qui estompent l'aspect monacal de la pièce et le long du divan, une sorte de fresque où quelques chevaliers de la Renaissance s'exercent à la chasse au faucon comme une invite à l'envolée de la parole.

Je rangeai les papiers qui traînaient sur mon bureau (deux ou trois prospectus concernant des congrès à venir, des souscriptions pour des ouvrages de confrères, une facture d'électricité, des dessins d'enfants réalisés durant les séances) lorsque le téléphone sonna. Machinalement je regardai ma montre. Il était tard, je n'avais pas de rendez-vous, pas de dîner prévu que j'aurais oublié. Je décrochai en pensant à une erreur de destinataire.

- Docteur Ruda ? demanda gravement une voix d'homme.
« Docteur », pourquoi ce titre venait-il toujours en préambule ? Je suis psychanalyste, c'est bien suffisant, pensai-je, comme à chacune de ces pénibles confusions.
- Oui ... mentis-je par lassitude.
- Je souhaiterais un rendez-vous.
- Bien, avez-vous une disponibilité particulière ?
- Non, pas vraiment, je suis à la retraite et je pense pouvoir accepter …
- Parfait, je regarde mon agenda, je vous demande un instant.

Mon agenda ! Désormais, il laissait entrevoir de grandes plages de temps libre. Je pensais moi aussi à une retraite méritée. Je n'honorais plus de nouveaux rendez-vous depuis bientôt quatre ans. Pourquoi n'avais-je pas dit que je ne prenais plus de clients ? Pourquoi refaire le coup du « psy » qui ne connaît pas son emploi du temps, du « psy » surchargé ? Était-ce l'heure tardive ? Cette voix profonde comme un appel ?

- Pouvez-vous venir demain à 19 heures ?
- Oui.
- Parfait, alors à demain.
- Je vous donne mon nom ?
- Nous verrons plus tard, venez à l'heure.

Je raccrochai le combiné, mal à l'aise d'avoir transgressé ma décision de retraite programmée. Je pourrais toujours rattraper le coup après le premier entretien en ne donnant pas suite. On verra bien à l'heure dite, pensai-je en écoutant mon estomac qui me rappela à une plus urgente nécessité. Je pris mon éternelle sacoche et quittai mon cabinet. Les dix minutes de marche qui me séparaient de mon domicile étaient largement suffisantes pour effacer le sentiment bizarre laissé par cet appel.
Mais dix minutes, quand il s'agissait de n'aller nulle part, c'était aussi le temps de l'éternité. Et chez moi, ce n'était plus grand chose. Je vivais seul. Ma femme était morte depuis longtemps et j'avais fait semblant de l'aimer pendant une vingtaine d'années.
Nous nous étions rencontrés sur le tard. J'avais largement dépassé la trentaine et n'avais jamais trouvé à me fixer avec aucune femme. Ce n'était pas faute d'en avoir connu. L'air du temps suscitait alors des expériences inachevées, des variations sexuelles de tous ordres, des mises en commun au nom de la fin de la propriété, de la famille et de l'État. Un programme révolutionnaire dans toute la splendeur invivable de ses implications personnelles. J'étais fatigué de toutes ces frasques et bien décidé à l'abstinence.
Mais ma nature souffrait encore une absence de maîtrise lorsque je la vis la première fois à la terrasse d'un café. Je l'avais trouvée jolie, une sorte de modèle des femmes de Modigliani. Tête ovale et

légèrement inclinée, altièrement posée sur un long cou. Elle lisait un livre et semblait prise par l'intrigue plus que par sa vie elle-même. Elle ne se préoccupait pas de l'environnement, ni de mes regards obliques qui tentaient de découvrir le reste de sa personne cachée par une table de consommateurs. Son tailleur de bonne facture, couleur saumon, dénotait la fille de bonne famille ou la situation sociale confortable. Toutes ces qualités étaient bien suffisantes pour imaginer un corps sublime.
Mais ma femme avait un gros cul, et passé le choc de cette découverte, je l'ai aimé comme on aime un capital dormant dans une banque pour ce qu'il rassure d'une éventuelle disette. Elle me l'a offert plus que de raison, pour que je ne voie pas le trouble ulcéré de sa jouissance quand elle était au rendez-vous. Oui, j'ai connu le dos de ma femme comme celui des femmes qui vous précèdent dans la rue, des femmes que vous auriez envie d'arrêter pour un regard et qui filent leur chemin sans même vous avoir aperçu. Au fond, elle ne voulait pas être vue. Pas vue, pas prise.
J'ai dû apprendre à glisser mon pas dans ce pas de deux dont elle avait la maîtrise et qui m'interdisait de glisser ma langue dans sa bouche pour ces baisers d'amants enflammés dont elle avait le dégoût. Fille de banquier, son plaisir était celui du centime près. Pas de découvert pour ne pas être découverte. Au fil du temps et de mon désintérêt pour son derrière, notre capital avait augmenté. Avec sa disparition, ce principe de réalité financière, par lequel elle faisait fonctionner l'intendance d'un bout à l'autre du mois, en prit un sacré coup dans l'aile. Je mis à la dépense ce pesant patrimoine. Nous n'avions pas d'enfant et ma vie personnelle et professionnelle était devenue un gouffre de silence.

J'ai mis la clé dans la serrure avec l'automatisme de l'habitude. J'ai salué le portrait fané de ma femme posé sur la commode de l'entrée. Je me suis couché sans dîner, lové dans le néant bruissant de l'angoisse.

Un-jambon-beurre@cinq-minutes-chrono.com

Sandrine WARONSKI

Bah dis-donc Camille, t'as encore pris ton après-midi !
Quand j'y pense, le nombre de fois où j'ai entendu cette ritournelle désenchantée. Mes journées jouaient pourtant souvent les prolongations, rien à voir avec une participation dilettante. J'aurais défié quiconque de prétendre le contraire. Mais lorsque j'avais l'heureuse idée de partir plus tôt pour passer du temps avec les enfants, je sentais des regards réprobateurs se tourner aussitôt vers moi. Il était déjà 18H00 pourtant ; la pause déjeuner était loin derrière. Fut-il envisageable alors que mes très estimés collègues eussent vécu sur des fuseaux horaires aux antipodes pour qu'ils analysent les aiguilles de leur montre d'une manière aussi étrange ? Une chose est certaine en tous cas, ces persifflages sur le temps qui passe ont changé ma vie…

Camille referme son cahier en cuir camel. Depuis deux ans, il est enrichi d'un spicilège de mots sur les maux. Tout y est relaté scrupuleusement. Les diners manqués, les relations tendues avec sa moitié, les déplacements aux quatre coins de l'Europe, les courriels expédiés à des heures indues le soir et le week-end, les réunions avec le N+1 qui finissaient rarement avant 19H30, les entretiens téléphoniques à l'aurore avec le N+2 basé au Japon sans compter le mal de dos qui s'était installé insidieusement et l'insomnie galopante qui l'éloignait doucement mais sûrement des bras de Morphée. Tous ces aléas inhérents à ces années professionnelles où un emploi du temps extensible à loisir a hautement égratigné sa vie privée. L'écriture permet d'évacuer les ressentis négatifs : la rancœur, l'amertume. La déception, malgré tout, de ne pas avoir réussi à juguler ses deux vies. Pas facile d'effacer de sa mémoire ces pensées en demi-teintes pourtant galvaudées. Comment concilier vie de famille avec un travail aussi prenant ? En dépit d'une longue thérapie et l'évidence qu'aucun humain n'est Superman, les relents d'hier viennent encore toquer à la porte de ses souvenirs de temps à autre.

Le dossier Emerson est bouclé après six semaines d'un travail assidu. Bel Interlude pour Camille ce midi. Un déjeuner en terrasse. Pas un quelconque restaurant, au brouhaha incessant, truffé d'un ample panel de clients pressés mais plutôt la quiétude de son balcon. Parmi les bougainvilliers et le lilas mauve exultant de mille fragrances, ce sera un véritable festin. Cela change des sempiternels déjeuners pris rapidement sur le coin du bureau tout en prenant connaissance des derniers messages reçus. Le jambon-beurre, illustre sandwich du patrimoine culinaire français ou encore la salade de thon récupérée en hâte au self de sa tour. Non aujourd'hui, les plaisirs culinaires sont bien différents. Un œuf mimosa à la ciboulette fraichement ciselée. Un carpaccio de bœuf et son méli-mélo de mâche et roquette à l'huile de noisette et pignons de pin. Pour finir sur une note sucrée, une crème brulée à la violette avec sa cassonade crépitant sous l'effet d'une flamme rougeoyante. D'une tasse en fine porcelaine opaline s'échappent des volutes vaporeuses de café. C'est un moment savoureux dans cet antre de sérénité en plein cœur d'une ville qui fourmille en tous sens.

Quinze éclats virevoltants tintinnabulent au clocher de Saint Eustache. Camille déambule dans les rues de son quartier avec sa poussette de marché affichant en lettres noir de geai sur fonds turquoise : « j'aime pas trop poireauter ». C'est l'oxymore parfait de sa nouvelle vie. Prendre le temps justement. Les mots stress et précipitation ne font plus vraiment partie de son univers lexical. Avant, c'était la course quasi perpétuelle en ayant l'impression bien trop présente de ne rien faire parfaitement. Par parfaitement, il convient d'entendre « comme il le fallait ». Culpabilité et regrets jalonnaient son existence. C'était comme une spirale infernale que rien ne semblait pouvoir enrayer. Parler avec son supérieur l'amenait indubitablement à visualiser, de manière significative, la sortie. L'arrêt maladie de deux frêles semaines n'avait fait qu'amplifier une situation devenue inextricable. C'était nécessaire pourtant, son corps avait besoin de repos. Néanmoins, à son retour, les commentaires avaient fusé. C'est tout juste si on ne lui avait pas demandé de raconter ses vacances. Autant dire que

l'interlude ne fut aucunement salvateur. Et la vie trépidante au 36è étage d'une tour de la Défense avait repris de plus belle. C'était à se demander ce qui pourrait inverser la tendance. Pourtant, aujourd'hui c'est radicalement différent. Le mot course se décline au pluriel pour désigner notamment ses sorties au supermarché. Et croyez-le ou non, ce n'est pas une corvée, loin de-là.
Au coin de la rue de Rivoli et de l'avenue de Sébastopol, Camille tombe nez-à-nez sur une ancienne connaissance qui évoque derechef un pan de vie qui n'est pas encore tout à fait conjugué sur le mode passé si on en juge par les palpitations alors ressenties.

- Tiens Camille, salut, ça fait un baile ! Qu'est-ce que tu deviens ?
- Bonjour Caroline, je fais des traductions en « free-lance » pour des éditeurs.
- Ah ouah, c'est cool ça. Ça rapporte ?
- Euh, ça marche plutôt bien, c'est surtout que je peux aller chercher les enfants à l'école tous les jours, ça n'a pas de prix.
- Bien, bon bah, t'as qu'à passer nous voir à l'occasion. On parlera du bon vieux temps !

Caroline avait déjà pris la poudre d'escampette. Camille eut la désagréable impression de se justifier comme un titi téméraire surpris en train de grappiller des bonbons avant le diner. Puis après tout, pourquoi rougir ? Le parcours accompli depuis son ancien poste était plutôt exemplaire. Sa maitrise d'anglais était enfin utilisée à bon escient. Camille connaissait bien Caro. Elle savait tout, avait un avis sur tout, parlait de tout et de tout le monde. C'était une persiffleuse née. En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, toute la société serait au courant de ses nouvelles activités. Elle ne manquerait pas de claironner qu'il était inconcevable d'avoir fusillé une carrière qui aurait pu atteindre des sommets. Peu importe si ses oreilles perçoivent des sons stridents bien inopportuns. Une félicité affichée accompagne ce changement de vie. Qui peut se vanter d'aller chercher ses enfants à l'école tous les jours ? N'est-ce pas une belle réussite pour un père de famille ?

Une journée avec Hélène

Ode COLIN

Hélène appuie d'un geste instinctif sur le réveil qui commence à sonner.
Étouffant un bâillement, elle glisse ses longues jambes en dehors du lit, cherche du bout des pieds ses chaussons et passe une main dans ses cheveux bruns emmêlés.
Elle coule un regard vers le corps endormi près d'elle et sourit devant le spectacle de son mari, enroulé dans les draps blancs.
Une fois levée, elle traverse le couloir lambrissé pour arriver devant la porte ouverte de la cuisine, style américain.
Gripoil se frotte à sa jambe avec un miaulement de contentement.
Hélène lui verse des croquettes dans un bol et met le café à chauffer. À travers la baie vitrée donnant sur le jardin, le soleil perce à peine et une brume encore légère, englobe les balançoires et haies d'éléagnus, d'une aura de mystère.
Six heures du matin, Hélène boit son café, beurre une tartine qu'elle avale rapidement, prend une douche où elle ne passe pas plus de dix minutes et s'habille d'un petit haut et d'un pantalon en jean, légèrement usé.
Alors qu'elle s'apprête à monter dans sa Twingo, son mari, vêtu à la hâte d'une robe de chambre vert pomme, la rejoint, une tasse de thé à la main.
Tendrement, il se penche vers sa femme et l'embrasse.
« Tu pars déjà faire tes domiciles ?
- Oui, j'en ai cinq à faire dans la matinée et ils sont tous assez éloignés.
- J'amène les jumelles à l'école tout à l'heure, tu pourras les récupérer ce midi ?
- Oui, pas de soucis, c'est aussi pour ça que je me suis levée plus tôt », le rassure son épouse.
Hélène, trente-trois ans, est le médecin généraliste d'un petit village de la Creuse où les personnes âgées dominent et dont les bourgs, parfois composées uniquement d'une dizaine de maisons sont espacés de plusieurs kilomètres.

La jeune femme fait son premier domicile chez madame Guinguette, une dame portant depuis quelques années, un lourd chignon blanc.
D'un caractère fort doux, cette dernière aime à croire que le métier de médecin peut se confondre avec celui de dame de compagnie. Ce jour-là ne fait pas exception.
« Bonjour madame Guinguette.
- Ah, bonjour Docteur, c'est bien aimable d'être venue.
La brave femme a disposé sur une desserte, jus de fruits et gâteaux secs.
Elle a un petit sourire complice à l'adresse de la doctoresse en désignant le tout.
« C'est un petit en-cas pour nous, tout à l'heure. »
Hélène sourit et accepte sachant qu'un refus risquerait de froisser sa patiente.
Elle commence par l'ausculter, une consultation de routine qui se termine rapidement.
Après la collation qu'Hélène réussit à écourter alors que madame Guinguette en est à parler du décès de son mari, la doctoresse reprend sa voiture pour continuer les domiciles.
Cela arrive régulièrement que certains patients (les plus âgés, la plupart du temps) empiètent sur son temps de travail ; tous veulent lui donner des nouvelles de leur famille, se plaindre d'un bobo, lui offrir un dessert fait maison…Hélène, souvent, ne se sent pas le cœur de refuser, sachant que pour certains, elle sera leur seule visite de la journée.
La matinée finit par s'écouler, les domiciles prévus sont tous facilement effectués.
À onze heures quarante, Hélène gare sa Twingo couleur crème sur le parking grillagé de l'école des jumelles.
Lorsque les élèves sortent, deux jolies petites filles à la chevelure blonde se précipitent dans ses bras.
Une fois à la maison, après que Lisa et Camille eurent sagement mis la table, leur mère sert une salade de feuilles de chêne, accompagnée de légumes de saison avec un plat qu'elle a préalablement préparé la veille.

Vers treize heures trente, elle raccompagne ses filles à l'école et après un dernier baiser, se dirige vers son cabinet, dont les horaires de consultation sont de quatorze heures à très tard.
Elle a à peine ouvert la porte de son bureau, que des malades remplissent la salle d'attente.
Avec agacement, elle s'aperçoit que quelques patients qui n'ont pas de rendez-vous se sont glissés parmi les autres.
Hélène se montre pourtant stricte sur les rendez-vous à respecter, mais certains semblent ne pas vouloir comprendre.
Pour eux, le médecin est à leur disposition, peu importe le moment.
Résignée, elle fait entrer le premier malade dans son cabinet.
Heureusement, les consultations se déroulent sans incident.
Le téléphone ne sonne qu'à de rares occasions, lorsqu'un confrère ou une pharmacie a besoin d'un renseignement.
La première année, elle répondait elle-même au téléphone, mais sans cesse dérangé par des patients voulant connaître des résultats d'examens ou inquiet d'une toux… bref, par des appels sans véritable urgence, mais empiétant tout de même sur ses consultations, elle fit appel à une société de permanence téléphonique afin d'être plus disponible lors des soins avec les malades, plus à l'écoute aussi.
L'après-midi se passe rapidement et Hélène n'en ressent la fatigue qu'aux alentours de dix-huit heures, lors d'une pause entre deux patients.
Alors qu'elle pense avoir fini, le téléphone sonne.
La conversation ne dure que quelques instants, mais lorsqu'Hélène raccroche, elle comprend que la soirée en famille ne commencera pas de sitôt.
Une vieille dame a fait une chute et plutôt qu'appeler les urgences ou SOS médecin, préfère que ce soit Hélène qu'elle connaît qui la voit.
Généralement, la jeune femme refuse les domiciles en soirée, seulement l'infirmière, dont c'était les débuts, paraissait inquiète, elle accepta donc et ne délégua pas le cas à SOS médecin.
Allumant les phares de sa voiture, elle prend la route conduisant chez madame Laforge.

L'infirmière, encore là, parait soulagée à la vue du docteur.
Hélène ausculte la patiente qui à part quelques bleus n'a rien de grave.
La doctoresse peut enfin rentrer chez elle.
Une fois dans l'entrée, un tourbillon blond fonce dans ses jambes.
Malgré sa lassitude, la mère de famille ouvre les bras à ses filles.
Grégory, son époux, l'enlace par-derrière, tout en tenant fermement un verre de vin rouge qu'il lui tend.
Hélène s'en saisit avec gratitude et savoure sa première gorgée.
« Je suis de garde cette nuit, annonce-t-elle à regret.
- J'imagine que j'ai bien fait de prendre des pizzas alors ! s'exclame son mari d'un ton réjoui.
- Oui !!! » s'écrient les enfants ravis.
Le dîner se déroule entre bavardages et rires.
Tandis que Greg accompagne sa pizza quatre fromages d'un bordeaux, Hélène se contente d'eau plate, craignant de boire de l'alcool et qu'un malade de dernière minute ai besoin de ses soins.
Une fois Lisa et Camille bordées, les parents s'installent sur le canapé en tissu et regardent un film policier sur la télévision accrochée au mur.
Alors que le suspense du film va crescendo, le portable d'Hélène vibre sur la table basse.
Légèrement contrariée, la jeune femme décroche ; Greg détourne le regard de l'écran pour regarder sa femme qui, d'un hochement de tête contrit, lui fait comprendre qu'il s'agit d'une urgence.
Après avoir raccroché, elle explique :
« C'est Carla, une patiente dont je suis la grossesse, il y a un souci visiblement.
- Prend ton temps, je t'attendrai en regardant la fin du film. »
Hélène sourit et embrasse son mari.
Dehors, une nuit noire enveloppe la maison et son jardin. Un vent aussi froid qu'un pic à glace s'engouffre avec un léger bruissement dans le feuillage des arbres.
Hélène presse contre elle sa trousse médicale et une fois dans la voiture, allume le chauffage.
La doctoresse est de retour chez elle vers une heure du matin. Ses vêtements sont froissés et la sueur colle ses cheveux à ses tempes.

Lorsqu'elle pénètre chez elle, s'appuyant sur le chambranle de la porte, elle s'écroule sur le sol avec une hilarité où se mêlent fatigue et joie.
Greg, comme promis, l'a attendu. Il se baisse se mettant à sa hauteur, effleure sa jambe et demande.
« Alors ?
Sa femme se penche vers lui et murmure à son oreille.
- Un petit garçon… j'ai mis au monde un petit garçon. »
Les yeux d'Hélène brillent d'un doux éclat, pour elle, les aléas de son métier sont effacés, ne reste comme souvenir de cette journée, que le regard brun que le bébé a posé sur elle.

Une question d'équilibre

Jacques FIVES

« vol annulé demain . k'est ce kon fait ? ☹ »

J'ai lu le message pendant notre réunion. Normalement nos téléphones devaient être éteints mais j'avais réussi à le laisser négligemment en évidence au milieu de mes papiers en accord avec la bonne vielle ruse de Poe.
Je n'en revenais pas ! Des mois que j'avais travaillé avec François pour la préparation de cette rencontre, des mois que nous avions prévu les moindres détails et voilà que ça tombait à l'eau !
Et ce n'était pas le temps pourri qui sévissait en bord de mer depuis trois semaines qui allait me remonter le moral !
Tout avait commencé lorsque notre contact en Indonésie nous avait fait état du très bon retour qu'il avait eu avec son interlocutrice et son entourage. Nous avions sauté de joie car la perspective de l'Indonésie était pour nous d'une grande importance.
C'était un des endroits que nous n'avions pas encore investi et pourtant cela faisait longtemps qu'il était sur nos tablettes et occupait une place de choix dans nos cibles.
La phase de préparation avait été épuisante, plus que pour nos autres missions. La raison de ce surcroît de travail provenait du fait que l'Indonésie était constituée d'une myriade d'îles et que nos missions devaient se dérouler sur environ une dizaine d'entre elles et sur un temps assez court.
Les questions de logistique devenaient prépondérantes puisque la qualité et la fiabilité des liaisons inter-iles étaient déterminantes pour la tenue des délais.
Nous avions passé des jours entiers avec prolongement nocturnes, décalage horaire oblige, pour faire les choix, tester les liaisons, vérifié les disponibilités de nos fournisseurs.
Dans ces cas-là, nous ne comptions pas les heures. Evidemment ce n'était pas sans poser des problèmes de disponibilité pour nos

autres activités ! Les remarques et même les remontrances commençaient de s'accumuler ce qui rajoutait à notre stress.
Nous avions beau présenter l'importance de ce projet, assurer que nous serions beaucoup plus disponibles une fois terminé, je sentais que ça avait du mal à passer ! Il faut dire qu'après la succession de nos autres projets, nos promesses avaient fait long feu ! Nous avions été pris au piège de l'enchaînement : la réussite appelle le projet suivant et ainsi de suite !
Du coup nous sommes montés en compétence très rapidement et nous étions demandés de tous les côtés : Australie, Egypte, Malaisie, jusqu'en Polynésie ! Jusque là malgré ces tiraillements collatéraux, nous avions toujours réussi à ménager un équilibre satisfaisant.

Je ne pouvais pas croire que tout ça tombait à l'eau ! Il devait y avoir un moyen de récupérer la situation pour ce projet indonésien.

C'est au cours d'un échange avec François que les soupçons ont commencé de naître. Nous avions passé en revue les différentes étapes de notre préparation et nous n'avions trouvé aucune faille, aucune faiblesse, aucun raté.

Alors comment expliquer ce stop soudain de la part de nos interlocuteurs indonésiens ?

Sabotage, coup fourré, manipulation… tout à-coup cela nous a semblé évident. Mais qui pouvait bien être à l'origine de cette mauvaise blague ?

Ça ne pouvait pas être un coup de la concurrence puisque nous étions vraiment les seuls à pouvoir effectuer ce que nous préparions.

Il fallait donc se résoudre à l'évidence ! Les dagues étaient sorties de notre premier cercle.

Nous étions soufflés de réaliser cela et nous avons mis un moment avant de pouvoir bouger et sortir de l'état d'anéantissement dans lequel cette vérité nous avait plongé.

Qui avions-nous sous-estimé, sur qui nous étions-nous trompés de manière aussi grossière de sorte qu'il ou elle avait pu saborder avec autant de facilité notre projet ?

Les succès ininterrompus de nos précédentes missions nous avaient fait perdre de vue une règle essentielle de la conduite de projet : se préparer à déjouer une attaque plutôt que d'espérer qu'elle ne se produise pas.
Non seulement nous avions baissé la garde, mais nous ne pensions même plus à la possibilité même d'un sabordage. Tout se déroulait si bien, les retombées étaient tellement positives : qui donc aurait pu rationnellement nous barrer la route ?

Bon, nous étions déjà arrivés à un début de diagnostic de nos erreurs, mais parfois les ravages d'une attaque sont tels qu'il est trop tard pour avoir raison contre tous. Mais nous avons joué le jeu jusqu'au bout.

Nous avons d'abord diffusé à nouveau notre projet détaillé Indonésie et les retombées attendues. Nous avons chacun de notre côté interrogé nos plus proches relations sur d'éventuels reproches ou insatisfactions que nous n'aurions pas su voir. Après ce premier tour de piste nous nous sommes revus pour mettre en commun ces différents éléments.

Le résultat est que nous ne comprenions toujours pas plus ce qui s'était passé. En effet tout le monde autour de nous était toujours aussi encourageant et d'accord avec ce projet Indonésie. Nous n'avons détecté aucune réserve d'aucune sorte et fait plus rare lorsque nous demandions à chacun de nos interlocuteurs s'ils avaient perçus des réticences ou des critiques chez les autres personnes impliquées, la réponse avait toujours été négative.

Dans le même temps nous avions tenté de renouer les fils avec notre interlocutrice en Indonésie. Nous avions laissé plusieurs messages et envoyé des messages électroniques. En raison du décalage horaire nous n'aurions d'éventuelles réponses que le lendemain matin.

Tout à-coup, François qui consultait ses messages sur son téléphone poussait une sorte de rugissement douloureux et livide, m'assurait qu'il venait de comprendre ce qui s'était passé.
Un message de son assistante l'informait de son inscription et de la mienne donc comme je m'en assurais plus tard, à l'université d'été de notre entreprise.

Les dates de notre projet Indonésie et celles de ce séminaire professionnel concordaient absolument !

Un coup de téléphone à son assistante nous confirma que nos billets pour l'Indonésie, réservés via l'entreprise, avaient donc été purement et simplement annulés. Et que du coup, croyant bien faire, elle avait fait part de cette annulation à notre interlocutrice indonésienne. Et tout notre projet tombait à l'eau !

Tous nos précédents séjours dans les meilleurs spots de plongée du monde auraient donc fini par lasser notre patron ? Jamais nous n'aurions pensé à une telle défection.

Tous nos efforts s'étaient portés sur nos familles, femmes et nos enfants pour éviter qu'ils ne sentent abandonnés du fait de ce loisir qui nous prenait tant de temps. Nous avions bien réussi puisque les échanges que nous venions d'avoir avec eux avaient montrés qu'ils nous soutenaient sans faille.

Nous avions sous les yeux le maillon faible de notre préparation : ça avait coincé côté boulot ! Notre patron ne se retrouvait plus dans notre projet de réaliser l'intégralité des dix spots de plongée les plus fantastiques dans le monde. Nous ne l'avions pas assez associé à notre préparation peut-être ? Ou le rythme mensuel de

nos séjours de plongée a peut-être été trop soutenu et suscité quelques jalousies ?

On nous avait parlé de cette difficulté à équilibrer vie professionnelle – vie privée et notre projet Indonésie n'y avait pas résisté.

Mais nous étions confiants. Au vu des nombreuses réflexions sur le sujet présentes sur internet, nous allions sûrement trouver moyen de redynamiser notre encadrement !

Y croire ou ne pas y croire

Marcienne MARTIN

De M. Thomas, les employés du Centre de recherche de A. situé non loin de la capitale gardaient l'image d'un homme presque effacé. Quand on leur demanda si l'homme en question faisait partie de ces êtres affables, souriants, voire débordants d'humour et avec qui le bavardage devient lieu d'échange fort distrayant, ils répondirent qu'ils n'en avaient retenu que l'image d'un homme au sommet dégarni, portant blouse bleue et balai. Oh, certains avaient bien remarqué que lors de nuits claires, alors que l'astre majeur déclinait outre-horizon, l'homme au balai, tout en s'appuyant sur son outil fournisseur d'un salaire médiocre et de quelques autres avantages, contemplait le ciel étoilé, mais nul n'imagina que ce petit homme si ordinaire puisse regarder les étoiles à travers moult algorithmes et hypothèses singulières. Le regard des employés du Centre de recherche de A. se faisait alors plus compassionnel devant le repos hésitant du guerrier au balai.

Le directeur du laboratoire de recherche se souvenait d'une soirée bien particulière où il dut revenir au Centre afin de procéder à la mise à jour d'informations collectées lors d'un séminaire dédié à la cosmologie.

- Après avoir fait un détour par mon bureau afin d'ajouter ces informations à ma base de données, j'ai rejoint la salle de l'observatoire et là, quelle ne fut pas stupéfaction de voir M. Thomas, l'œil rivé à la lentille, la main tenant un crayon avec lequel il inscrivait ses observations sur un gros cahier à la couverture pourpre, posé à côté de lui. Quand il m'aperçut, il rougit fortement, reprit balai et cahier et quitta rapidement la pièce. Après avoir examiné l'appareil, ce que je découvris me laissa fort perplexe. En effet, les procédures de réglage de cette lunette très complexe avaient été appliquées, or personne d'autre n'y avait eu accès durant ma semaine d'absence.

Le directeur se passa la main dans les cheveux, s'interrogeant sur la personnalité réelle, mais cachée de ce M. Thomas.

Un autre chercheur intervint alors :

- C'est vrai, c'était un homme un peu bizarre. Je me souviens qu'une fois alors que je travaillais sur des algorithmes, il était en train de vider une caisse de bouquins qui m'avait été livrée. Je l'entendis murmurer : « Ah, ce Luminet, il est fabuleux ! » Je me retournais et je le vis, tenant à la main un livre de cet astrophysicien bien connu. Il était là, absorbé par les lectures des quatrièmes de couverture, la main presque tremblante et un sourire éclatant que je ne lui avais jamais vu. Lui et son balai, c'était presque mission et objet confondus. Il était alors là, comme inexistant, absent. Il faisait son travail de manière presque automatique. Parfois, nous le surprenions avec un sourire illuminant son visage et on le voyait alors murmurer quelques paroles inaudibles pour nous.

La secrétaire générale du Centre toussota, puis agita la main afin de montrer aux enquêteurs présents qu'elle désirait apporter quelque éclairage sur la nature réelle de ce M. Thomas.

- Je me suis longtemps interrogée sur ce M. Thomas. Son désir de passer inaperçu me le rendait plus présent que jamais. Lors d'une pause-déjeuner que je n'avais pas prise, car je devais terminer la rédaction d'un rapport, M. Thomas déposa sur mon bureau un sandwich que je lui avais demandé d'aller me chercher. Tandis que je lisais à haute voix la composition de ce repas de fortune, j'énonçais le nom du fameux conservateur : E330, c'est alors que mon livreur compléta par : « Acide citrique formé à partir des molécules C6H8O7 ». Je le regardai stupéfaite ; il ajouta la voix enjouée et le regard rieur : « L'acide citrique est composé de 6 atomes de carbone, 8 atomes d'hydrogène et 7 atomes d'oxygène. Tout cela est né de la soupe cosmique ». Il s'enfuit alors comme s'il en avait trop dit.

Les enquêteurs prenaient en note tous ces témoignages en espérant que leur analyse leur permettrait de mieux comprendre ce qui s'était passé.

Ils s'étaient penchés sur le passé de l'homme au balai, M. Thomas. Élève brillant, il avait rejoint le petit groupe des surdoués de la ville de T. Après avoir passé son baccalauréat alors qu'il n'avait que quinze ans, diplôme obtenu avec la meilleure mention de l'année, il disparut. Ils retrouvèrent à nouveau sa trace lors d'un vol effectué entre Paris et Boston à l'âge de vingt ans. Inscrit à un colloque qui s'était tenu au MIT[2], il n'était intervenu que pour appuyer certaines hypothèses mettant en relation le facteur temps et la matière noire. Sa trace se perdit à nouveau jusqu'à ce qu'on le retrouve au Centre de recherche de A. où il assurait la nécessaire et valeureuse fonction de technicien de surface et gardien des étoiles, à ses heures secrètes.

Ce fut un de ces fameux vendredis 13 auxquels on attribue des fonctions magiques, voire maléfiques, que fut découvert M. Thomas. Inanimé, il était allongé sur le sol ; son visage était livide. Le directeur de recherche qui le découvrit en entrant dans la salle de l'observatoire appela à la rescousse la secrétaire passant dans le couloir ; il lui demanda de composer le numéro des urgences.

Dans sa main serrée, M. Thomas tenait une feuille de papier sur laquelle il avait noté : « Y croire ou ne pas y croire ? » Quand il intégra le service de réanimation, il fut demandé aux instances policières de décrypter ce qui se cachait derrière cette étrange interrogation d'autant que l'état du patient semblait avoir été provoqué par quelque chose de tout à fait étranger aux malaises habituels comme le malaise dit « vagal ».

[2] Le *Massachusetts Institute of Technology* (*MIT*), *Institut de technologie du Massachusetts* en français, est une institution de recherche et une université américaine qui est spécialisée dans les domaines de la science et de la technologie.

Des investigations furent menées chez lui, sans résultat notable. De nombreux livres et revues traitant de la cosmologie traînaient en vrac dans la pièce ; un matelas posé contre un mur et une table massive de bois brut meublaient ce logis ; seule une lunette astronomique de belle qualité attestait de la passion de l'homme au balai.

Quand les enquêteurs fouillèrent l'armoire où étaient rangés les outils divers qu'utilisait M. Thomas afin de jouer efficacement le rôle de chasseur de poussières et autres déchets envahissant journellement le Centre de recherche de A., ils découvrirent également une pile de quelque cinquante cahiers à la couverture pourpre, rangés par date, ainsi que des clés USB et des disques durs externes. L'analyse du contenu desdits cahiers les laissa perplexes devant des pages d'équations totalement incompréhensibles aux profanes qu'ils étaient ; l'analyse des clés et des disques durs généra quelques rires gênés, des haussements d'épaules ainsi que des réflexions sur la bonne santé mentale de l'homme au balai.

Finalement, l'ensemble de ces trouvailles fut remis dans les mains du groupe de chercheurs de A. ; ils s'avouèrent stupéfaits et étonnés des hypothèses hardies posées par M. Thomas, hypothèses qui semblaient vérifiables ; ce qu'ils s'apprêtaient d'ailleurs à faire.

Quand M. Thomas reprit pied dans la vie de tous les jours, il fut convoqué à un entretien avec le directeur du Centre de recherche de A. Il avoua alors qu'il avait poursuivi ses études fort loin, mais que profondément troublé par ce qu'il avait découvert, il avait décidé de ne point en parler et surtout d'oublier… et pour cela, il avait choisi d'intégrer un poste subalterne lui permettant d'avoir accès à l'objet de sa passion, ce cosmos étrange et intriguant, mais de manière secrète.

« Être ou ne pas être » ou « y croire ou ne pas y croire », il a suffi au découvreur d'étrangeté d'être passé du siècle de Shakespeare à celui du « Big Bang » et de ses déclinaisons.

A.V.S.

Laure BRUSA

1er prix du concours 2006

J'en ai plein les … tu me fais ... Espèce de …
Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.
« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.
Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.
Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.
J'essaie de me justifier : " j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment".
« Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ».
« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».
« Non, non, c'est moi qui pars ».
Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.
Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.
Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.
Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, …
La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.
Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.
Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

cendre de cigarette s'y est incrustée ; les murs , les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.
Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable…juste un peu de poussière…
La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.
« C'est pour toi »
Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.
Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.
Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.
« Mets un peu plus d'aïl ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».
La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.
Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.
Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterand.
Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.
Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique…
Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.
Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.
Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure…
Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.
« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.
« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».
« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».
Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées…
J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.
Je pense encore à lui.
Et aussi à elle, qui l'a remplacé.
A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.
Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.
Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.
Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.
Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.
Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.
On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.
L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».
Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».
Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.
« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».
C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.
« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »
« Té ! pour pas quelle se sente seule !! »
L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.
Pour lui donner quelques miettes.
Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.
Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.
Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.
Je suis aide à domicile et je les ai aimés …

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

1er prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.
Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts.
Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.
Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance.
La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien.
Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.
Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.
Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.
Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.
La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un cœur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les cœurs.
Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.
Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampe et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.
Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ca ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.
C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit cœur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...
Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.
Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.
Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.
Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ca fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au cœur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.
Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.
Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?
Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications.
C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on.
C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un cœur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver.
Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le cœur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un cœur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2008

de : Nina Legendre
à : Charline Benalouah
date : 27/09/2028, 9h10
objet : Demande de recherche

Charline,
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC pour 9h30.
Nina

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.
- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?
- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.
- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.
- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.
- Génial ! T'es une vraie copine toi !
Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »
- Ta gu…, fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.
Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.
- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.
Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.
- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?
- Ça y est, je l'ai encore eu !
- Hum ? Tu peux être plus explicite ?
- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?
- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.
- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?
- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.
- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.
- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce qui si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.
- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.
Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.
Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.
9h50. Plus que 20 minutes.
Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrément doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.
« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.
Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.
- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.
Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.
- Asseyez-vous, je vous en prie.
Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.
- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?
- Franchement ?
- Bien sûr. Je suis là pour ça.
- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.
- Hum, vous savez manifestement tout de moi.
- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?
- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous…
Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.
- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?
- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?
- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?
- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?
- Non, non, bien au contraire. Mais…
- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.
Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.
Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !
Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Le pain de tous les jours

Dominique ROLLAND

1er prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.
Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi.
...
Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.
« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».
Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.
M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.
Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.
Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».
Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.
Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.
Il parait que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.
Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.
J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.
…/…
C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.
Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.
Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.
Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.
En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.
Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.
L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.
Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l' métier qui rentre » qu'il a dit.
…/…
Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.
On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.
On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.
D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.
Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain.
Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.
Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j' préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j' comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères… L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserre.
Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.
Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés. C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement. Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la fournée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.
Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.
C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.
Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase…

C'est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.
C'est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n'y pensais jamais, je n'en ai jamais manqué, c'est pour ça… On le mange distraitement, on l'achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l'on devient exigeant… Y'en a qui le foutent à la poubelle parce qu'il est rassis.
Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise...
A l'autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l'aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s'arrondira en chapatis, le pain de sa famille.
A l'autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.
« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t'enlever ta liberté pour assurer ton pain ».
C'est Camus qui disait ça.
Je n'ai pas la réponse, je ne suis pétrie d'aucune certitude.
Alors je fais du pain…

Camarade Nollin

Andrée JACQUET

1er prix du concours 2010

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.
Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.
Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.
La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de

biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.
Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu… Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprenais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescente jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset…
De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »
Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour

prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.
A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.
Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu - à l'insu de son client aristocrate - graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.
Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ?
Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté - « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » - et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :
« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour

eux, « Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir, toujours ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage… »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

L'entretien

Karim KHOUKH

1er prix du concours 2011

« Navré, Monsieur, mais votre candidature n'a pas été retenue ! »
Célestin raccrocha avec force le combiné du téléphone, laissant échapper un discret juron. Ces interruptions quotidiennes l'agaçaient, mais il savait que son rang le destinait à y faire face. Après tout, il appartenait au clan des puissants, selon ses propres termes. Célestin était chargé de Ressources Humaines au sein d'une multinationale. Il aimait à se répéter qu'il portait l'entreprise sur ses solides épaules, qu'il en était la locomotive. Il se vantait de choisir les meilleures briques pour l'édifice, de sélectionner les meilleurs ingrédients pour la recette du succès. Garder l'incompétence hors des murs de la firme, telle était sa mission… Non, son sacerdoce. Mais il intervenait aussi à l'intérieur, sanctionnant avec zèle les salariés trop oisifs. Si de telles méthodes de recrutement et de gestion assombrissaient quelque peu l'image de l'entreprise, elles n'entravaient en rien la motivation des milliers de candidats à l'embauche. Avec tant d'appelés et si peu d'élus, l'époque n'était en effet guère propice à l'exigence…
Une épaisse chape nuageuse recouvrait la ville, prête à pleurer sur ses habitants. C'était un lundi comme Célestin les aimait, mais l'homme n'avait pourtant pas le cœur en fête. Sa pire corvée, telle qu'il la qualifiait, l'attendait de pied ferme. Il abhorrait moins cette tâche pour sa pénibilité que pour son caractère répétitif, sans toutefois pouvoir quantifier ce dernier. Après tout, il ne les comptait plus, ces entretiens d'embauche, tant de combats gagnés sans peine. La quarantaine pas encore atteinte, il se sentait tel un vétéran repu des champs de bataille. Célestin ne reniait pas le cœur de son métier, non. Il se lassait simplement de briser des candidats fragiles, sans ardeur, et celui de ce matin ne ferait certainement pas exception. L'employé réprima un bâillement d'ennui. Il lui fallait une cigarette...

Marlène pressa le pas. Son parapluie, ouvert par précaution, ne la protégerait sans doute pas de l'averse à venir. Heureusement, elle avait presque atteint son but. Difficile de le manquer, tant la tour vers laquelle elle cheminait dominait la ville. Son architecture, modernisée à l'extrême, tranchait singulièrement - et sans doute à dessein - avec les constructions voisines. Décidément, cette multinationale incarnait la démesure. Mais cela n'effrayait pas Marlène, habituée des grandes entreprises et de leurs méthodes de recrutement.
Un rideau de fumée, derrière lequel se profilaient quelques silhouettes, enveloppait le bas du gratte-ciel. Une apparition fantomatique ? Non. Simplement une armée de golden boys, pavoisant la clope au bec, nullement effrayés par la pluie imminente. Marlène traversa la barrière toxique en apnée et ne reprit sa respiration qu'une fois le hall atteint. Celui-ci, à l'instar du building entier, resplendissait par son aspect futuriste. Sur chaque mur trônaient de nombreux écrans et autres panneaux électroniques, tandis qu'une voix douce émanant des haut-parleurs souhaitait la bienvenue…

Maugréant d'inaudibles paroles, Célestin regagna son bureau d'un pas nonchalant et y trouva sa proie. Il reconnut aussitôt la quadra pressée, croisée quelques minutes plus tôt sur le parvis alors qu'il s'en grillait une. Plutôt bien conservée, songea-t-il en la voyant maintenant de plus près, drapée dans son tailleur beige. La candidate se leva et tendit la main. Célestin, qui ne prit pas la peine de s'excuser pour son retard, la serra d'une force volontairement exagérée. Après tout, l'affrontement psychologique avait déjà commencé. Il ne s'agissait pas d'évaluer les compétences de la prétendante au poste proposé ; Célestin laissait ce soin au département concerné. Lui préférait sonder l'esprit, dresser le profil psychologique complet des futures recrues. Pour cela, il aimait se laisser aller aux pires extravagances, poser les questions auxquelles on ne s'attendait pas. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Célestin menait ses entretiens en deux temps, le plus faible ouvrant le bal.
- Parlez-moi de vous, prononça-t-il calmement.

Il adorait cette phrase, ou plutôt le regard de ses victimes lorsqu'elles l'entendaient. Malgré leur préparation, peu d'entre elles anticipaient une première question si ouverte. Célestin détestait les réponses apprises par cœur. Cette situation d'imprévu lui permettait ainsi d'étudier les candidats sous leur carapace.

Aucunement troublée, Marlène s'exécuta, dévoilant calmement civilité, parcours et expériences diverses, ponctuant chacune de ses phrases par un léger sourire. Seul le regard hébété de son interlocuteur la perturbait quelque peu. Célestin ne s'attendait effectivement pas à une telle sérénité. Les mots de la postulante, prononcés de façon si spontanée tandis qu'elle le fixait, formaient un discours étonnamment fluide et structuré. Dos droit, jambes décroisées, bras légèrement écartés et mains prises, sa gestuelle ne commettait aucune erreur. Encore abasourdi, Célestin s'imagina secouer la tête pour se ressaisir. Cette femme était simplement plus aguerrie que les jeunes pousses qu'il avait torturées ces dernières semaines, voilà tout ! Il décida donc de passer à la seconde phase de l'entretien. A son tour de prouver qu'il ne jouait pas dans la cour des novices.

- Quels sont vos pires défauts ? Demanda-t-il.

Marlène évoqua alors son perfectionnisme et sa difficulté à déléguer des tâches, en prenant soin de détailler les actions prises pour y remédier et expliquant que ces tares n'entraveraient en rien son efficacité pour le poste proposé. Célestin haussa les épaules. Cette réponse, aussi acceptable fût-elle, manquait cruellement d'originalité, mais il concédait que sa question n'en possédait pas plus.

- Vos hobbies ? Reprit-il.

- Je lis deux à trois livres par mois et je me rends au cinéma chaque semaine. J'aime également les activités sportives, notamment le badminton.

- Le badminton ? Est-ce vraiment un sport ?

- Oui, sauf si une dépense de quatre cents calories par heure ne correspond pas à votre vision du sport…

Célestin se mordit discrètement la lèvre. L'impertinence de la candidate l'agaçait. Mais n'ayant pas connu de véritable opposition depuis bien longtemps, elle le réjouissait tout autant. Il se jura

néanmoins de faire disparaître le sourire satisfait de son adversaire, même si pour cela il lui fallait franchir la ligne rouge.
- Etes-vous mariée ?
- Divorcée.
- Des enfants ?
- Non.
- Vraiment ? Cela me paraît difficile désormais. Rappelez-moi votre âge…
- Quarante-cinq ans. Et je ne peux pas avoir d'enfant pour raisons médicales.
Alors que Célestin pensait déstabiliser l'aspirante, celle-ci lui répondait du tac-au-tac. Il aurait pu lui demander son tour de taille, elle n'aurait sans doute pas bronché. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait impuissant… mais pas abattu. Pour son baroud d'honneur, le recruteur décida d'utiliser son arme secrète.
- Faites-moi rire.
L'expression stupéfaite de Marlène lui arracha déjà un demi-sourire, mais dans un tel état d'irritation, aucune plaisanterie ne risquait d'amuser Célestin.
Un silence pesant régnait dans la pièce, à peine troublé par les gouttes de pluie frappant les carreaux. Célestin jubilait maintenant intérieurement, à tel point que son enthousiasme soudain manqua… de le faire glousser.
Marlène, dont le regard semblait plus sérieux, porta la main à la poche de son tailleur et en tira une carte de visite qu'elle remit à son hôte, sans un mot. Intrigué, Célestin jeta un œil. L'univers se figea alors autour de lui. Après ce qu'il lui parut être une éternité, il s'enfonça sur sa chaise puis éclata de rire. Un rire nerveux et libéré à la fois, le rire désabusé d'un bandit cerné.
Une minuscule photo de la candidate occupait un coin de la carte. Au centre était inscrit son nom. Son véritable nom, juste au-dessus de son titre. Célestin croyait en son flair, mais il n'avait pas reconnu l'inspectrice du travail.

Un refus poli

Florian MANTIONE

1er prix du concours 2012

En ouvrant la grande enveloppe qui l'attendait sur son bureau, le DRH sembla intrigué. L'enveloppe blanche, de format A4, se trouvait revêtue d'un timbre de collection sur le côté supérieur droit, en lieu et place de la classique Marianne. Son nom, ainsi que celui de la société, étaient écrits à la main de manière soignée.

A l'intérieur se trouvait un CV conventionnel accompagné d'une lettre de motivation. Le DRH s'en empara et sa lecture le laissa pantois. La lettre était versifiée et joliment rimée :

Le ci-joint CV, Monsieur le Directeur des Ressources Humaines,
Recèle tous mes espoirs de sortir de la peine.
Votre annonce concernant le poste de responsable
Résume parfaitement mes compétences comptables.

Loin d'être insensible à la présentation
Que vous avez brossée de votre institution,
Je trouve que pour le poste que vous y décrivez,
Je suis, je vous l'assure, le candidat rêvé !

Votre entreprise, déjà, est digne d'intérêt.
Elle me semble alléchante et riche de grands attraits.
Sa localisation parfaite et son activité,
Correspondent sans conteste à mes capacités.

Et que dire aussi du projet d'entreprise
Dont tous les paramètres, je l'avoue, me séduisent.
De plus, sa vocation à l'international
Répond à s'y méprendre à mon vœu initial.

Aussi, trouvez ici l'expression de l'envie

Que j'exprime d'apporter, de manière réfléchie,
Toute mon énergie à veiller au succès
De la haute mission que vous me confierez.

Vous verrez l'énergie que je mettrai toujours,
A défendre l'entreprise, et ce jour après jour,
Avec rigueur, souplesse, et grande diplomatie,
Pour répondre aux souhaits de votre hiérarchie.

Aussi m'efforcerai-je de mettre à son service
Ce souci de rigueur qui s'avère propice
A gagner des clients l'importante confiance
Que suscite l'écoute et la grande compétence.

Voilà, en quelques mots, ma grande motivation.
Mon désir le plus cher est d'entrer en action.
Aussi je vous suggère une prochaine rencontre
Pour prouver le profil dont mon CV fait montre.

Dans l'attente du plaisir de ce contact prochain,
Recevez, cher Monsieur, le témoignage certain
Du désir qui m'anime de bientôt concourir
Au succès de votre œuvre et à son devenir.

Le DRH enleva ses lunettes, se gratta le front et se racla la gorge, tandis qu'un sourire amusé illuminait son visage.

- Quel drôle de phénomène que voilà. Lisons son CV.

Le CV correspondait bien aux promesses de la lettre. La formation et l'expérience satisfaisaient bien aux exigences du poste. Le candidat était incontestablement digne d'intérêt.

- Mais pourquoi diable un tel courrier ?

Le DRH décida d'en discuter avec le Directeur Administratif et Financier qui recrutait son bras droit comptable.

Le DAF, confortablement installé dans son bureau, bien protégé par plusieurs piles de dossier lui assurant un habile bouclier contre tout intrus, accueillit chaleureusement le DRH.
- Alors, où en es-tu du recrutement de mon chef comptable ?
- Justement, c'est à ce sujet que je viens te voir. Regarde le CV que je viens de recevoir.

Le DAF s'empara du CV et le lut rapidement, ses yeux se portant essentiellement sur les critères clés recherchés.
- C'est super. Il correspond exactement au cadre que je recherche. Et de plus, il connaît notre secteur d'activité, ce qui fait qu'il sera rapidement opérationnel.
- Oui, mais attend. Lis d'abord son courrier.

Le DAF s'empara de la lettre et la lit attentivement pour s'exclamer ensuite bruyamment :
- Mais c'est génial. Et en plus on a un poète. Cela va nous changer des collaborateurs lisses, fades et sans saveur que tu me présentes généralement.
- Tu ne crois pas qu'il en fasse un peu trop. Tu as besoin d'un technicien doublé d'un manager, non d'un artiste…
- Un artiste, un artiste… Comme tu y vas ! Ce candidat fait juste preuve d'un peu d'originalité, laquelle se rajoute à ses compétences. Je ne vois rien de contradictoire. Au contraire, il va égayer notre service.
- Je ne sais pas. Il ne faudrait pas qu'il déstabilise l'équipe que nous avons patiemment constituée. Elle a besoin d'un bon superviseur, de quelqu'un qui l'aide et la contrôle à la fois, pas d'un farfelu.
- Mais en quoi pourrait-il s'agir d'un farfelu, comme tu dis ? Non, je crois que nous avons à faire à quelqu'un qui a du tempérament et de l'humour. Il me plaît bien.
- Je crois que l'on a intérêt à aller voir le DG. Tu ne penses pas ?
- Je n'en vois pas l'intérêt. Il s'agit de Mon service et tu es responsable de l'évaluation des candidats.
- Je crois qu'on devrait le faire. C'est plus prudent.
- Si tu veux.

Et nos deux compères de se rendre dans le bureau du Directeur Général. Celle-ci, une grande blonde à la crinière flamboyante arborant un large sourire laissant apparaître une dentition carnassière, insistait pour se faire appeler Directeur Général et non Directrice Générale, poussant même la coquetterie jusqu'à exiger de se faire appeler Madame le Directeur Général.
- Germaine, on souhaite ton avis sur un point important. Voilà, on vient de recevoir un courrier et un CV pour le poste de responsable comptable et nous sommes perplexes.
- Tu es perplexe, reprend le DAF. Moi je trouve cette candidature intéressante.
- Voyons voir.

Le DAF tend à Madame le Directeur Général la lettre et le CV. Elle parcourt le CV en hochant nerveusement la tête en signe d'approbation puis s'empare du courrier. Sa lecture est rapide et silencieuse, ne laissant rien paraître de ses émotions. Elle fait mine de rendre le CV mais se ravise et prend le temps de le relire. Cette fois-ci, la relecture est plus longue, comme si chaque mot, chaque phrase, avait son importance.
- Alors, quel est le problème ?
- Le problème, qui n'en est pas un, c'est que nous avons à faire à un poète, or nous recherchons un responsable comptable.
- C'est vrai qu'il manie bien la rime. Mais ce n'est pas un poète.
- Moi je dis que c'est un artiste, un farfelu, et que sa candidature présente un certain risque. Je ne dis pas qu'il est mauvais et que nous n'aurions pas besoin de ce genre d'individu. Je dis tout simplement qu'il y a un risque.
- Qu'en penses-tu Mohamed ? Après tout, il va travailler dans ton service.

Le DAF, qui s'attendait bien évidement à cette question, se trouve tout d'un coup mal à l'aise. On lui demande de trancher alors qu'il n'est que DAF. Après tout, choisir un cadre, c'est le travail du DRH. C'est lui l'homme ressource. C'est lui le spécialiste des RH. Ah, bien sûr, il est prudent et diplomate, le DRH, dans cette

société. Souvent, en comité de direction, il s'attribue les succès en cas de recrutement réussi, mais se défausse systématiquement sur le N+1 en cas d'échec. Mohamed se sent piégé, mais il assume son assertivité :
- Je pense que c'est un bon technicien, au vu de sa formation et de son expérience dans un domaine similaire au nôtre. Un peu de « fantaisie » dans mon service ne serait pas de trop.
- De la fantaisie ? Mais dans ces conditions, c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Pourquoi ne pas recruter un chanteur, tant qu'on y est ? Ah oui, un chanteur ; et tu vas voir qu'il va t'égayer ton service, ça c'est sûr !
- Messieurs, messieurs, ne nous emballons pas et gardons notre calme. Bon, tout d'abord, je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus me voir. Vous êtes uniquement tous les deux concernés. Ensuite, je veux bien participer à votre réflexion, mais en l'état actuel des choses, la meilleure des décisions, c'est de le rencontrer. Il faut le recevoir et voir ce qu'il a dans le ventre. Questionnez-le bien. Poussez-le dans ses retranchements. Essayez de comprendre qui il est et quelles ont été ses motivations en rédigeant une telle lettre.
- D'accord. Si on a ton feu vert, d'accord. Je le convoque de suite.

Une fois dans son bureau, le DRH s'empresse de concocter une lettre de convocation à la hauteur de la lettre de candidature. Après de multiples essais et avec l'aide d'un dictionnaire des rimes, il rédige finalement la lettre suivante :

Pour tout dire, Monsieur, votre lettre de candidature,
Par son style personnel et ses belles tournures
N'a pu faire autrement que de beaucoup séduire
Celui qui décida, ce jour, de vous écrire.

Votre texte témoigne d'un profil attachant,
Capable d'un humour au tour intelligent
Qui tranche sur les lettres insipides et austères
Par ce style chamarré que vraiment je préfère.
Notre entreprise souffre d'un manque de poésie

Et a vraiment besoin d'un peu de fantaisie.
Il me semble que vous serez ce rayon de soleil
Qui donnera aux chiffres un attrait sans pareil.

Apprêtez-vous à être notre muse comptable
Qui, de passif en actif, sera toujours capable
De jongler joliment avec chiffres et lettres
Pour de notre bilan devenir le grand maître.

Et si, ce que je crois, votre fringant plumage
S'avère à la hauteur de votre brillant ramage,
Je vous prédis chez nous une belle carrière
Avec une progression rapide et régulière.

Je me tiens donc, Monsieur, à votre disposition,
Pour avoir avec vous une longue discussion
Qui sera le début d'une collaboration
De nature à combler toutes vos ambitions.

Pas mécontent du tout de son courrier, le DRH se dépêche d'expédier sa missive, en attendant la réponse avec une impatience non dissimulée.

Quelques jours passent, et enfin notre DRH reçoit le courrier tant attendu :

« Monsieur,

J'accuse réception de votre courrier daté du 3 Mai et je vous en remercie.

J'ai le regret de vous annoncer que les termes de votre lettre ne correspondent pas du tout à l'image de sérieux et de professionnalisme que je m'étais forgé de votre société. Je ne peux prendre le risque d'intégrer une entreprise aussi farfelue que la vôtre qui adresse ce genre de courrier à ses candidats. Le

recrutement est une chose trop sérieuse pour laisser libre cours à ce genre de plaisanterie.

Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche de collaborateur et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués ».

Burn-out

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2013

- Elle est morte.
- Non, pas possible. Quand ?
- Ce matin. Bruno l'a trouvé morte en arrivant.
- Vache. Qu'est ce qui s'est passé ?
- Burn-out. Brûlée de l'intérieur, cuite, fondue, en cendres.

En moins d'une demi-heure, la nouvelle se répand dans les étages. Morte. Manifestement, le diagnostic est sans appel. On discute, on analyse, chacun y va de son commentaire.

- Faut dire que ça faisait un moment qu'elle allait pas bien.
- Ouais, souvent elle déconnait grave.
- On sentait que ça chauffait là-dedans.
- Et les tremblements. T'avais remarqué comment elle tremblait parfois ?
- Moi, elle me faisait carrément flipper. T'as vu les bruits qu'elle faisait ?
- On aurait dû la mettre en retraite plus tôt. Elle était trop vieille.
- C'est vrai. Elle était usée.

Viennent ensuite les explications. Retour sur une vie brûlée au service de l'entreprise.

- Faut dire qu'y en avait qui abusaient. Ils n'arrêtaient pas de la solliciter.
- T'as raison, y'en a qui était toujours fourré chez elle.
- Je veux pas balancer mais Pierre, par exemple, c'était au moins six fois par jour.
- Moi, jamais plus de deux fois. Je faisais attention. Mais c'est vrai qu'on la croyait immortelle.
- J'en connais qui faisaient carrément leurs réunions de service chez elle.
- Et un café court sucré, et un long sans sucre, et un chocolat chaud...

- Moi, je dis, c'est depuis qu'ils ont rajouté leurs conneries de capuccino et de macchiato que tout s'est déglingué. Avant, elle allait très bien. Elle a pas pu s'adapter.
- Oui, et puis, il faut dire que côté entretien, c'était plus vraiment ça. Avant, c'était toujours le même gars qui venait. Il la connaissait, il savait ce qu'il fallait faire, il faisait attention, je l'ai même entendu lui parler. Depuis deux ans, c'était le défilé, jamais les mêmes, des petits jeunes qui n'y connaissent rien. Ils faisaient leur petite affaire en quelques minutes, et ils se tiraient. Alors, hein, forcément.
Le traumatisme est palpable. Toute la journée, c'est le défilé. Chacun vient constater les dégâts. L'odeur de brûlé est tenace dans la petite pièce sans fenêtre où elle reste là, plantée, inerte. Chacun se souvient.
- Moi, j'adorais son petit message "très bon choix". Des fois, c'était le seul truc positif de ma journée.
- Tu te souviens quand on a découvert un chat couché dessus ? On croyait que c'était elle qui ronronnait, en fait, c'était le chat de la vieille d'en face qui se réchauffait.
- Et la pétition, tu te rappelles la pétition ? Elle nous avait été bien utile pour faire passer discrètement le message. Je crois que c'est là que tout le monde a signé.
- Si on pouvait compter toutes les décisions qu'on a prises devant elle.
- Toutes les fois où elle nous a donné le courage de monter à la direction.
- Toutes les fois où elle nous a remonté le moral.
- Tous les petits problèmes qu'on a réglés.
- Et les rencontres, n'oubliez pas les rencontres ! Sans elle, Natacha n'aurait peut-être jamais connu Jean-Marc. C'est pas à la cantine qu'ils se seraient croisés ces deux là, Natacha, elle apportait toujours sa gamelle.
- Et mon projet de livret d'accueil, je vous rappelle que c'est ici qu'il est né.
- Oh, et puis les stagiaires qui croyaient qu'il faillait payer et qu'on laissait faire.
- Et la fois où Jean-Marc lui a filé des claques alors qu'elle n'y était pour rien, c'était les plombs qui avaient sauté.

- N'empêche qu'il a failli nous la tuer ce jour-là.
- Et le jour où elle pissait de partout ? Sur le coup, on a râlé, mais quand Madame Facture s'est fait repeindre ses « Louboutin », là, on a franchement rigolé.
HS. Le message est pourtant clair et écrit bien gros, mais rien n'y fait. Tout le bureau défile dans la petite pièce, procession triste des salariés, manifestement en panne d'occasions de rompre la monotonie de leurs tâches quotidiennes. Certains, tout en parlant des innombrables qualités de la morte, oublient son état et appuient négligemment sur leur bouton habituel. Sourires d'excuses de consommateurs désemparés.
Est-ce le résultat des discussions familiales sur la nouvelle du jour (enfin, chacun a quelque chose à raconter qui n'a trait ni à la crise, ni aux salaires bloqués depuis deux ans, ni aux chefs qui n'y comprennent rien, ni aux procédures stupides) ? La nuit porte t-elle conseil ? Toujours est-il, que, dès le lendemain, le défilé devant le cadavre prend une nouvelle allure. Oubliée la morte, même si sa carcasse est toujours là. Il s'agit maintenant de la remplacer. Une journée sans café, ça passe, mais il ne faudrait pas que la situation se prolonge. Adèle (Sainte-Adèle pour les intimes) a pris les devants et a rapporté une bouilloire et du café soluble "mais c'est provisoire, il faut la remplacer" précise t-elle à toutes celles et ceux qui viennent gentiment lui demander un petit shoot.
- De toutes façons, ils vont vite la remplacer. Le café, tout le monde en a besoin.
- Tu parles, ils s'en foutent là-haut. Eux, ils ont la Nespresso. Nous, on peut crever.
Natacha, qui lui doit tant (un mari et deux gosses, quand même, c'est pas rien. Même si ça lui a fait raté une belle promotion) se fend d'un petit mail à la direction générale, copie aux services généraux. La réponse arrive rapidement. « Nous vous remercions de nous avoir signalé ce dysfonctionnement. La société de maintenance a été contactée dès réception de votre message. Elle procédera à l'enlèvement et au remplacement demain dans la journée. Cependant, après consultation de la médecine du travail, l'accès sera désormais payant afin de limiter les consommations

excessives. Une réunion avec les représentants du personnel est prévue à 17h afin de définir un tarif adéquat. »
Dans le bureau de Sainte-Adèle, la bouilloire bout en continu, les salariés aussi.
- On compte sur toi pour leur dire que c'est pas possible. On va pas payer le café maintenant, c'est n'importe quoi. Déjà qu'ils ont augmenté les tarifs de la cantine.
- Cette histoire de médecine du travail, c'est de la foutaise. En fait, ils veulent plus nous voir traîner au café, c'est tout. Ils ont peur de ce qu'on se raconte. C'est des minutes qui rentrent pas dans la compta.
- Tu vas voir qu'en plus, ils vont se faire du blé sur notre dos. Bientôt, on payera le PQ si ça continue.
- Pourquoi on boit du café ? Parce qu'on est stressé. Et pourquoi on est stressé ? Parce qu'ils nous stressent. C'est à eux d'assumer, pas à nous de payer leur management déplorable.
- N'empêche, le café, ça file des ulcères. Moi, peut être que si c'est payant, ça va m'aider à diminuer.
- Tu sais, le chocolat aussi il va être payant. Et puis c'est une question de qualité. Avec du bon café, t'as pas d'ulcère.
- C'est comme les cigarettes, on sait bien que même si on augmente les prix, les pauvres, ils continuent à fumer, parce que c'est eux qui en ont le plus besoin. C'est de la foutaise je te dis.
En tant que représentante de ce qu'il est convenu d'appeler le petit personnel (mais pas devant eux, s'il vous plaît), Sainte-Adèle n'en mène pas large. La réunion a lieu chez le grand patron, dans son bureau open space pour lui tout seul. Le DAF, le DRH, la dircom sont là. On lui propose même un café, dans une vraie tasse.
- Vous comprenez, nous nous soucions du bien-être de chacun dans notre entreprise. Cette fin brutale, c'est l'occasion de remettre les choses à plat, de reconsidérer la situation, de faire le bilan.
- Savez-vous combien de kilos de café sont engloutis chaque année ? J'ai demandé aux services généraux de vérifier deux fois les chiffres. Je ne voulais pas y croire. C'est tout bonnement hallucinant !
- Avec le nouveau système, nous poussons les collaborateurs à faire plus attention.

- Par contre, nous sommes prêts à prendre un modèle plus performant, avec plus d'options : café bio, boissons énergisantes, eau fraîche, potages variés.
- C'est utile ça, les potages, pour ceux qui n'ont pas le temps d'aller à la cantine.
Les arguments pleuvent et Sainte-Adèle sent qu'elle va perdre son auréole en redescendant. Bien sûr, ils écoutent gentiment ses arguments, mais elle n'ose pas aller trop loin.
- Vraiment, vous ne voulez pas un café ? Vous devriez goûter les capsules violettes, elles sont excellentes.
- Rassurez-vous, nous savons que ces petits moments de pause et de convivialité sont importants, et nous ne voulons absolument pas les remettre en cause. Je vous le répète, tout cela est pour le bien de tous.
- Vous comprenez, n'est-ce pas ?
- 1 euro, c'est raisonnable, non ?

La nouvelle est un « récit bref, de construction dramatique, présentant des personnages peu nombreux, dont la psychologie n'est guère étudiée que dans la mesure où ils réagissent à l'événement qui fait le centre du récit »(dictionnaire Robert). Les 112 auteurs amateurs qui ont participé au concours 2014 n'ont peut-être pas cette définition en tête, ils nous ont toutefois permis de lire des récits d'histoires de vies, parfois proches d'une réalité que l'on devine à travers les lignes, d'autres fois relevant de la fiction. Ils sont parfois dramatiques, souvent ils tournent sur un tout petit nombre de personnages.

Ce neuvième concours a demandé des nouvelles du travail et cherché à avoir des textes évoquant la conciliation des temps. Nous l'avons fait car c'était le thème de la 11ème Semaine pour la Qualité de Vie au Travail du Réseau Anact-Aract et que c'est aussi une des dimensions souvent soulevée par les salariés lorsqu'ils cherchent à articuler au mieux leurs différents domaines de vie.

Au fil des lectures on pourra découvrir que des secrétaires qui ne sont pas reconnues, se cachent pour pleurer, que des mères et des pères qui n'ont pas le temps de voir leurs enfants grandir se sentent coupables même lorsqu'ils aiment leur travail, que des licenciements entraînent des ruptures et que ces ruptures se cumulent pour entraîner plus de souffrance. Il y a aussi la hantise du réveil le matin et le rêve d'une journée sans heure et sans horloge que l'on peut associer à sans peur et sans reproche.

On pourrait croire ici que lire ces nouvelles c'est comme les écouter à la radio le matin, triste et désespérant, mais il n'y a pas que cela. Il y a ceux qui décident de choisir une nouvelle voie pour travailler en prenant du plaisir, il y a la solidarité et la fraternité qui s'expriment aux moments charnières de l'arrivée et du départ à la retraite, il y a le sens que l'on trouve quand on est utile et reconnu.

Que vous soyez un fidèle lecteur de nos recueils ou que vous le découvriez pour la première fois, nous espérons que vous prendrez beaucoup de plaisir à la lecture et que vous aurez ensuite envie de prendre la plume.

Serge DELTOR
Directeur de l'ARACT Languedoc-Roussillon
Délégué Régional de l'ANACT

la Région Languedoc Roussillon
Préfet de la Région Languedoc-Roussillon
réseau anact
l'Europe s'engage en Languedoc-Roussillon avec le FSE
Union Européenne Fonds Social Européen